REVUE

DES

DEUX MONDES

QUATRIÈME SÉRIE

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET CIE,
RUE DE SEINE, 14 BIS.

REVUE

DES

DEUX MONDES

TOME ONZIÈME

QUATRIÈME SÉRIE

PARIS
AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE DES BEAUX-ARTS, 10

1837

LES CENCI.

(1599.)

Le don Juan de Molière est galant sans doute, mais avant tout, il est homme de bonne compagnie; avant de se livrer au penchant irrésistible qui l'entraîne vers les jolies femmes, il tient à se conformer à un certain modèle idéal, il veut être l'homme qui serait souverainement admiré à la cour d'un jeune roi galant et spirituel.

Le don Juan de Mozart est déjà plus près de la nature, et moins français, il pense moins à l'*opinion des autres*; il ne songe pas, avant tout, à *parestre* comme dit le baron de Fœneste, de d'Aubigné. Nous n'avons que deux portraits du don Juan d'Italie, tel qu'il dut se montrer, en ce beau pays, au XVIe siècle, au début de la civilisation renaissante.

De ces deux portraits, il en est un que je ne puis absolument faire connaître, le siècle est trop *collet monté*, il faut se rappeler ce grand mot que j'ai ouï répéter bien des fois à lord Byron : *This age of cant.* Cette hypocrisie si ennuyeuse et qui ne trompe personne, a l'immense avantage de donner quelque chose à dire aux sots : ils se scandalisent de ce qu'on a osé dire telle choses, de ce qu'on a osé rire de telle autre, etc. Son désavantage est de raccourcir infiniment le domaine de l'histoire.

Si le lecteur a le bon goût de me le permettre, je vais lui présenter, en toute humilité, une notice historique sur le second des don Juan, dont il est possible de parler en 1837; il se nommait *François Cenci.*

Pour que le don Juan soit possible, il faut qu'il y ait de l'hypocrisie dans le monde. Le don Juan eût été un effet sans cause dans l'antiquité; la religion était une fête, elle exhortait les hommes au plaisir, comment aurait-elle flétri des êtres qui faisaient d'un certain plaisir leur unique affaire? Le gouvernement seul parlait de *s'abstenir*, il défendait les choses qui pouvaient nuire à la patrie, c'est-à-dire à l'intérêt bien entendu de tous, et non ce qui peut nuire à l'individu qui agit.

Tout homme qui avait du goût pour les femmes et beaucoup d'argent, pouvait donc être un don Juan dans Athènes, personne n'y trouvait à redire; personne ne professait que cette vie est une vallée de larmes, et qu'il y a du mérite à se faire souffrir.

Je ne pense pas que le don Juan athénien pût arriver jusqu'au crime aussi rapidement que le don Juan des monarchies modernes; une grande partie du plaisir de celui-ci consiste à braver l'opinion, et il a débuté, dans sa jeunesse, par s'imaginer qu'il bravait seulement l'hypocrisie.

Violer les lois dans la monarchie à la Louis XV, tirer un coup de fusil à un couvreur, et le faire dégringoler du haut de son toit, n'est-ce pas une preuve que l'on vit dans la société du prince, que l'on est du meilleur ton, et que l'on se moque fort du juge? *Se moquer du juge* n'est-ce pas le premier pas, le premier essai de tout petit don Juan qui débute?

Parmi nous, les femmes ne sont plus à la mode, c'est pourquoi les don Juan sont rares; mais quand il y en avait, ils commençaient toujours par chercher des plaisirs fort naturels, tout en se faisant gloire de braver ce qui leur semblait des idées non fondées en raison, dans la religion de leurs contemporains. Ce n'est que plus tard, et lorsqu'il commence à se pervertir, que le don Juan trouve une volupté exquise à braver les opinions qui lui semblent à lui-même justes et raisonnables.

Ce passage devait être fort difficile chez les anciens, et ce n'est guère que sous les empereurs romains, et après Tibère et Caprée, que l'on trouve des libertins qui aiment la corruption pour elle-même, c'est-à-dire pour le plaisir de braver les opinions raisonnables de leurs contemporains.

Ainsi c'est à la religion chrétienne que j'attribue la possibilité du rôle satanique de don Juan. C'est sans doute cette religion qui enseigna au monde qu'un pauvre esclave, qu'un gladiateur avait une ame absolument égale en facultés à celle de César lui-même; ainsi, il faut

la remercier de l'apparition des sentimens délicats ; je ne doute pas, au reste, que tôt ou tard ces sentimens ne se fussent fait jour dans le sein des peuples. L'Énéide est déjà bien plus *tendre* que l'Iliade.

La théorie de Jésus était celle des philosophes arabes ses contemporains ; la seule chose nouvelle qui se soit introduite dans le monde à la suite des principes prêchés par saint Paul, c'est un corps de prêtres absolument séparé du reste des citoyens et même ayant des intérêts opposés (1).

Ce corps fit son unique affaire de cultiver et de fortifier le *sentiment religieux;* il inventa des prestiges et des habitudes pour émouvoir les esprits de toutes les classes, depuis le pâtre inculte jusqu'au vieux courtisan blasé; il sut lier son souvenir aux impressions charmantes de la première enfance; il ne laissa point passer la moindre peste ou le moindre grand malheur, sans en profiter pour redoubler la peur et le *sentiment religieux*, ou tout au moins pour bâtir une belle église, comme la *Salute* à Venise.

L'existence de ce corps produisit cette chose admirable : le pape saint Léon, résistant sans *force physique* au féroce Attila et à ces nuées de barbares qui venaient d'effrayer la Chine, la Perse et les Gaules.

Ainsi, la religion, comme le pouvoir absolu tempéré par des chansons, qu'on appelle la monarchie française, a produit des choses singulières que le monde n'eût jamais vues, peut-être, s'il eût été privé de ces deux institutions.

Parmi ces choses bonnes ou mauvaises, mais toujours singulières et curieuses, et qui eussent bien étonné Aristote, Polybe, Auguste, et les autres bonnes têtes de l'antiquité, je place sans hésiter le caractère tout moderne du don Juan. C'est, à mon avis, un produit des *institutions ascétiques* des papes venus après Luther; car Léon X et sa cour (1506) suivaient à peu près les principes de la religion d'Athènes.

Le *Don Juan* de Molière fut représenté au commencement du règne de Louis XIV, le 15 février 1665; ce prince n'était point encore dévot, et cependant la censure ecclésiastique fit supprimer la scène du *pauvre dans la forêt*. Cette censure, pour se donner des forces, voulait persuader à ce jeune roi, si prodigieusement ignorant, que le mot janséniste était synonyme de *républicain* (2).

L'original est d'un Espagnol, Tirso de Molina (3) ; une troupe ita-

(1) Voir Montesquieu, *Politique des Romains dans la religion.*

(2) Saint-Simon. — Mémoires de l'abbé Blache.

(3) Ce nom fut adopté par un moine, homme d'esprit, Fray Gabriel Tellez. Il apparte-

lienne en jouait une imitation à Paris vers 1664, et faisait fureur. C'est probablement la comédie du monde qui a été représentée le plus souvent. C'est qu'il y a le diable et l'amour, la peur de l'enfer et une passion exaltée pour une femme, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus terrible et de plus doux aux yeux de tous les hommes, pour peu qu'ils soient au-dessus de l'état sauvage.

Il n'est pas étonnant que la peinture du don Juan ait été introduite dans la littérature par un poète espagnol. L'amour tient une grande place dans la vie de ce peuple; c'est, là-bas, une passion sérieuse et qui se fait sacrifier, haut la main, toutes les autres, et même, qui le croirait? la *vanité!* Il en est de même en Allemagne et en Italie. A le bien prendre, la France seule est complètement délivrée de cette passion, qui fait faire tant de folies à ces étrangers : par exemple, épouser une fille pauvre, sous le prétexte qu'elle est jolie et qu'on en est amoureux. Les filles qui manquent de beauté ne manquent pas d'admirateurs en France; nous sommes gens avisés. Ailleurs, elles sont réduites à se faire religieuses, et c'est pourquoi les couvens sont indispensables en Espagne. Les filles n'ont pas de dot en ce pays, et cette loi a maintenu le triomphe de l'amour. En France, l'amour ne s'est-il pas réfugié au cinquième étage, c'est-à-dire parmi les filles qui ne se marient pas avec l'entremise du notaire de la famille?

Il ne faut point parler du don Juan de lord Byron, ce n'est qu'un *Faublas*, un beau jeune homme insignifiant, et sur lequel se précipitent toutes sortes de bonheurs invraisemblables.

C'est donc en Italie et au XVIe siècle seulement qu'a dû paraître, pour la première fois, ce caractère singulier. C'est en Italie et au XVIIIe siècle, qu'une princesse disait, en prenant une glace avec délices le soir d'une journée fort chaude : *Quel dommage que ce ne soit pas un péché!*

Ce sentiment forme, suivant moi, la base du caractère du don Juan, et, comme on voit, la religion chrétienne lui est nécessaire.

Sur quoi un auteur napolitain s'écrie : « N'est-ce rien que de braver le ciel, et de croire qu'au moment même le ciel peut vous réduire en cendre? De là, l'extrême volupté, dit-on, d'avoir une maîtresse religieuse, et religieuse remplie de piété, sachant fort bien qu'elle fait mal, et demandant pardon à Dieu avec passion, comme elle pèche avec passion (1). »

nait à l'ordre de la Merci, et l'on a de lui plusieurs pièces où se trouvent des scènes de génie, entre autres: *le Timide à la cour.* Tellez fit trois cents comédies, dont soixante ou quatre-vingts existent encore. Il mourut vers 1610.

(1) D. Dominico Paglietta.

Supposons un chrétien extrêmement pervers, né à Rome, au moment où le sévère Pie V venait de remettre en honneur ou d'inventer une foule de pratiques minutieuses absolument étrangères à cette morale simple qui n'appelle vertu que *ce qui est utile aux hommes.* Une inquisition inexorable, et tellement inexorable qu'elle dura peu en Italie, et dut se réfugier en Espagne, venait d'être renforcée (1) et faisait peur à tous. Pendant quelques années, on attacha de très grandes peines à la non-exécution ou au mépris public de ces petites pratiques minutieuses.

Cet homme pervers dont nous avons parlé aura été choqué d'entendre que l'on mettait de petites pratiques minutieuses au rang des devoirs les plus sacrés de la religion; il aura haussé les épaules en voyant l'universalité des citoyens trembler devant les lois terribles de l'inquisition.

« Eh bien! se sera-t-il dit, je suis l'homme le plus riche de Rome, cette capitale du monde; je vais en être aussi le plus brave; je vais me moquer publiquement de tout ce que ces gens-là respectent, et qui ressemble si peu à ce qu'on doit respecter. »

Car un don Juan, pour être tel, doit être homme de cœur et posséder cet esprit vif et net qui fait voir clair dans les motifs des actions des hommes.

François Cenci se sera dit : Par quelles actions parlantes, moi Romain, né à Rome en 1527, précisément pendant les six mois durant lesquels les soldats luthériens du connétable de Bourbon y commirent, sur les choses saintes, les plus affreuses profanations; par quelles actions pourrai-je faire remarquer mon courage, et me donner, le plus profondément possible, le plaisir de braver l'opinion? Comment étonnerai-je mes sots contemporains? Comment pourrai-je me donner le plaisir si vif de me sentir différent de tout ce vulgaire?

Il ne pouvait entrer dans la tête d'un Romain, et d'un Romain du moyen-âge, de se borner à des paroles. Il n'est pas de pays où les paroles hardies soient plus méprisées qu'en Italie.

L'homme qui a pu se dire à lui-même ces choses, se nommait François Cenci : il a été tué sous les yeux de sa fille et de sa femme, le 15 septembre 1598. Rien d'aimable ne nous reste de ce don Juan, son

(1) Saint Pie V Ghislieri, Piémontais, dont on voit la figure maigre et sévère au tombeau de Sixte-Quint à Sainte-Marie-Majeure, était *grand-inquisiteur* quand il fut appelé au trône de saint Pierre, en 1566. Il gouverna l'église six ans et vingt-quatre jours. — Voir ses lettres, publiées par M. de Potter, le seul homme parmi nous qui ait connu ce point d'histoire. L'ouvrage de M. de Potter, vaste mine de faits, est le fruit de quatorze ans d'études consciencieuses dans les bibliothèques de Florence, de Venise et de Rome.

caractère ne fut point adouci et *amoindri* par l'idée d'être, avant tout, homme de bonne compagnie, comme le don Juan de Molière. Il ne songeait aux autres hommes que pour marquer sa supériorité sur eux, s'en servir dans ses desseins ou les haïr. Le don Juan n'a jamais de plaisir par les sympathies, par les douces rêveries ou les illusions d'un cœur tendre. Il lui faut, avant tout, des plaisirs qui soient des triomphes, qui puissent être vus par les autres, qui ne *puissent être niés*; il lui faut la liste déployée par l'insolent Leporello aux yeux de la triste Elvire.

Le don Juan romain s'est bien gardé de la maladresse insigne de donner la clé de son caractère, et de faire des confidences à un laquais, comme le don Juan de Molière; il a vécu sans confident, et n'a prononcé de paroles que celles qui étaient utiles pour *l'avancement de ses desseins*. Nul ne vit en lui de ces momens de tendresse véritable et de gaieté charmante qui nous font pardonner au don Juan de Mozart; en un mot, le portrait que je vais traduire est affreux.

Par choix, je n'aurais pas raconté ce caractère, je me serais contenté de l'étudier, car il est plus voisin de l'horrible que du curieux; mais j'avouerai qu'il m'a été demandé par des compagnons de voyage auxquels je ne pouvais rien refuser. En 1823, j'eus le bonheur de voir l'Italie avec des êtres aimables, et que je n'oublierai jamais; je fus séduit comme eux par l'admirable portrait de Béatrix Cenci, que l'on voit à Rome, au palais Barberini.

La galerie de ce palais est maintenant réduite à sept ou huit tableaux; mais quatre sont des chefs-d'œuvre : c'est d'abord le portrait de la célèbre *Fornarina*, la maîtresse de Raphaël, par Raphaël lui-même. Ce portrait, sur l'authenticité duquel il ne peut s'élever aucun doute, car on trouve des copies contemporaines, est tout différent de la figure qui, à la galerie de Florence, est donnée comme le portrait de la maîtresse de Raphaël, et a été gravé, sous ce nom, par Morghen. Le portrait de Florence n'est pas même de Raphaël. En faveur de ce grand nom, le lecteur voudra-t-il pardonner à cette petite digression?

Le second portrait précieux de la galerie Barberini, est du Guide; c'est le portrait de Béatrix Cenci, dont on voit tant de mauvaises gravures. Ce grand peintre a placé sur le cou de Béatrix un bout de draperie insignifiant : il l'a coiffée d'un turban; il eût craint de pousser la vérité jusqu'à *l'horrible*, s'il eût reproduit exactement l'habit qu'elle s'était fait faire pour paraître à l'exécution, et les cheveux en désordre d'une pauvre fille de seize ans qui vient de s'abandonner

au désespoir. La tête est douce et belle, le regard très doux et les yeux fort grands : ils ont l'air étonné d'une personne qui vient d'être surprise au moment où elle pleurait à chaudes larmes. Les cheveux sont blonds et très beaux. Cette tête n'a rien de la fierté romaine et de cette conscience de ses propres forces, que l'on surprend souvent dans le regard assuré d'une *fille du Tibre*, « *di una figlia del Tevere,* » disent-elles d'elles-mêmes avec fierté. Malheureusement les demi-teintes ont poussé au *rouge de brique* pendant ce long intervalle de deux cent trente-huit ans, qui nous sépare de la catastrophe dont on va lire le récit.

Le troisième portrait de la galerie Barberini, est celui de Lucrèce Petroni, belle-mère de Béatrix, qui fut exécutée avec elle. C'est le type de la matrone romaine dans sa beauté et sa fierté (1) naturelles. Les traits sont grands et la carnation d'une éclatante blancheur, les sourcils noirs et fort marqués, le regard est impérieux et en même temps chargé de volupté. C'est un beau contraste avec la figure si douce, si simple, presque allemande de sa belle-fille.

Le quatrième portrait, brillant par la vérité et l'éclat des couleurs, est l'un des chefs-d'œuvre du Titien; c'est une esclave grecque qui fut la maîtresse du fameux doge Barbarigo.

Presque tous les étrangers qui arrivent à Rome, se font conduire, dès le commencement de leur tournée, à la galerie Barberini; ils sont appelés, les femmes surtout, par les portraits de Béatrix Cenci et de sa belle-mère. J'ai partagé la curiosité commune; ensuite, comme tout le monde, j'ai cherché à obtenir communication des pièces de ce procès célèbre. Si on a ce crédit, on sera tout étonné, je pense, en lisant ces pièces, où tout est latin, excepté les réponses des accusés, de ne trouver presque pas l'explication des faits. C'est qu'à Rome, en 1599, personne n'ignorait les faits. J'ai acheté la permission de copier un récit contemporain; j'ai cru pouvoir en donner la traduction sans blesser aucune convenance; du moins cette traduction put-elle être lue tout haut devant des dames, en 1823. Il est bien entendu que le traducteur cesse d'être fidèle lorsqu'il ne peut plus l'être : l'horreur l'emporterait facilement sur l'intérêt de curiosité.

Le triste rôle du don Juan pur (celui qui ne cherche à se conformer à aucun modèle idéal, et qui ne songe à l'opinion du monde que pour l'outrager) est exposé ici dans toute son horreur. Les excès de ses crimes forcent deux femmes malheureuses à le faire tuer sous

(1) Cette fierté ne provient point du *rang* dans le monde, comme dans les portraits de Van-Dyck.

leurs yeux; ces deux femmes étaient l'une son épouse et l'autre sa fille, et le lecteur n'osera décider si elles furent coupables. Leurs contemporains trouvèrent qu'elles ne devaient pas périr.

Je suis convaincu que la tragédie de *Galeoto Manfredi* (qui fut tué par sa femme, sujet traité par le grand poète Monti) et tant d'autres tragédies domestiques du XV[e] siècle, qui sont moins connues et à peine indiquées dans les histoires particulières des villes d'Italie, finirent par une scène semblable à celle du château de *Petrella*.

Voici la traduction du récit contemporain; il est en *italien de Rome* et fut écrit le 14 septembre 1599.

HISTOIRE VÉRITABLE

De la mort de Jacques et Béatrix Cenci, et de Lucrèce Petroni Cenci, leur belle-mère, exécutés pour crime de parricide samedi dernier 11 septembre 1599, sous le règne de notre saint père le pape Clément VIII Aldobrandini.

La vie exécrable qu'a toujours menée François Cenci né à Rome, et l'un de nos concitoyens les plus opulens, a fini par le conduire à sa perte. Il a entraîné à une mort prématurée ses fils, jeunes gens forts et courageux, et sa fille Béatrix, qui, quoiqu'elle ait été conduite au supplice, à peine âgée de seize ans (il y a aujourd'hui quatre jours), n'en passait pas moins pour une des plus belles personnes des états du pape et de l'Italie tout entière. La nouvelle se répand que le signor Guido Reni, un des élèves de cette admirable école de Bologne, a voulu faire le portrait de la pauvre Béatrix, vendredi dernier, c'est-à-dire le jour même qui a précédé son exécution. Si ce grand peintre s'est acquitté de cette tâche comme il a fait pour les autres peintures qu'il a exécutées dans cette capitale, la postérité pourra se faire quelque idée de ce que fut la beauté de cette fille admirable. Afin qu'elle puisse aussi conserver quelque souvenir de ses malheurs sans pareils, et de la force étonnante avec laquelle cette ame vraiment romaine sut les combattre, j'ai résolu d'écrire ce que j'ai appris sur l'action qui l'a conduite à la mort et ce que j'ai vu le jour de sa glorieuse tragédie.

Les personnes qui m'ont donné mes informations, étaient placées de façon à savoir les circonstances les plus secrètes, lesquelles sont ignorées dans Rome, même aujourd'hui, quoique depuis six semaines on ne parle d'autre chose que du procès des Cenci. J'écrirai avec une certaine liberté, assuré que je suis de pouvoir déposer mon *commentaire* dans des archives respectables, et d'où certainement il ne

sera tiré qu'après moi. Mon unique chagrin est de devoir parler, mais ainsi le veut la vérité, contre l'innocence de cette pauvre Béatrix Cenci, adorée et respectée de tous ceux qui l'ont connue, autant que son terrible père était haï et exécré.

Cet homme, qui, l'on ne peut le nier, avait reçu du ciel une sagacité et une bizarrerie étonnantes, fut fils de monsignor Cenci, lequel sous Pie V Ghislieri, s'était élevé au poste de *trésorier* (ministre des finances). Ce saint pape, tout occupé, comme on sait, de sa juste haine contre l'hérésie, et du rétablissement de son admirable inquisition, n'eut que du mépris pour l'administration temporelle de son état, de façon que ce monsignor Cenci, qui fut trésorier pendant quelques années avant 1572, trouva moyen de laisser à cet homme affreux, qui fut son fils et père de Béatrix, un revenu net de 160,000 piastres (environ 2,500,000 francs de 1837).

François Cenci, outre cette grande fortune, avait une réputation de courage et de prudence à laquelle, dans son jeune temps, aucun autre Romain ne put atteindre; et cette réputation le mettait d'autant plus en crédit à la cour du pape et parmi tout le peuple, que les actions criminelles que l'on commençait à lui imputer n'étaient que du genre de celles que le monde pardonne facilement. Beaucoup de Romains se rappelaient encore, avec un amer regret, la liberté de penser et d'agir dont on avait joui du temps de Léon X, qui nous fut enlevé en 1513, et sous Paul III, mort en 1549. On commença à parler, sous ce dernier pape, du jeune François Cenci à cause de certains amours singuliers, amenés à bonne réussite par des moyens plus singuliers encore.

Sous Paul III, temps où l'on pouvait encore parler avec une certaine confiance, beaucoup disaient que François Cenci était avide surtout d'évènemens bizarres qui pussent lui donner des *peripezie di nuova idea*, sensations nouvelles et inquiétantes; ceux-là s'appuient sur ce qu'on a trouvé dans ses livres de comptes, des articles tels que celui-ci:

« Pour les aventures et *peripezie* de Toscanella, 3,500 piastres (environ 60,000 francs de 1837) *e non fu caro* (et ce ne fut pas trop cher). »

On ne sait peut-être pas, dans les autres villes d'Italie, que notre sort et notre façon d'être à Rome changent selon le caractère du pape régnant. Ainsi, pendant treize années, sous le bon pape Grégoire XIII Buoncompagni, tout était permis à Rome; qui voulait faisait poignarder son ennemi, et n'était point poursuivi, pour peu qu'il se

conduisit d'une façon modeste. A cet excès d'indulgence succéda l'excès de la sévérité pendant les cinq années que régna le grand Sixte-Quint, duquel il a été dit, comme de l'empereur Auguste, qu'il fallait qu'il ne vînt jamais où qu'il restât toujours. Alors on vit exécuter des malheureux pour des assassinats ou empoisonnemens oubliés depuis dix ans, mais dont ils avaient eu le malheur de se confesser au cardinal Montalto, depuis Sixte-Quint.

Ce fut principalement sous Grégoire XIII que l'on commença à beaucoup parler de François Cenci; il avait épousé une femme fort riche et telle qu'il convenait à un seigneur si accrédité; elle mourut après lui avoir donné sept enfans. Peu après sa mort, il prit en seconde noces Lucrèce Petroni d'une rare beauté et célèbre surtout par l'éclatante blancheur de son teint, mais un peu trop replette, comme c'est le défaut commun de nos Romaines. De Lucrèce il n'eut point d'enfans.

Le moindre vice qui fût à reprendre en François Cenci, ce fut la propension à un amour infame, le plus grand fut celui de ne pas croire en Dieu. De sa vie on ne le vit entrer dans une église.

Mis trois fois en prison pour ses amours infames, il s'en tira en donnant 200,000 piastres aux personnes en faveur auprès des douze papes sous lesquels il a successivement vécu. (200,000 piastres font à peu près 5,000,000 de 1837.)

Je n'ai vu François Cenci que lorsqu'il avait déjà les cheveux grisonnans, sous le règne du pape Buoncompagni, quand tout était permis à qui osait. C'était un homme d'à peu près cinq pieds quatre pouces, fort bien fait, quoique trop maigre; il passait pour être extrêmement fort, peut-être faisait-il courir ce bruit lui-même; il avait les yeux grands et expressifs, mais la paupière supérieure retombait un peu trop; il avait le nez trop avancé et trop grand, les lèvres minces et un sourire plein de grace. Ce sourire devenait terrible lorsqu'il fixait le regard sur ses ennemis; pour peu qu'il fût ému ou irrité, il tremblait excessivement et de façon à l'incommoder. Je l'ai vu dans ma jeunesse, sous le pape Buoncompagni, aller à cheval de Rome à Naples, sans doute pour quelqu'une de ses amourettes; il passait par les bois de San-Germano et de la Fajola, sans avoir nul souci des brigands, et faisait, dit-on, la route en moins de vingt heures. Il voyageait toujours seul, et sans prévenir personne; quand son premier cheval était fatigué, il en achetait ou en volait un autre. Pour peu qu'on fit des difficultés, il ne faisait pas difficulté, lui, de donner un coup de poignard. Mais il est vrai de dire que du temps

de ma jeunesse, c'est-à-dire quand il avait quarante-huit ou cinquante ans, personne n'était assez hardi pour lui résister. Son grand plaisir était surtout de braver ses ennemis.

Il était fort connu sur toutes les routes des états de sa sainteté; il payait généreusement, mais aussi il était capable, deux ou trois mois après une offense à lui faite, d'expédier un de ses sicaires pour tuer la personne qui l'avait offensé.

La seule action vertueuse qu'il ait faite pendant toute sa longue vie, a été de bâtir, dans la cour de son vaste palais près du Tibre, une église dédiée à saint Thomas; et encore il fut poussé à cette belle action par le désir singulier d'avoir sous ses yeux les tombeaux de tous ses enfans (1), pour lesquels il eut une haine excessive et contre nature, même dès leur plus tendre jeunesse, quand ils ne pouvaient encore l'avoir offensé en rien.

C'est là que je veux les mettre tous, disait-il souvent avec un rire amer aux ouvriers qu'il employait à construire son église. Il envoya les trois aînés, Jacques, Christophe et Roch, étudier à l'université de Salamanque en Espagne. Une fois qu'ils furent dans ce pays lointain, il prit un malin plaisir à ne leur faire passer aucune remise d'argent, de façon que ces malheureux jeunes gens, après avoir adressé à leur père nombre de lettres, qui toutes restèrent sans réponse, furent réduits à la misérable nécessité de revenir dans leur patrie en empruntant de petites sommes d'argent ou en mendiant tout le long de la route.

A Rome, ils trouvèrent un père plus sévère et plus rigide, plus âpre que jamais, lequel, malgré ses immenses richesses, ne voulut ni les vêtir, ni leur donner l'argent nécessaire pour acheter les alimens les plus grossiers. Ces malheureux furent forcés d'avoir recours au pape, qui força François Cenci à leur faire une petite pension. Avec ce secours fort médiocre ils se séparèrent de lui.

Bientôt après, à l'occasion de ses amours infames, François fut mis en prison pour la troisième et dernière fois; sur quoi les trois frères sollicitèrent une audience de notre saint père le pape actuellement régnant, et le prièrent en commun de faire mourir François Cenci, leur père, qui, dirent-ils, déshonorait leur maison. Clément VIII en avait grande envie, mais il ne voulut pas suivre sa première pensée, pour ne pas donner contentement à ces enfans dénaturés, et il les chassa honteusement de sa présence.

(1) A Rome on enterre sous les églises.

Le père, comme nous l'avons dit plus haut, sortit de prison en donnant une grosse somme d'argent à qui le pouvait protéger. On conçoit que l'étrange démarche de ses trois fils aînés dut augmenter encore la haine qu'il portait à ses enfans. Il les maudissait à chaque instant, grands et petits, et tous les jours il accablait de coups de bâton ses deux pauvres filles, qui habitaient avec lui dans son palais.

La plus âgée, quoique surveillée de près, se donna tant de soins, qu'elle parvint à faire présenter une supplique au pape; elle conjurait sa sainteté de la marier ou de la placer dans un monastère. Clément VIII eut pitié de ses malheurs, et la maria à Charles Gabrielli, de la famille la plus noble de Gubbio; sa sainteté obligea le père à donner une forte dot.

A ce coup imprévu, François Cenci montra une extrême colère, et pour empêcher que Béatrix, en devenant plus grande, n'eût l'idée de suivre l'exemple de sa sœur, il la séquestra dans un des appartemens de son immense palais. Là, personne n'eut la permission de voir Béatrix, alors à peine âgée de quatorze ans, et déjà dans tout l'éclat d'une ravissante beauté. Elle avait surtout une gaieté, une candeur et un esprit comique que je n'ai vu qu'à elle. François Cenci lui portait lui-même à manger. Il est à croire que c'est alors que le monstre en devint amoureux, ou feignit d'en devenir amoureux, afin de mettre au supplice sa malheureuse fille. Il lui parlait souvent du tour perfide que lui avait joué sa sœur aînée, et, se mettant en colère au son de ses propres paroles, finissait par accabler de coups Béatrix.

Sur ces entrefaites, Roch Cenci, son fils, fut tué par un charcutier, et, l'année suivante, Christophe Cenci fut tué par Paul Corso de Massa. A cette occasion, il montra sa noire impiété, car aux funérailles de ses deux fils il ne voulut pas dépenser même un baïoc pour des cierges. En apprenant le sort de son fils Christophe, il s'écria qu'il ne pourrait goûter quelque joie que lorsque tous ses enfans seraient enterrés, et que, lorsque le dernier viendrait à mourir, il voulait, en signe de bonheur, mettre le feu à son palais. Rome fut étonnée de ce propos, mais elle croyait tout possible d'un pareil homme, qui mettait sa gloire à braver tout le monde et le pape lui-même.

(Ici il devient absolument impossible de suivre le narrateur romain dans le récit fort obscur des choses étranges par lesquelles François Cenci chercha à étonner ses contemporains. Sa femme et sa malheureuse fille furent, suivant toute apparence, victimes de ses idées abominables.)

Toutes ces choses ne lui suffirent point; il tenta avec des menaces, et en employant la force, de violer sa propre fille Béatrix, laquelle était déjà grande et belle; il n'eut pas honte d'aller se placer dans son lit, lui se trouvant dans un état complet de nudité. Il se promenait avec elle dans les salles de son palais, lui étant parfaitement nu; puis, il la conduisait dans le lit de sa femme, afin qu'à la lueur des lampes, la pauvre Lucrèce pût voir ce qu'il faisait avec Béatrix.

Il donnait à entendre à cette pauvre fille une hérésie effroyable, que j'ose à peine rapporter, à savoir que, lorsqu'un père connaît sa propre fille, les enfans qui naissent sont nécessairement des saints, et que tous les plus grands saints vénérés par l'église sont nés de cette façon, c'est-à-dire que leur grand'père maternel a été leur père.

Lorsque Béatrix résistait à ses exécrables volontés, il l'accablait des coups les plus cruels, de sorte que cette pauvre fille, ne pouvant tenir à une vie si malheureuse, eut l'idée de suivre l'exemple que sa sœur lui avait donné. Elle adressa à notre saint père le pape une supplique fort détaillée; mais il est à croire que François Cenci avait pris ses précautions, car il ne paraît pas que cette supplique soit jamais parvenue aux mains de sa sainteté; du moins fut-il impossible de la retrouver à la secrétairerie des *Memoriali*, lorsque, Béatrix étant en prison, son défenseur eut le plus grand besoin de cette pièce; elle aurait pu prouver en quelque sorte les excès inouis qui furent commis dans le château de Petrella. N'eût-il pas été évident pour tous que Béatrix Cenci s'était trouvée dans le cas d'une légitime défense? Ce mémorial parlait aussi au nom de Lucrèce, belle-mère de Béatrix.

François Cenci eut connaissance de cette tentative, et l'on peut juger avec quelle colère il redoubla de mauvais traitemens envers ces deux malheureuses femmes.

La vie leur devint absolument insupportable, et ce fut alors que voyant bien qu'elles n'avaient rien à espérer de la justice du souverain, dont les courtisans étaient gagnés par les riches cadeaux de François, elles eurent l'idée d'en venir au parti extrême qui les a perdues, mais qui pourtant a eu cet avantage de terminer leurs souffrances en ce monde.

Il faut savoir que le célèbre monsignor *Guerra* allait souvent au palais Cenci; il était d'une taille élevée et d'ailleurs fort bel homme, et avait reçu ce don spécial de la destinée qu'à quelque chose qu'il voulût s'appliquer, il s'en tirait avec une grace toute particulière. On a supposé qu'il aimait Béatrix et avait le projet de quitter la *mantelleta*

et de l'épouser (1); mais quoiqu'il prît soin de cacher ses sentimens avec une attention extrême, il était exécré de François Cenci, qui lui reprochait d'avoir été fort lié avec tous ses enfans. Quand monsignor Guerra apprenait que le signor Cenci était hors de son palais, il montait à l'appartement des dames et passait plusieurs heures à discourir avec elles et à écouter leurs plaintes des traitemens incroyables auxquels toutes les deux étaient en butte. Il paraît que Béatrix la première osa parler de vive voix à monsignor Guerra du projet auquel elles s'étaient arrêtées. Avec le temps il y donna les mains; et, vivement pressé à diverses reprises par Béatrix, il consentit enfin à communiquer cet étrange dessein à Giacomo Cenci, sans le consentement duquel on ne pouvait rien faire, puisqu'il était le frère aîné et chef de la maison après François.

On trouva de grandes facilités à l'attirer dans la conspiration; il était extrêmement maltraité par son père, qui ne lui donnait aucun secours, chose d'autant plus sensible à Giacomo qu'il était marié et avait six enfans. On choisit pour s'assembler et traiter des moyens de donner la mort à François Cenci l'appartement de monsignor Guerra. L'affaire se traita avec toutes les formes convenables, et l'on prit sur toutes choses le vote de la belle-mère et de la jeune fille. Quand enfin le parti fut arrêté, on fit choix de deux vassaux de François Cenci, lesquels avaient conçu contre lui une haine mortelle. L'un d'eux s'appelait *Marzio;* c'était un homme de cœur, fort attaché aux malheureux enfans de François, et pour faire quelque chose qui leur fût agréable, il consentit à prendre part au parricide. Olimpio, le second, avait été choisi pour châtelain de la forteresse de la Petrella, au royaume de Naples, par le prince Colonna; mais par son crédit tout puissant auprès du prince, François Cenci l'avait fait chasser.

On convint de toute chose avec ces deux hommes; François Cenci ayant annoncé que, pour éviter le mauvais air de Rome, il irait passer l'été suivant dans cette forteresse de la Petrella, on eut l'idée de réunir une douzaine de bandits napolitains. Olimpio se chargea de les fournir. On décida qu'on les ferait cacher dans les forêts voisines de la Petrella, qu'on les avertirait du moment où François Cenci se mettrait en chemin, qu'ils l'enlèveraient sur la route, et feraient annoncer à sa famille qu'ils le délivreraient moyennant une forte rançon. Alors les enfans seraient obligés de retourner à Rome pour

(1) La plupart des *monsignori* ne sont point engagés dans les ordres sacrés et peuvent se marier.

amasser la somme demandée par les brigands; ils devaient feindre de ne pas pouvoir trouver cette somme avec rapidité, et les brigands, suivant leur menace, ne voyant point arriver l'argent, auraient mis à mort François Cenci. De cette façon personne ne devait être amené à soupçonner les véritables auteurs de cette mort.

Mais l'été venu, lorsque François Cenci partit de Rome pour la Petrella, l'espion qui devait donner avis du départ, avertit trop tard les bandits placés dans les bois, et ils n'eurent pas le temps de descendre sur la grande route. Cenci arriva sans encombre à la Petrella; les brigands, las d'attendre une proie douteuse, allèrent voler ailleurs pour leur propre compte.

De son côté Cenci, vieillard sage et soupçonneux, ne se hasardait jamais à sortir de la forteresse. Et sa mauvaise humeur augmentant avec les infirmités de l'âge qui lui étaient insupportables, il redoublait les traitemens atroces qu'il faisait subir aux deux pauvres femmes. Il prétendait qu'elles se réjouissaient de sa faiblesse.

Béatrix, poussée à bout par les choses horribles qu'elle avait à supporter, fit appeler sous les murs de la forteresse Marzio et Olimpio. Pendant la nuit, tandis que son père dormait, elle leur parla d'une fenêtre basse et leur jeta des lettres qui étaient adressées à monsignor Guerra. Au moyen de ces lettres, il fut convenu que monsignor Guerra promettrait à Marzio et à Olimpio mille piastres s'ils voulaient se charger eux-mêmes de mettre à mort François Cenci. Un tiers de la somme devait être payé à Rome, avant l'action, par monsignor Guerra, et les deux autres tiers par Lucrèce et Béatrix, lorsque, la chose faite, elles seraient maîtresses du coffre-fort de Cenci.

Il fut convenu de plus que la chose aurait lieu le jour de la nativité de la Vierge, et à cet effet, ces deux hommes furent introduits avec adresse dans la forteresse. Mais Lucrèce fut arrêtée par le respect dû à une fête de la Madone, et elle engagea Béatrix à différer d'un jour, afin de ne pas commettre un double péché.

Ce fut donc le 9 de septembre 1598, dans la soirée, que la mère et la fille, ayant donné de l'opium avec beaucoup de dextérité à François Cenci, cet homme si difficile à tromper, il tomba dans un profond sommeil.

Vers minuit, Béatrix introduisit elle-même dans la forteresse Marzio et Olimpio; ensuite Lucrèce et Béatrix les conduisirent dans la chambre du vieillard, qui dormait profondément. Là on les laissa afin qu'ils effectuassent ce qui avait été convenu, et les deux femmes allèrent attendre dans une chambre voisine. Tout à coup elles virent

revenir ces deux hommes avec des figures pâles, et comme hors d'eux-mêmes.

— Qu'y a-t-il de nouveau? s'écrièrent les femmes.

— Que c'est une bassesse et une honte, répondirent-ils, de tuer un pauvre vieillard endormi! la pitié nous a empêchés d'agir.

En entendant cette excuse, Béatrix fut saisie d'indignation et commença à les injurier, disant :

« Donc, vous autres hommes, bien préparés à une telle action, vous n'avez pas le courage de tuer un homme qui dort (1)! bien moins encore oseriez-vous le regarder en face s'il était éveillé! Et c'est pour en finir ainsi que vous osez prendre de l'argent! Eh bien! puisque votre lâcheté le veut, moi-même je tuerai mon père; et, quant à vous autres, vous ne vivrez pas long-temps! »

Animés par ce peu de paroles fulminantes, et craignant quelque diminution dans le prix convenu, les assassins rentrèrent résolument dans la chambre, et furent suivis par les femmes. L'un d'eux avait un grand clou qu'il posa verticalement sur l'œil du vieillard endormi; l'autre, qui avait un marteau, lui fit entrer ce clou dans la tête. On fit entrer de même un autre grand clou dans la gorge, de façon que cette pauvre ame, chargée de tant de péchés récens, fut enlevée par les diables; le corps se débattit, mais en vain.

La chose faite, la jeune fille donna à Olimpio une grosse bourse remplie d'argent: elle donna à Marzio un manteau de drap garni d'un galon d'or, qui avait appartenu à son père, et elle les renvoya.

Les femmes, restées seules, commencèrent par retirer ce grand clou enfoncé dans la tête du cadavre et celui qui était dans le cou; ensuite, ayant enveloppé le corps dans un drap de lit, elles le traînèrent à travers une longue suite de chambres jusqu'à une galerie qui donnait sur un petit jardin abandonné. De là, elles jetèrent le corps sur un grand sureau qui croissait en ce lieu solitaire. Comme il y avait des lieux à l'extrémité de cette petite galerie, elles espérèrent que, lorsque le lendemain on trouverait le corps du vieillard tombé dans les branches du sureau, on supposerait que le pied lui avait glissé, et qu'il était tombé en allant aux lieux.

La chose arriva précisément comme elles l'avaient prévu. Le matin, lorsqu'on trouva le cadavre, il s'éleva une grande rumeur dans la forteresse; elles ne manquèrent pas de jeter de grands cris, et de pleurer la mort si malheureuse d'un père et d'un époux. Mais la jeune

(1) Tous ces détails sont prouvés au procès.

Béatrix avait le courage de la pudeur offensée, et non la prudence nécessaire dans la vie : dès le grand matin, elle avait donné à une femme qui blanchissait le linge dans la forteresse un drap taché de sang, lui disant de ne pas s'étonner d'une telle quantité de sang, parce que, toute la nuit, elle avait souffert d'une grande perte, de façon que, pour le moment, tout se passa bien.

On donna une sépulture honorable à François Cenci, et les femmes revinrent à Rome jouir de cette tranquillité qu'elles avaient désirée en vain depuis si long-temps. Elles se croyaient heureuses à jamais, parce qu'elles ne savaient pas ce qui se passait à Naples.

La justice de Dieu, qui ne voulait pas qu'un parricide si atroce restât sans punition, fit qu'aussitôt qu'on apprit en cette capitale ce qui s'était passé dans la forteresse de la Petrella, le principal juge eut des doutes, et envoya un commissaire royal pour visiter le corps et faire arrêter les gens soupçonnés.

Le commissaire royal fit arrêter tout ce qui habitait dans la forteresse. Tout ce monde fut conduit à Naples enchaîné ; et rien ne parut suspect dans les dépositions, si ce n'est que la blanchisseuse dit avoir reçu de Béatrix un drap ou des draps ensanglantés. On lui demanda si Béatrix avait cherché à expliquer ces grandes taches de sang : elle répondit que Béatrix avait parlé d'une indisposition naturelle. On lui demanda si des taches d'une telle grandeur pouvaient provenir d'une telle indisposition ; elle répondit que non, que les taches sur le drap étaient d'un rouge trop vif.

On envoya, sur-le-champ, ce renseignement à la justice de Rome, et cependant il se passa plusieurs mois avant que l'on songeât, parmi nous, à faire arrêter les enfans de François Cenci. Lucrèce, Béatrix et Giacomo eussent pu mille fois se sauver, soit en allant à Florence sous le prétexte de quelque pèlerinage, soit en s'embarquant à Civita-Vecchia ; mais Dieu leur refusa cette inspiration salutaire.

Monsignor Guerra, ayant eu avis de ce qui se passait à Naples, mit sur-le-champ en campagne des hommes qu'il chargea de tuer Marzio et Olimpio ; mais le seul Olimpio put être tué à Terni. La justice napolitaine avait fait arrêter Marzio, qui fut conduit à Naples, où sur-le-champ il avoua toutes choses.

Cette déposition terrible fut aussitôt envoyée à la justice de Rome, laquelle se détermina enfin à faire arrêter et conduire à la prison de *Corte-Savella*, Jacques et Bernard Cenci, les seuls fils survivans de François, ainsi que Lucrèce, sa veuve. Béatrix fut gardée dans le palais de son père par une grosse troupe de sbires. Marzio fut amené

de Naples, et placé, lui aussi, dans la prison Savella; là, on le confronta aux deux femmes qui nièrent tout avec constance, et Béatrix en particulier ne voulut jamais reconnaître le manteau galonné qu'elle avait donné à Marzio. Celui-ci, pénétré d'enthousiasme pour l'admirable beauté et l'éloquence étonnante de la jeune fille répondant au juge, nia tout ce qu'il avait avoué à Naples. On le mit à la question, il n'avoua rien et préféra mourir dans les tourmens; juste hommage à la beauté de Béatrix!

Après la mort de cet homme, le corps du délit n'étant point prouvé, les juges ne trouvèrent pas qu'il y eût raison suffisante pour mettre à la torture soit les deux fils de Cenci, soit les deux femmes. On les conduisit tous quatre au château Saint-Ange, où ils passèrent plusieurs mois fort tranquillement.

Tout semblait terminé, et personne ne doutait dans Rome que cette jeune fille si belle, si courageuse, et qui avait inspiré un si vif intérêt, ne fût bientôt mise en liberté, lorsque par malheur la justice vint à arrêter le brigand qui à Terni avait tué Olimpio; conduit à Rome, cet homme avoua tout.

Monsignor Guerra, si étrangement compromis par l'aveu du brigand, fut cité à comparaître sous le moindre délai; la prison était certaine et probablement la mort. Mais cet homme admirable à qui la destinée avait donné de savoir bien faire toutes choses, parvint à se sauver d'une façon qui tient du miracle. Il passait pour le plus bel homme de la cour du pape, et il était trop connu dans Rome pour pouvoir espérer de se sauver; d'ailleurs, on faisait bonne garde aux portes, et probablement dès le moment de la citation sa maison avait été surveillée. Il faut savoir qu'il était fort grand, il avait le visage d'une blancheur parfaite, une belle barbe blonde et des cheveux admirables de la même couleur.

Avec une rapidité inconcevable, il gagna un marchand de charbon, prit ses habits, se fit raser la tête et la barbe, se teignit le visage, acheta deux ânes, et se mit à courir les rues de Rome, et à vendre du charbon en boitant. Il prit admirablement un certain air grossier et hébété, et allait criant partout son charbon avec la bouche pleine de pain et d'oignons, tandis que des centaines de sbires le cherchaient non seulement dans Rome, mais encore sur toutes les routes. Enfin, quand sa figure fut bien connue de la plupart des sbires, il osa sortir de Rome, chassant toujours devant lui ses deux ânes chargés de charbon. Il rencontra plusieurs troupes de sbires qui n'eurent garde de l'arrêter. Depuis, on n'a jamais reçu de lui

qu'une seule lettre; sa mère lui a envoyé de l'argent à Marseille, et on suppose qu'il fait la guerre en France, comme soldat.

La confession de l'assassin de Terni et cette fuite de monsignor Guerra, qui produisit une sensation étonnante dans Rome, ranimèrent tellement les soupçons et même les indices contre les Cenci, qu'ils furent extraits du château Saint-Ange et ramenés à la prison Savella.

Les deux frères, mis à la torture, furent bien loin d'imiter la grandeur d'ame du brigand Marzio; ils eurent la pusillanimité de tout avouer. La signora Lucrèce Petroni était tellement accoutumée à la mollesse et aux aisances du plus grand luxe, et d'ailleurs elle était d'une taille tellement forte, qu'elle ne put supporter la question de la *corde;* elle dit tout ce qu'elle savait.

Mais il n'en fut pas de même de Béatrix Cenci, jeune fille pleine de vivacité et de courage. Les bonnes paroles ni les menaces du juge Moscati n'y firent rien. Elle supporta les tourmens de la *corde* sans un moment d'altération et avec un courage parfait. Jamais le juge ne put l'induire à une réponse qui la compromît le moins du monde; et bien plus, par sa vivacité pleine d'esprit, elle confondit complètement ce célèbre Ulysse Moscati, juge chargé de l'interroger. Il fut tellement étonné des façons d'agir de cette jeune fille, qu'il crut devoir faire rapport du tout à sa sainteté le pape Clément VIII, heureusement régnant.

Sa sainteté voulut voir les pièces du procès et l'étudier. Elle craignit que le juge Ulysse Moscati, si célèbre pour sa profonde science et la sagacité si supérieure de son esprit, n'eût été vaincu par la beauté de Béatrix, et ne la ménageât dans les interrogatoires. Il suivit de là que sa sainteté lui ôta la direction de ce procès, et la donna à un autre juge plus sévère. En effet, ce barbare eut le courage de *tourmenter* sans pitié un si beau corps *ad torturam capillorum* (c'est-à-dire qu'on donna la question à Béatrix Cenci en la suspendant par les cheveux (1).

Pendant qu'elle était attachée à la corde, ce nouveau juge fit paraître devant Béatrix sa belle-mère et ses frères. Aussitôt que Giacomo et la signora Lucrèce la virent : — Le péché est commis, lui crièrent-ils; il faut faire aussi la pénitence, et ne pas se laisser déchirer le corps par une vaine obstination.

— Donc vous voulez couvrir de honte notre maison, répondit la

(1) Voir le traité *de Suppliciis* du célèbre Farinacci, jurisconsulte contemporain. Il y a des détails horribles dont notre sensibilité du XIXe siècle ne supporterait pas la lecture et que supporta fort bien une jeune Romaine âgée de seize ans et abandonnée par son amant.

jeune fille, et mourir avec ignominie? Vous êtes dans une grande erreur; mais puisque vous le voulez, qu'il en soit ainsi.

Et s'étant tournée vers les sbires :

— Détachez-moi, leur dit-elle, et qu'on me lise l'interrogatoire de ma mère, j'approuverai ce qui doit être approuvé, et je nierai ce qui doit être nié.

Ainsi fut fait; elle avoua tout ce qui était vrai (1). Aussitôt on ôta les chaînes à tous, et parce qu'il y avait cinq mois qu'elle n'avait vu ses frères, elle voulut dîner avec eux, et ils passèrent tous quatre une journée fort gaie.

Mais le jour suivant ils furent séparés de nouveau; les deux frères furent conduits à la prison de Tordinona, et les femmes restèrent à la prison Savella. Notre saint père le pape, ayant vu l'acte authentique contenant les aveux de tous, ordonna que sans délai ils fussent attachés à la queue de chevaux indomptés et ainsi mis à mort.

Rome entière frémit en apprenant cette décision rigoureuse. Un grand nombre de cardinaux et de princes allèrent se mettre à genoux devant le pape, le suppliant de permettre à ces malheureux de présenter leur défense.

— Et eux, ont-ils donné à leur vieux père le temps de présenter la sienne? répondit le pape indigné.

Enfin, par grace spéciale, il voulut bien accorder un sursis de vingt-cinq jours. Aussitôt les premiers avocats de Rome se mirent *à écrire* dans cette cause qui avait rempli la ville de trouble et de pitié. Le vingt-cinquième jour, ils parurent tous ensemble devant sa sainteté. Nicolo De'Angelis parla le premier; mais il avait à peine lu deux lignes de sa défense, que Clément VIII l'interrompit :

— Donc, dans Rome, s'écria-t-il, on trouve des hommes qui tuent leur père, et ensuite des avocats pour défendre ces hommes!

Tous restaient muets, lorsque Farinacci osa élever la voix.

— Très saint père, dit-il, nous ne sommes pas ici pour défendre le crime, mais pour prouver, si nous le pouvons, qu'un ou plusieurs de ces malheureux sont innocens du crime.

Le pape lui fit signe de parler et il parla trois grandes heures, après quoi le pape prit leurs écritures à tous et les renvoya. Comme ils s'en allaient, l'Altieri marchait le dernier; il eut peur de s'être compromis, et alla se mettre à genoux devant le pape, disant : Je

(1) On trouve dans Farinacci plusieurs passages des aveux de Béatrix; ils me semblent d'une simplicité touchante.

ne pouvais pas faire moins que de paraître dans cette cause, étant avocat des pauvres. A quoi le pape répondit : Nous ne nous étonnons pas de vous, mais des autres.

Le pape ne voulut point se mettre au lit, mais passa toute la nuit à lire les plaidoyers des avocats, se faisant aider en ce travail par le cardinal de Saint-Marcel ; sa sainteté parut tellement touchée, que plusieurs conçurent quelque espoir pour la vie de ces malheureux. Afin de sauver les fils, les avocats rejetaient tout le crime sur Béatrix. Comme il était prouvé dans le procès que plusieurs fois son père avait employé la force dans un dessein criminel, les avocats espéraient que le meurtre lui serait pardonné, à elle, comme se trouvant dans le cas de légitime défense ; s'il en était ainsi, l'auteur principal du crime obtenant la vie, comment ses frères qui avaient été séduits par elle, pouvaient-ils être punis de mort?

Après cette nuit donnée à ses devoirs de juge, Clément VIII ordonna que les accusés fussent reconduits en prison, et *mis au secret*. Cette circonstance donna de grandes espérances à Rome, qui dans toute cette cause ne voyait que Béatrix. Il était avéré qu'elle avait aimé monsignor Guerra, mais n'avait jamais transgressé les règles de la vertu la plus sévère : on ne pouvait donc, en véritable justice, lui imputer les crimes d'un monstre, et on la punirait parce qu'elle avait usé du droit de se défendre ! qu'eût-on fait si elle eût consenti ? Fallait-il que la justice humaine vînt augmenter l'infortune d'une créature si aimable, si digne de pitié et déjà si malheureuse? Après une vie si triste qui avait accumulé sur elle tous les genres de malheurs, avant qu'elle eût seize ans, n'avait-elle pas droit enfin à quelques jours moins affreux? Chacun dans Rome semblait chargé de sa défense. N'eût-elle pas été pardonnée, si la première fois que François Cenci tenta le crime, elle l'eût poignardé?

Le pape Clément VIII était doux et miséricordieux. Nous commencions à espérer qu'un peu honteux de la boutade qui lui avait fait interrompre le plaidoyer des avocats, il pardonnerait à qui avait repoussé la force par la force, non pas à la vérité, au moment du premier crime, mais lorsque l'on tentait de le commettre de nouveau. Rome toute entière était dans l'anxiété, lorsque le pape reçut la nouvelle de la mort violente de la marquise Constance Santa-Croce. Son fils Paul Santa-Croce venait de tuer à coups de poignard cette dame âgée de soixante ans, parce qu'elle ne voulait pas s'engager à le laisser héritier de tous ses biens. Le rapport ajoutait que Santa-Croce avait pris la fuite, et que l'on ne pouvait conserver l'espoir de

l'arrêter. Le pape se rappela le fratricide des Massimi commis peu de temps auparavant. Désolée de la fréquence de ces assassinats commis sur de proches parens, sa sainteté ne crut pas qu'il lui fût permis de pardonner. En recevant ce fatal rapport sur Santa-Croce, le pape se trouvait au palais de Montecavallo, où il était allé le 6 septembre, pour être plus voisin, la matinée suivante, de l'église de Sainte-Marie-des-Anges, où il devait consacrer comme évêque un cardinal allemand.

Le vendredi à 22 heures (4 heures du soir), il fit appeler Ferrante Taverna (1), gouverneur de Rome, et lui dit ces propres paroles: — *Nous vous remettons l'affaire des Cenci, afin que justice soit faite par vos soins et sans nul délai.*

Le gouverneur revint à son palais fort touché de l'ordre qu'il venait de recevoir; il expédia aussitôt la sentence de mort, et rassembla une congrégation pour délibérer sur le mode d'exécution.

Samedi matin, 11 septembre 1599, les premiers seigneurs de Rome, membres de la confrérie des *confortatori*, se rendirent aux deux prisons, à *Corte-Savella* où étaient Béatrix et sa belle-mère, et à *Tordinona* où se trouvaient Jacques et Bernard Cenci. Pendant toute la nuit du vendredi au samedi, les seigneurs romains qui avaient su ce qui se passait, ne firent autre chose que courir du palais de Montecavallo à ceux des principaux cardinaux, afin d'obtenir au moins que les femmes fussent mises à mort dans l'intérieur de la prison, et non sur un infame échafaud; et que l'on fît grace au jeune Bernard Cenci, qui, à peine âgé de quinze ans, n'avait pu être admis à aucune confidence. Le noble cardinal Sforza, s'est surtout distingué par son zèle dans le cours de cette nuit fatale, mais quoique prince si puissant, il n'a pu rien obtenir. Le crime de Santa-Croce était un crime vil, commis pour avoir de l'argent, et le crime de Béatrix fut commis pour sauver l'honneur.

Pendant que les cardinaux les plus puissans faisaient tant de pas inutiles, Farinacci, notre grand jurisconsulte, a bien eu l'audace de pénétrer jusqu'au pape; arrivé devant sa sainteté, cet homme étonnant a eu l'adresse d'intéresser sa conscience, et enfin il a arraché à force d'importunités la vie de Bernard Cenci.

Lorsque le pape prononça ce grand mot, il pouvait être quatre heures du matin (du samedi 11 septembre). Toute la nuit on avait travaillé sur la place du pont Saint-Ange aux préparatifs de cette

(1) Depuis cardinal pour une si singulière cause. (Note du manuscrit.)

cruelle tragédie. Cependant toutes les copies nécessaires de la sentence de mort ne purent être terminées qu'à cinq heures du matin, de façon que ce ne fut qu'à six heures que l'on put aller annoncer la fatale nouvelle à ces pauvres malheureux qui dormaient tranquillement.

La jeune fille, dans les premiers momens, ne pouvait même trouver des forces pour s'habiller. Elle jetait des cris perçans et continuels, et se livrait sans retenue au plus affreux désespoir. « Comment est-il possible, ah! Dieu, s'écriait-elle, qu'ainsi à l'improviste je doive mourir? »

Lucrèce Petroni, au contraire, ne dit rien que de fort convenable; d'abord elle pria à genoux, puis exhorta tranquillement sa fille à venir avec elle à la chapelle, où elles devaient toutes deux se préparer à ce grand passage de la vie à la mort.

Ce mot rendit toute sa tranquillité à Béatrix; autant elle avait montré d'extravagance et d'emportement d'abord, autant elle fut sage et raisonnable dès que sa belle-mère eut rappelé cette grande ame à elle-même. Dès ce moment, elle a été un miroir de constance que Rome entière a admiré.

Elle a demandé un notaire pour faire son testament, ce qui lui a été accordé. Elle a prescrit que son corps fût porté à Saint-Pierre *in Montorio;* elle a laissé 300,000 francs aux Stimâte (religieuses des stigmates de Saint-François); cette somme doit servir à doter cinquante pauvres filles. Cet exemple a ému la signora Lucrèce, qui, elle aussi, a fait son testament et ordonné que son corps fût porté à Saint-George; elle a laissé 500,000 francs d'aumône à cette église et fait d'autres legs pieux.

A huit heures elles se confessèrent, entendirent la messe, et reçurent la sainte communion. Mais avant d'aller à la messe, la signora Béatrix considéra qu'il n'était pas convenable de paraître sur l'échafaud, aux yeux de tout le peuple, avec les riches habillemens qu'elles portaient. Elle ordonna deux robes, l'une pour elle, l'autre pour sa mère. Ces robes furent faites comme celles des religieuses, sans ornemens à la poitrine et aux épaules, et seulement plissées avec des manches larges. La robe de la belle-mère fut de toile de coton noir; celle de la jeune fille de taffetas bleu avec une grosse corde qui ceignait la ceinture.

Lorsqu'on apporta les robes, la signora Béatrix, qui était à genoux, se leva et dit à la signora Lucrèce :

—Madame ma mère, l'heure de notre passion approche; il sera

bien que nons nous préparions, que nous prenions ces autres habits, et que nous nous rendions pour la dernière fois le service réciproque de nous habiller.

On avait dressé sur la place du pont Saint-Ange un grand échafaud avec un ceps et une mannaja (sorte de guillotine). Sur les treize heures (à huit heures du matin), la compagnie de la Miséricorde apporta son grand crucifix à la porte de la prison. Giacomo Cenci sortit le premier de la prison; il se mit à genoux dévotement sur le seuil de la porte, fit sa prière, et baisa les saintes plaies du crucifix. Il était suivi de Bernard Cenci, son jeune frère, qui, lui aussi, avait les mains liées et une petite planche devant les yeux. La foule était énorme, et il y eut du tumulte à cause d'un vase qui tomba d'une fenêtre, presque sur la tête d'un des pénitens, qui tenait une torche allumée à côté de la bannière.

Tous regardaient les deux frères, lorsqu'à l'improviste s'avança le fiscal de Rome qui dit :

— « Signor Bernardo, notre seigneur vous fait grace de la vie; soumettez-vous à accompagner vos parens, et priez Dieu pour eux. »

A l'instant ses deux confortatori lui ôtèrent la petite planche qui était devant ses yeux. Le bourreau arrangeait sur la charrette Giacomo Cenci, et lui avait ôté son habit afin de pouvoir le *tenailler*. Quand le bourreau vint à Bernard, il vérifia la signature de la grace, le délia, lui ôta les menottes, et comme il était sans habit devant être tenaillé, le bourreau le mit sur la charrette et l'enveloppa du riche manteau de drap galonné d'or (on a dit que c'était le même qui fut donné par Béatrix à Marzio après l'action dans la forteresse de Petrella). La foule immense qui était dans la rue, aux fenêtres et sur les toits, s'émut tout à coup; on entendait un bruit sourd et profond, on commençait à dire que cet enfant avait sa grace.

Les chants des psaumes commencèrent, et la procession s'achemina lentement par la place Navonne vers la prison Savella. Arrivée à la porte de la prison, la bannière s'arrêta, les deux femmes sortirent, firent leur adoration aux pieds du saint crucifix, et ensuite s'acheminèrent à pied l'une à la suite de l'autre. Elles étaient vêtues ainsi qu'il a été dit, la tête couverte d'un grand voile de taffetas qui arrivait presque jusqu'à la ceinture.

La signora Lucrèce, en sa qualité de veuve, portait un voile noir, et des mules de velours noir sans talons, selon l'usage.

Le voile de la jeune fille était de taffetas bleu, comme sa robe; elle avait de plus un grand voile de drap d'argent sur les épaules,

une jupe de drap violet, et des mulles de velours blanc, lacées avec élégance et retenues par des cordons cramoisi. Elle avait une grace singulière en marchant, dans ce costume, et les larmes venaient dans tous les yeux à mesure qu'on l'apercevait s'avançant lentement dans les derniers rangs de la procession.

Les femmes avaient toutes les deux les mains libres, mais les bras liés au corps, de façon que chacune d'elles pouvait porter un crucifix ; elles le tenaient fort près des yeux. Les manches de leurs robes étaient fort larges, de façon qu'on voyait leurs bras, qui étaient couverts d'une chemise serrée aux poignets, comme c'est l'usage en ce pays.

La signora Lucrèce, qui avait le cœur moins ferme, pleurait presque continuellement; la jeune Béatrix, au contraire, montrait un grand courage; et tournant les yeux vers chacune des églises devant lesquelles la procession passait, se mettait à genoux pour un instant, et disait d'une voix ferme : *Adoramus te, Christe!*

Pendant ce temps, le pauvre Giacomo Cenci était tenaillé sur sa charrette, et montrait beaucoup de constance.

La procession put à peine traverser le bas de la place du pont Saint-Ange, tant était grand le nombre des carrosses et la foule du peuple. On conduisit sur-le-champ les femmes dans la chapelle qui avait été préparée, on y amena ensuite Giacomo Cenci.

Le jeune Bernard, recouvert de son manteau galonné, fut conduit directement sur l'échafaud; alors tous crurent qu'on allait le faire mourir, et qu'il n'avait pas sa grace. Ce pauvre enfant eut une telle peur, qu'il tomba évanoui au second pas qu'il fit sur l'échafaud. On le fit revenir avec de l'eau fraîche et on le plaça assis vis-à-vis la mannaja.

Le bourreau alla chercher la signora Lucrèce Petroni; ses mains étaient liées derrière le dos, elle n'avait plus de voile sur les épaules. Elle parut sur la place accompagnée par la bannière, la tête enveloppée dans le voile de taffetas noir; là elle fit sa réconciliation avec Dieu et elle baisa les saintes plaies. On lui dit de laisser ses mulles sur le pavé; comme elle était fort grosse, elle eut quelque peine à monter. Quand elle fut sur l'échafaud et qu'on lui ôta le voile de taffetas noir, elle souffrit beaucoup d'être vue avec les épaules et la poitrine découverte; elle se regarda, puis regarda la mannaja, et, en signe de résignation, leva lentement les épaules; les larmes lui vinrent aux yeux, elle dit : *O mon Dieu!... Et vous, mes frères, priez pour mon ame.*

Ne sachant ce qu'elle avait à faire, elle demanda à Alexandre,

premier bourreau, comment elle devait se comporter. Il lui dit de se placer à cheval sur la planche du ceps. Mais ce mouvement lui parut offensant pour la pudeur, et elle mit beaucoup de temps à le faire. (Les détails qui suivent sont tolérables pour le public italien, qui tient à savoir toutes choses avec la dernière exactitude; qu'il suffise au lecteur français de savoir que la pudeur de cette pauvre femme fit qu'elle se blessa à la poitrine; le bourreau montra la tête au peuple et ensuite l'enveloppa dans le voile de taffetas noir.)

Pendant qu'on mettait en ordre la mannaja pour la jeune fille, un échafaud chargé de curieux tomba, et beaucoup de gens furent tués. Ils parurent ainsi devant Dieu avant Béatrix.

Quand Béatrix vit la bannière revenir vers la chapelle pour la prendre, elle dit avec vivacité.

— Madame ma mère est-elle bien morte?

On lui répondit que oui; elle se jeta à genoux devant le crucifix, et pria avec ferveur pour son ame. Ensuite elle parla haut et pendant long-temps au crucifix.

— Seigneur, tu es retourné pour moi, et moi je te suivrai de bonne volonté, ne désespérant pas de ta miséricorde pour mon énorme péché, etc. Elle récita ensuite plusieurs psaumes et oraisons toujours à la louange de Dieu. Quand enfin le bourreau parut devant elle avec une corde, elle dit:

— « Lie ce corps qui doit être châtié, et délie cette ame qui doit arriver à l'immortalité et à une gloire éternelle. » Alors elle se leva, fit la prière, laissa ses mulles au bas de l'escalier, et montée sur l'échafaud, elle passa lestement la jambe sur la planche, posa le cou sous la mannaja, et s'arrangea parfaitement bien elle-même pour éviter d'être touchée par le bourreau. Par la rapidité de ses mouvemens, elle évita qu'au moment où son voile de taffetas lui fut ôté, le public aperçût ses épaules et sa poitrine. Le coup fut long-temps à être donné, parce qu'il survint un embarras. Pendant ce temps, elle invoquait à haute voix le nom de Jésus-Christ et de la très sainte Vierge (1). Le corps fit un grand mouvement au moment fatal. Le pauvre Bernard Cenci, qui était toujours resté assis sur l'échafaud,

(1) Un auteur contemporain raconte que Clément VIII était fort inquiet pour le salut de l'ame de Béatrix; comme il savait qu'elle se trouvait injustement condamnée, il craignait un mouvement d'impatience. Au moment où elle eut placé la tête sur la mannaja, le fort Saint-Ange, d'où la mannaja se voyait fort bien, tira un coup de canon. Le pape, qui était en prières à Monte-Cavallo, attendant ce signal, donna aussitôt à la jeune fille l'absolution papale *majeure*, *in articulo mortis*. De là le retard dans ce cruel moment dont parle le chroniqueur.

tomba de nouveau évanoui, et il fallut plus d'une grosse demi-heure à ses *confortatori* pour le ranimer. Alors parut sur l'échafaud Jacques Cenci, mais il faut encore ici passer sur des détails trop atroces. Jacques Cenci fut assommé (*mazzolato*).

Sur-le-champ, on reconduisit Bernard en prison; il avait une forte fièvre, on le saigna.

Quant aux pauvres femmes, chacune fut accommodée dans sa bière, et déposée à quelques pas de l'échafaud, auprès de la statue de saint Paul qui est la première à droite sur le pont Saint-Ange. Elles restèrent là jusqu'à quatre heures et un quart après midi. Autour de chaque bière brûlaient quatre cierges de cire blanche.

Ensuite, avec ce qui restait de Jacques Cenci, elles furent portées au palais du consul de Florence. A neuf heures et un quart du soir (1), le corps de la jeune fille, recouvert de ses habits et couronné de fleurs avec profusion, fut porté à Saint-Pierre *in Montorio*. Elle était d'une ravissante beauté; on eût dit qu'elle dormait. Elle fut enterrée devant le grand autel et *la Transfiguration* de Raphaël d'Urbain. Elle était accompagnée de cinquante gros cierges allumés et de tous les religieux franciscains de Rome.

Lucrèce Petroni fut portée, à dix heures du soir, à l'église de Saint-George. Pendant cette tragédie, la foule fut innombrable; aussi loin que le regard pouvait s'étendre, on voyait les rues remplies de carrosses et de peuple, les échafaudages, les fenêtres et les toits couverts de curieux. Le soleil était d'une telle ardeur ce jour-là, que beaucoup de gens perdirent connaissance. Un nombre infini prít la fièvre; et lorsque tout fut terminé, à dix-neuf heures (deux heures moins un quart), et que la foule se dispersa, beaucoup de personnes furent étouffées, d'autres écrasées par les chevaux. Le nombre des morts fut très considérable.

La signora Lucrèce Petroni était plutôt petite que grande, et quoique âgée de cinquante ans, elle était encore fort bien. Elle avait de forts beaux traits, le nez petit, les yeux noirs, le visage très blanc avec de belles couleurs; elle avait peu de cheveux, et ils étaient châtains.

Béatrix Cenci, qui inspirera des regrets éternels, avait justement seize ans; elle était petite; elle avait un joli embonpoint et des fossettes

(1) C'est l'heure réservée à Rome aux obsèques des princes. Le convoi du bourgeois a lieu au coucher du soleil; la petite noblesse est portée à l'église à une heure de nuit, les cardinaux et les princes à deux heures et demie de nuit, qui, le 11 septembre, correspondait à neuf heures et trois quarts.

au milieu des joues, de façon que morte et couronnée de fleurs, on eût dit qu'elle dormait et même qu'elle riait, comme il lui arrivait fort souvent quand elle était en vie. Elle avait la bouche petite, les cheveux blonds et naturellement bouclés. En allant à la mort, ces cheveux blonds et bouclés lui retombaient sur les yeux, ce qui donnait une certaine grace et portait à la compassion.

Giacomo Cenci était de petite taille, gros, le visage blanc et la barbe noire; il avait vingt-six ans à peu près quand il mourut.

Bernard Cenci ressemblait tout-à-fait à sa sœur, et comme il portait les cheveux longs comme elle, beaucoup de gens, lorsqu'il parut sur l'échafaud, le prirent pour elle.

Le soleil avait été si ardent, que plusieurs des spectateurs de cette tragédie moururent dans la nuit, et parmi eux Ubaldino Ubaldini, jeune homme d'une rare beauté et qui jouissait auparavant d'une parfaite santé. Il était frère du signor Renzi, si connu dans Rome. Ainsi les ombres des Cenci s'en allèrent bien accompagnées.

Hier, qui fut mardi 14 septembre 1599, les pénitens de San Marcello, à l'occasion de la fête de Sainte-Croix, usèrent de leur privilége pour délivrer de la prison le signor Bernard Cenci, qui s'est obligé de payer dans un an quatre cent mille francs à la très sainte trinité du *pont Sixte*.

(*Ajouté d'une autre main.*)

C'est de lui que descendent François et Bernard Cenci qui vivent aujourd'hui.

Le célèbre Farinacci, qui, par son obstination, sauva la vie du jeune Cenci, a publié ses plaidoyers. Il donne seulement un extrait du plaidoyer numéro 66, qu'il prononça devant Clément VIII en faveur des Cenci. Ce plaidoyer, en langue latine, formerait six grandes pages, et je ne puis le placer ici, ce dont j'ai du regret; il peint les façons de penser de 1599; il me semble fort raisonnable. Bien des années après l'an 1599, Farinacci, en envoyant ses plaidoyers à l'impression, ajouta une note à celui qu'il avait prononcé en faveur des Cenci : *Omnes fuerunt ultimo supplicio effecti, excepto Bernardo qui ad triremes cum bonorum confiscatione condemnatus fuit, ac etiam ad interessendum aliorum morti prout interfuit*. La fin de cette note latine est touchante, mais je suppose que le lecteur est las d'une si longue histoire.

POÈTES

ET

ROMANCIERS MODERNES

DE LA FRANCE.

XXIV.

Madame de Krüdner.

VALÉRIE.

Dans les personnes contemporaines dont les productions nous ont amené à étudier la physionomie et le caractère, nous aimons quelquefois à chercher quels traits des âges précédens dominent, et à quel moment social il serait naturel de les rapporter comme à leur vrai jour. Ce genre de supposition, en ne le forçant pas, a son avantage. C'est comme pour un tableau qu'on comprend mieux quand on s'en éloigne à différens points de vue, ou quand on le fait déplacer, monter, baisser peu à peu, jusqu'à ce qu'on ait atteint la vraie, la profonde perspective. Si nous avons trouvé, par exemple, que Mme de Souza était simplement du XVIIIe siècle qu'elle continuait dans le nôtre, il nous a semblé que, tout en représentant de près la restauration dans sa meilleure nuance, Mme de Duras ne représentait pas moins, dans un lointain poétique, par sa vie, par ses pages élégantes, par ses sentimens passionnés suivis de retours chrétiens, et par sa mort, quelque chose des plus touchantes destinées du XVIIe siècle. Aujourd'hui, en abordant Mme de Krüdner sous son auréole mysti-

que, dans sa blancheur nuageuse, dans la vague et blonde lumière d'où elle nous sourit, notre vue et notre conjecture se reportent d'abord bien au-delà de notre siècle et des deux précédens; nous n'hésitons pas à la replacer plus haut. C'est comme une sainte du moyen-âge qui nous apparaît, une sainte du nord, du XIIIe siècle, une sainte Élisabeth de Hongrie, ou encore quelque sœur du grand-maître des chevaliers *porte-glaive*, qui, du fond de sa Livonie, attirée sur le Rhin, et long-temps mêlée aux délices des cours, ayant aimé et inspiré les illustres *minnesinger* du temps, ayant fait elle-même quelque roman en vers comme un poète de la Wartbourg, ou plutôt ayant voulu imiter notre Chrétien de Troyes ou quelque autre fameux trouvère en rime française, en cette langue *la plus délitable* d'alors, serait enfin revenue à Dieu, à la pénitence, aurait désavoué toutes les illusions et les flatteries qui l'entouraient, aurait prêché Thibaut, aurait consolé des calomnies et sanctifié Blanche, serait entrée dans un ordre qu'elle aurait subi, qu'elle aurait réformé, et, autre sainte Claire, à la suite d'un saint François d'Assises, aurait remué comme lui des foules, et parlé dans le désert aux petits oiseaux.

Voilà, en effet, Mme de Krüdner, telle qu'elle aurait dû venir pour remplir toute sa destinée, pour ne pas être seulement un romancier charmant, et bientôt une illuminée qui fit sourire, pour ne pas manquer, comme il lui est arrivé, cette seconde partie de son rôle et d'une vie qu'elle avait voulu rendre sans réserve à Dieu, à la charité, à l'œuvre de la sainte parole, au salut et au renouvellement du monde. Mais qu'y faire? Elle était née au plein milieu du XVIIIe siècle; les descendans de l'ordre teutonique étaient devenus luthériens; luthérienne donc, et puis femme d'ambassadeur, elle eut à essuyer d'abord toute cette vie de monde, de scepticisme et de plaisirs, et lorsqu'elle y échappa, lorsque la flamme des évènemens publics vint éprendre cette ame si fervente sous une enveloppe si frêle, et lui fit croire à l'heure de prédire, de frapper tour à tour et de consoler, il se trouva que bien peu l'entendirent; qu'elle fut comme la prophétesse stérile d'Ilion en cendres; que ceux mêmes que sa rapide éloquence de cœur avait un moment saisis, comme la poussière éparse que la nue électrique enlève, elle passée, retombèrent; et qu'elle-même, sans ordre fixe, sans discipline, sans tradition, soulevée par le souffle ardent des catastrophes, et n'ayant entrevu que des lueurs, perdit aussitôt la trace de l'avenir, et mourut dans une Crimée, sans rien laisser, sans rien servir, flocon de neige apporté et remporté par l'aquilon, un simple éclair et un cri de plus dans le vaste orage!

La dernière limite où l'on conçoit Mme de Krüdner possible avec ses facultés complètes et toute la convenance de son développement, c'est la fin du XVIe ou le commencement du XVIIe siècle. Elle aurait pu alors, comme sainte Thérèse, et un peu plus tard comme Mme de Chantal, trouver encore appui à l'une des colonnes subsistantes du grand édifice catholique ébranlé; elle aurait rouvert une route monastique nouvelle dans la ligne encore indiquée des saintes carrières. Elle aurait eu, à ses momens de vertige et d'obscurcissement, ces savans et sûrs docteurs des ames, un saint François de Borgia, un vénérable Pierre d'Alcantara, un saint François de Sales. Je ne lui aurais pas conseillé de venir plus tard, même au temps de l'adorable Fénelon, qui eût déjà un peu trop abondé en son sens et peut-être bercé sa chimère (1). Mais de nos jours, qu'est-ce? où furent ses guides? Faible femme en ses plus beaux élans, vase débordé d'amour, où puisa-t-elle sa doctrine? Roseau parlant, mais agité par tous les vents qui se combattent, à qui demandait-elle le souffle pur de la parole? Je cherche et ne vois pas à ses côtés l'ombre même d'un Fénelon; ce ne sont qu'apôtres à l'aventure. Qu'on la presse de questions, qu'on la pousse sur les moyens, sur le but, sur la tradition légitime et le symbole, la voilà qui s'arrête; son abondance de cœur lui fait défaut, et elle se retourne, en l'interrogeant, vers M. Empeytas.

Pour nous, au reste, qui avons à l'envisager surtout comme auteur d'un délicieux ouvrage, elle est assez complète, et l'inachèvement même de sa destinée devient un tour romanesque de plus. Puisqu'elle n'a pas été une sainte, *Valérie* demeure son titre principal, celui autour duquel, bon gré mal gré, se rattache sa vie. Sans plus donc chercher à la déplacer en idée et à la transporter par-delà les lointains de l'horizon, nous allons l'envisager et la suivre dans ce qu'il lui a été permis d'être au jour qu'elle a vécu.

Née à Riga, aux bords de la Baltique, vers l'année où Mme de Staël naissait en France, Mme Juliana de Krüdner, fille du baron de Vietingoff, un des grands seigneurs du pays, et d'une famille qu'avait récemment encore illustrée le maréchal de Munich, eut une première enfance telle qu'elle s'est plu à la peindre dans les souvenirs de sa Valérie. Elle fut élevée d'abord au sein d'une campagne pittoresque

(1) Il n'aurait pas fallu non plus que Mme de Krüdner, même en venant au XIIIe siècle, eût vécu trop avant dans ce siècle et jusqu'au moment où des mystiques commencèrent de prêcher l'*Évangile éternel*. Son imagination, toujours périlleuse, aurait pu s'échapper de ce côté, si voisin de la pente de ses rêves.

et sauvage; ce charmant petit lac où le vent jetait quelquefois les pommes de pin de la forêt, et où elle conduisait, en se jouant, une barque légère, ces sorbiers, amis des oiseaux, ces pyramides de sapins tout peuplés d'écureuils qui se miraient dans les ondes, ces plaintes des joncs, ces rayons de lune sur les bouleaux pâlissans, tel fut le fond de tableau à jamais cher, où se déclara son innocente et déjà passionnée rêverie. Les élégances du monde et de la société s'y joignirent bientôt. La haute noblesse du Nord était alors attirée par un attrait invincible vers Paris, vers cette Athènes des arts et des plaisirs. Les princes et les rois s'honoraient d'y venir passer quelques instans, et d'y prendre, pour ainsi dire, leurs grades de beaux-esprits ou d'esprits-forts. Leurs ambassadeurs étaient eux-mêmes un des ornemens essentiels de la philosophie et de la conversation française : on se rappelle sur quel pied distingué y vivaient le baron de Gleichen, ambassadeur de Danemarck, et celui de Suède, le comte de Creutz. La jeune Livonienne, lorsqu'elle vint de bonne heure à Paris, y vit la continuation de ce monde. Mariée à quatorze ans au baron de Krüdner, son parent, qui, bien que jeune encore, avait un bon nombre d'années plus qu'elle, elle ne paraît s'être jamais plus occupée de lui que lorsqu'elle l'a peint, en l'idéalisant un peu, dans le personnage du *comte*, époux de Valérie. C'était l'habitude alors dans ces mœurs de grande compagnie : un mari vous donnait un nom définitif, une situation et une contenance convenable et commode; il ne prétendait guère à rien de plus, et de lui, passé ce point, dans la vie de la femme célèbre, il n'était jamais fait mention. On le découvrait tout au plus de profil, ou le dos tourné, dans le coin du prochain roman. M. de Krüdner, ambassadeur pour la Russie en diverses cours de l'Europe, y introduisit successivement la personne qui nous occupe, et qui partout ravissait les cœurs sous ses pas.

Les particularités de sa première vie sont déjà bien loin : elle avait atteint vingt ans avant que la révolution française eût commencé; n'ayant encore aucune célébrité ni prétention littéraire, elle était simplement une femme à la mode; tout ce que sa grace, son esprit et son ame ne manquèrent pas alors d'inspirer ou de ressentir, n'a laissé que des traces légères comme elle. Il serait vain et fastidieux de les rechercher autre part que dans *Valérie*, qui en réunit, comme en un miroir, tous les rayons les plus purs.

Il ne paraît pas que la révolution française, en éclatant, ait dérangé la vie et la tournure, encore toute mondaine, de celle que plus tard les évènemens de la fin devaient tant exalter. Ses passions,

ses tendresses et ses gaietés lui faisaient encore trop de bruit dans cet âge heureux pour qu'elle entendît autre chose. La partie profonde de son ame était (pour me servir d'une expression de *Valérie*) comme ces sources dont le bruit se perd dans l'activité et dans les autres bruits du jour, et qui ne reprennent le dessus qu'aux approches du soir. Malgré 89, malgré 93, quand déjà des voix prophétiques et bibliques devenaient distinctes, quand Saint-Martin, moins inconnu qu'auparavant, écrivait son *Eclair*, quand De Maistre lançait ses premières et hautes menaces, quand Mme de Staël arrivait, en parlant de *sentiment*, à de puissans éclats d'éloquence politique, Mme de Krüdner ne paraît pas avoir cessé de voir dans Paris, dans ce qu'elle traitera finalement comme Ninive, une continuelle Athènes.

Une lettre de février 93, écrite par elle de Leipsick à Bernardin de Saint-Pierre (1), prouve seulement que de grandes douleurs personnelles, la mort d'un père, quelque secret déchirement d'une autre nature peut-être, le climat aussi de Livonie, avaient, durant les quatorze derniers mois, porté dans cette organisation nerveuse un ébranlement dont elle commençait enfin à revenir. « La fièvre qui brûlait mon sang, dit-elle, a disparu ; mon cerveau n'est plus affecté comme il l'était autrefois, et l'espérance et la nature descendent derechef sur mon ame soulevée par d'amers chagrins et de terribles orages. Oui ! la nature m'offre encore ses douces et consolantes distractions ! elle n'est plus recouverte à mes yeux d'un voile funèbre... En reprenant mes facultés, en recouvrant mes souvenirs, ma pensée a volé vers vous..... Quelle est votre existence dans un moment de troubles si universels ? » Ce mot est le seul de la lettre qui fasse allusion à l'état des évènemens publics. M. de Krüdner occupait alors, en Danemark, son poste d'ambassadeur. Quant à elle, d'accord avec lui, elle devait habiter Leipsick pour l'éducation de son fils. Mais son premier regard, aussitôt sa vie morale renaissante, se reportait vers l'auteur de *Paul et Virginie* (de Virginie qui sera un jour pour Valérie une sœur), et vers Paris.

Elle y revint après plusieurs voyages à travers l'Europe, en 1801, à ce moment de paix et de renaissance brillante de la société et des lettres. Elle était assez jeune et belle toujours, délicieuse de grace ; petite, blanche, blonde, de ces cheveux *d'un blond cendré qui ne sont qu'à Valérie*, avec des yeux d'un bleu sombre ; une voix tendre, un parler plein de douceur et de chant, comme c'est le charme des

(1) *Œuvres complètes*, tom. XII ; édition de M. Aimé-Martin.

femmes livoniennes; une walse enivrante, une danse admirée. Ses toilettes n'allaient qu'à elle; son imagination les composait sans cesse, et il lui en est échappé quelques secrets. Qu'on se rappelle la danse du schall, et cette toilette de bal dans laquelle on pose sur les cheveux blonds de Valérie une douce guirlande bleue de mauves. Telle je me l'imagine toujours, entrant vivement en quelque soirée splendide, au milieu d'un chant de Garat : chacun se retourne au bruit aérien de ses pas; on crut voir la Musique elle-même.

C'est à Paris, où venait de paraître *René*, c'est à Berlin, où elle retourna bientôt, et où elle recevait à chaque courrier des caisses de parures nouvelles, c'est là, et pendant que Mme de Staël de son côté publiait en France *Delphine*, que Mme de Krüdner, rassemblant des souvenirs déjà anciens, et peut-être aussi des pages écrites précédemment, se mit à composer *Valérie*.

Valérie parut en l'an XII (1804), sans nom d'auteur, à Paris. Quand Mme de Staël en pleine célébrité, et hautement accueillie par l'école française du XVIIIe siècle, commençait à tourner à l'Allemagne, Mme de Krüdner, allemande, et malgré la littérature alors si glorieuse de son pays, n'avait d'yeux que vers le nôtre. Dans cette langue préférée, elle nous envoyait un petit chef-d'œuvre, où les teintes du nord venaient, sans confusion, enrichir, étendre le genre des La Fayette et des Souza. Après Saint-Preux, après Werther, après René, elle sut être elle-même, à la fois de son pays et du nôtre, et introduire son mélancolique Scandinave dans le vrai style de la France. Gustave, au plus fort de son délire amoureux, écrit sur son journal : « J'ai avec moi quelques auteurs favoris; j'ai les odes de Klopstock, Gray, Racine; je lis peu, mais ils me font rêver au-delà de la vie.... » Remarquez Gray, et surtout Racine, après Klopstock; cela se tempère. Dans *Valérie*, en effet, plus que chez Mme de Staël, l'inspiration germanique, si sentimentale qu'elle soit, se corrige en s'exprimant, et, pour ainsi dire, se termine avec un certain goût toujours, et par une certaine forme discrète et francaise. Ce qui, à l'origine, serait aisément devenu une ode de Klopstock, nous arrive dans quelques sons du langage de *Bérénice*.

Delphine est certainement un livre plein de puissance, de passion, de détails éloquens; mais l'ensemble laisse beaucoup à désirer, et, chemin faisant, l'impression du lecteur est souvent déconcertée et confuse. Les livres, au contraire, qui sont exécutés fidèlement selon leur propre pensée, et dont la lecture compose dans l'esprit comme un tableau continu qui s'achève jusqu'au dernier trait, sans que le

crayon se brise ou que les couleurs se brouillent, ces livres, quelle que soit leur dimension, ont une valeur d'art supérieure, car ils sont en eux-mêmes complets. Je lisais l'autre jour, dans un recueil inédit de pensées : « La faculté poétique n'est autre chose que le don et l'art de produire chaque sentiment vrai, *en fleur*, selon sa mesure, depuis le lis royal et le dahlia jusqu'à la paquerette. » Ce qui est dit là de la poésie à proprement parler, peut s'appliquer à toute œuvre créée et composée, où l'idée du beau se réfléchit. *Eugène de Rothelin* est certes un tableau de moindre dimension, et, si l'on veut, de moindre *portée* que *Delphine*; mais c'est un chef-d'œuvre en son genre et dans sa mesure. Une petite rivière brillante, aux ondes perlées, encaissée à merveille, et courant sur un lit de sable fin sous une atmosphère transparente, a son prix, et comme beauté, à l'œil du peintre, elle est supérieure au fleuve plus large, mais inégal, brisé, et tout d'un coup vaseux ou brumeux. Si nous nous reportons aux maîtres, Jean-Jacques, voulant recommander pour les finesses de cœur la quatrième partie de sa *Nouvelle Héloïse*, n'a pas dédaigné de la rapprocher de *la Princesse de Clèves* (1), et il paraît envisager celle-ci comme modèle. Il avait raison de le croire, et aujourd'hui même, comme charme, sinon comme puissance, plus peut-être que *la Nouvelle Héloïse*, *la Princesse de Clèves* demeure. C'est ainsi qu'*Eugène de Rothelin*, *Valérie* et *Adolphe* sont des pièces d'une qualité et d'un prix fort au-dessus de leur volume. *Valérie*, au reste, par l'ordre des pensées et des sentimens, n'est inférieure à aucun roman de plus grande composition ; mais surtout elle a gardé, sans y songer, la proportion naturelle, l'unité véritable ; elle a, comme avait la personne de son auteur, le charme infini de l'ensemble.

Valérie a des côtés durables en même temps que des endroits de mode et déjà passés. Il y a eu dans le roman des talens très remarquables, qui n'ont eu que des succès viagers, et dont les productions, exaltées d'abord, se sont évanouies à quelques années de là. M[lle] de Scudéry et M[me] Cottin, malgré le grand esprit de l'une et le pathétique d'action de l'autre, sont tout-à-fait passées. Pas une œuvre d'elles qu'on puisse relire autrement que par curiosité, pour savoir les modes de la sensibilité de nos mères. M[me] de Montolieu est encore ainsi : *Caroline de Lichtfield*, qui a tant charmé une première fois à quinze ans, ne peut se relire, pas plus que *Claire d'Albe*. *Valérie*, au contraire, a un coin durable et à jamais touchant ; c'est une

(1) *Confessions*, partie II, liv. XI.

de ces lectures qu'on peut se donner jusqu'à trois fois dans sa vie, aux différens âges.

La situation de ce roman est simple, la même que dans *Werther* : un jeune homme qui devient amoureux de la femme de son ami. Mais on sent ici, à travers le déguisement et l'idéal, une réalité particulière qui donne au récit une vie non empruntée. Werther se tuerait quand même il n'aimerait pas Charlotte; il se tuerait pour l'infini, pour l'absolu, pour la nature; Gustave ne meurt en effet que d'aimer Valérie. La naissance de cet amour, ses progrès, ce souffle de tous les sentimens purs qui y conspirent, remplissent à souhait toute la première moitié : des scènes variées, des images gracieuses, expriment et figurent avec bonheur cette situation d'un amour orageux et dévorant à côté d'une amitié innocente et qui ignore. Ainsi, quand à Venise, au bal de la Villa-Pisani, Gustave, qui n'y est pas allé, passant auprès d'un pavillon, entend la musique, et monté sur un grand vase de fleurs, atteint la fenêtre pour regarder, quand il assiste du dehors à la merveilleuse danse du shall dansée par Valérie, et qu'à la fin, enivré et hors de lui, à l'aspect de Valérie qui s'approche de la fenêtre, il colle sa lèvre sur le carreau que touche en dedans le bras de celle qu'il aime, il lui semble respirer des torrens de feu; mais, elle, n'a rien senti, rien aperçu. Quel symbole plus parfait de leurs destinées, et de tant de destinées plus ou moins pareilles! Une simple glace entre eux deux : d'un côté le feu brûlant, de l'autre l'affectueuse indifférence! — Ainsi encore, quand, le jour de la fête de Valérie, le comte étant près de la gronder, Gustave envoie un jeune enfant lui souhaiter la fête et rappelle ainsi au comte de ne pas l'affliger ce jour-là, Valérie est touchée, elle embrasse l'enfant et le renvoie à Gustave, qui l'embrasse sur la joue au même endroit, et qui y trouve une larme : « Oui, Valérie, s'écrie-t-il en lui-même, tu ne peux m'envoyer, me donner que des larmes (1). » Cette même idée de séparation et de deuil, cet anneau nuptial qu'il sent au doigt de Valérie dès qu'il lui tient la main, reparaît sous une nouvelle forme à chaque scène touchante.

(1) Cet enfant, innocent messager d'un baiser et d'une larme, rappelle une petite pièce du minnesinger allemand Hadloub, traduite par M. Marmier (*Revue de Paris*, 2 avril 1837), et ce fragment d'André Chenier, sans doute d'origine grecque: *J'étais un jeune enfant qu'elle était grande et belle*, etc., etc. Notons les nuances et les progrès de l'idée. Dans André Chenier, imitant quelque épigramme grecque, le seul sentiment exprimé est celui de la beauté superbe et des rivaux confus. Dans Hadloub, ce qui ressort, c'est surtout la douleur de l'amant respectueux et timide, dont les lèvres vont chercher les traces adorées; l'amour chevaleresque, que couronnera Pétrarque, vient déjà d'éclore. Mais ils n'ont eu ni l'un ni

Le portrait de Valérie elle-même revient, repasse sans cesse à travers cela, dans toutes les situations, dans toutes les poses, souriant, attristé, mobile, et comme amoureusement répété par mille glaces fidèles.

Le second volume offre quelques défauts qui tiennent au romanesque : je crois sentir que l'*invention* y commence. La fin, en effet, de ces romans intimes, puisés dans le souvenir, n'est guère jamais conforme à la réalité. Ils sont vrais à moitié, aux trois quarts; mais il faut les continuer, les achever par l'idéal, ce qui exige une attention extrême, pour ne pas cesser de paraître naturel. Il faut faire mourir en toute vraisemblance son héros, tandis qu'il vit demi-guéri quelque part, à Bade ou à Genève. Il y a dans la seconde moitié un endroit où Gustave, près de quitter Valérie, et l'entretenant avec trouble, se blesse tout d'un coup au front en s'appuyant contre une fenêtre; c'est là une blessure un peu illusoire et de convention; le plus délicat des amans ne saurait se blesser ainsi. Un peu après, quand Gustave, passant durant la nuit près de la chambre de Valérie, chastement sommeillante, ne peut résister au désir de la regarder encore une fois, et qu'il l'entend murmurer en songe les mots

l'autre l'idée de cette larme sur la joue de l'enfant qui est dans *Valérie.* Voici la pièce de Hadloub traduite en vers, avec cette dernière idée de plus, et dans un style légèrement rajeuni du XVIe siècle, où l'on peut supposer que quelque Clotilde de Surville, voisine de Ronsard et de Baïf, ou mieux quelque Marie Stuart la rima :

Vite me quittant pour elle,
Le jeune enfant qu'elle appelle
Proche son sein se plaça.
Elle prit sa tête blonde,
Serra sa bouchette ronde,
O malheur! et l'embrassa.

Et lui, comme un ami tendre,
L'enlaçait, d'un air d'entendre
Ce bonheur qu'on me défend.
J'admirais avec envie,
Et j'aurais donné ma vie
Pour être l'heureux enfant.

Puis, elle aussitôt sortie,
Je pris l'enfant à partie,
Et me mis à lui poser,
Aux traces qu'elle avait faites,
Mes humbles lèvres sujettes :
Même lieu, même baiser.

Mais, quand j'y cherchais le bâme (*baume*)
Et le nectar de son ame,
Une larme j'y trouvai.
Voilà donc ce que m'envoie,
Ce que nous promet de joie,
Le meilleur jour achevé!

de *Gustave* et de *mort*, c'est là un songe officiel de roman, c'est de la fable sentimentale toute pure, couleur de 1803. Heureusement, le vrai de la situation de Gustave se retrouve bientôt. Un des endroits le mieux touchés est celui où Valerie en gondole, légèrement effrayée, et qui vient de mettre familièrement sur son cœur la main de Gustave, au moindre effroi sérieux, se précipite sur le sein du comte : « Oh! que je sentis bien alors tout mon néant, et tout ce qui nous séparait. » Lorsque Gustave s'en est allé seul avec sa blessure dans les montagnes, quand, durant les mois d'automne qui précèdent sa mort, il s'enivre éperduement de sa rêverie et des brises sauvages, quand il devient presque René, comme il s'en distingue aussitôt et reste lui-même encore, par cette image gracieuse de l'amandier auquel il se compare, de l'amandier exilé au milieu d'une nature trop forte, et qui, pourtant, a donné des fleurs que le vent disperse au précipice! Comme on retrouve là cette frêle et tendre adolescence jetée au bord de l'abîme, cette nature d'ame aimable, mystique, ossianesque, parente de Swedenbourg, amante du sacrifice, ce jeune homme qui, comme René, a dépassé son âge, qui n'en a su avoir ni l'esprit, ni le bonheur, ni les défauts, mais que le comte, d'une voix moins austère que le père Aubry pour Chactas, conviait seulement à ces douces affections qui sont les graces de la vie, et qui fondent ensemble notre sensibilité et nos vertus!... Gustave qui, à certains momens de sa solitude enthousiaste, se rapproche aussi de Werther; qui égale même cette voix éloquente et poétique, en cette espèce d'hymne où il s'écrie : « *Je me promène dans ces montagnes parfumées par la lavande*, etc., etc., » Gustave s'en distingue encore à temps et demeure lui-même, rejetant l'idée de se frapper, pieux, innocent et pur jusque dans son égarement, rendant graces jusque dans son désespoir. En un mot, Gustave réussit véritablement à laisser dans l'ame du lecteur, comme dans celle de Valérie, ce qu'il ambitionne le plus, *quelques larmes seulement*, et un de ces souvenirs qui durent toute la vie, et qui honorent ceux qui sont capables de les avoir.

M. Marmier, qui a écrit sur Mme de Krüdner un morceau senti (1), a très bien remarqué dans *Valérie* nombre de pensées déjà profondes et religieuses, qui font entrevoir la femme d'avenir sous le voile des premières élégances. J'en veux citer aussi quelques traits qui sont des présages.

(1) *Revue germanique*, juillet 1833.

« Son corps délicat est une fleur que le plus léger souffle fait incliner, et son ame forte et courageuse braverait la mort pour la vertu et pour l'amour.

« Non, poursuivis-je, la beauté n'est vraiment irrésistible qu'en nous expliquant quelque chose de moins passager qu'elle, qu'en nous faisant rêver à ce qui fait le charme de la vie, au-delà du moment fugitif où nous sommes séduits par elle; il faut que l'ame la retrouve quand les sens l'ont assez aperçue.

« Tu le sais, mon ami, écrit Gustave, j'ai besoin d'aimer les hommes; je les crois en général estimables, et si cela n'était pas, la société depuis long-temps ne serait-elle pas détruite? L'ordre subsiste dans l'univers, la vertu est donc la plus forte. Mais le grand monde, cette classe que l'ambition, les grandeurs et la richesse séparent tant du reste de l'humanité, le grand monde me paraît une arène hérissée de lances, où, à chaque pas, on craint d'être blessé; la défiance, l'égoïsme et l'amour-propre, ces ennemis nés de tout ce qui est grand et beau, veillent sans cesse à l'entrée de cette arène et y donnent des lois qui étouffent ces mouvemens généreux et aimables par lesquels l'ame s'élève, devient meilleure, et par conséquent plus heureuse. J'ai souvent réfléchi aux causes qui font que tous ceux qui vivent dans le grand monde, finissent par se détester les uns les autres, et meurent presque tous en calomniant la vie. Il existe peu de méchans; ceux qui ne sont pas retenus par la conscience, le sont par la société; l'honneur, cette fière et délicate production de la vertu, l'honneur garde les avenues du cœur et repousse les actions viles et basses, comme l'instinct naturel repousse les actions atroces. Chacun de ces hommes séparément, n'a-t-il pas presque toujours quelques qualités, quelques vertus? Qu'est-ce qui produit donc cette foule de vices qui nous blessent sans cesse? C'est que l'indifférence pour le bien est la plus dangereuse des immoralités!... »

On le voit, Mme de Krüdner, en substituant ici son expérience à celle de Gustave, s'exprime déjà dans cette page avec le sérieux de ses prédications futures. Elle y dénonce la plaie qui n'est pas seulement celle du grand monde, mais du monde entier, cette vieille plaie de Pilate, que Dante punissait par l'*enfer des tièdes*, et que, de nos jours, tant de novateurs généreux, à commencer par elle, se sont fatigués à insulter.

Le style de *Valérie* a, comme les scènes mêmes qu'il retrace, quelques fausses couleurs de la mode sentimentale du temps. Je ne saurais aimer que le comte envoie, pour le tombeau de son fils, une belle

table de marbre de Carrare, *rose* (dit-il) *comme la jeunesse, et veinée de noir comme la vie.* Mais ces défauts de goût y sont rares, aussi bien que quelques locutions vicieuses (*en imposer* pour *imposer*), qu'un trait de plume corrigerait. Le style de ce charmant livre est au total excellent, eu égard au genre peu sévère; il a le nombre, le rhythme, la vivacité du tour, un perpétuel et parfait sentiment de la phrase française.

Le succès de *Valérie* fut prodigieux, en France et en Allemagne, dans la haute société. On trouve, dans l'interminable fatras intitulé : *Mélanges militaires, littéraires et sentimentaires* du prince de Ligne, une suite de *Valérie* qui n'est qu'une plaisanterie de cet homme d'esprit, par trop écrivain de qualité. La charmante princesse Serge Galitzin, dit-il, n'ayant pu souper chez lui, tant la lecture de *Valérie* l'avait mise en larmes, il voulut lever cet obstacle pour le lendemain, en lui envoyant une fin rassurante, où Gustave ressuscite. C'est une parodie, dont le sel fort léger s'est dès long-temps évaporé. On sut d'ailleurs un gré médiocre à Mme de Krüdner, dans le monde allemand poétique, d'avoir déserté sa langue pour la nôtre, et Goethe a lui-même exprimé quelque part le regret qu'une femme de ce talent eût passé à la France.

Pourtant le mouvement teutonique de réaction contre la France, ou du moins contre l'homme qui la tenait en sa main, allait bientôt gagner Mme de Krüdner et la pousser, par degrés, jusqu'au rôle où on l'a vue finalement. Déjà dans *Valérie* il y a trace de quelque opposition au Consul, à l'endroit des réflexions du comte sur les tableaux et les statues des grands maîtres qu'il faut voir en Italie même, sous leur ciel, et qu'il serait déraisonnable de déplacer. Le meurtre du duc d'Enghien ajouta l'indignation à ce premier sentiment indisposé. Le séjour à Berlin, l'intimité avec la reine de Prusse, et les évènemens de 1806 y mirent le comble; c'est vers ce temps, et en Suède, je crois, au milieu d'une vie encore toute brillante, mais à l'âge où l'irréparable jeunesse s'enfuit, qu'une révolution s'opéra dans l'esprit de Mme de Krüdner; qu'un rayon de la grace, disait-elle, la toucha, et qu'elle se tourna vers la religion, bien que pourtant d'abord avec des nuances légèrement humaines, et sans le caractère absolu et prophétique qui ne se décida que plus tard. On peut voir au tome second des Mémoires de Mlle Cochelet, et se détachant dans des pages fort plates, une admirable lettre d'elle, datée de Riga, décembre 1809, qui marque parfaitement le point où se trouvait portée alors cette ame merveilleuse. Si elle ne prophétisait pas encore,

elle prêchait déjà ses amis avec tout le zèle et l'obsession d'une sainte tendresse. Son influence chrétienne sur la reine de Prusse, son dévouement sans bornes à cette héroïque et touchante infortune, et les bienfaits de consolation, d'espoir céleste, dont elle l'environna, sont suffisamment attestés. Il paraît qu'à cette époque elle avait composé d'autres ouvrages qui n'ont jamais été publiés; elle cite dans sa lettre à Mlle Cochelet une *Othilde*, par laquelle elle aurait voulu retracer le dévouement chevaleresque du moyen-âge : « Oh! que vous aimeriez cet ouvrage, écrit-elle naïvement; il a été fait avec le ciel; voilà pourquoi j'ose dire qu'il y a des beautés. » En se replaçant ainsi au moyen-âge, aux horizons de la croisade teutonique et chrétienne, il semblait que Mme de Krüdner revenait par instinct à ses origines naturelles.

Un grand poète, Le Tasse, sujet à l'illusion comme Mme de Krüdner et idéalement touchant comme elle, dut, ce me semble, offrir à sa pensée, dans le tableau qu'elle essaya, quelques tons de la même harmonie, et je me figure que cette *Othilde* pouvait être écrite et conçue dans la couleur de Clorinde baptisée.

Mme de Krüdner passa ces années de transition à parcourir l'Allemagne, tantôt à Bade, avec des retours de monde, tantôt visitant des frères moraves, tantôt écoutant, à Carlsruhe, l'illuminé Jung Stilling et prêchant avec lui les pauvres. Elle travaillait à s'élever, à se détacher de plus en plus, suivant son nouveau langage, des pensées des *hommes du torrent*; mais elle changea moins qu'elle ne le crut. Si l'on a pu dire de la conversion de quelques ames tendres à Dieu : *C'est de l'amour encore*; il semble que le mot aurait dû être trouvé tout exprès pour elle. Elle portait dans ses nouvelles voies et dans cette *royale route de l'ame*, comme elle disait d'après Platon, toute la sensibilité et l'imagination affectueuse de sa première habitude, et comme la séduction de sa première manière. L'inépuisable besoin de plaire s'était changé en un immense besoin d'aimer, ou même s'y continuait toujours.

Les évènemens de 1813 achevèrent d'éclairer, de dessiner la mission que Mme de Krüdner se figurait avoir reçue, et ce mouvement de l'Allemagne régénérée, qui produisait tant de guerriers enthousiastes, de poètes nationaux, de pamphlétaires éloquens, l'amena aussi à son rang, elle, la Velléda évangélique, la prophétesse du Nord. Outre le caractère religieux qu'elle revêt et qui la distingue, ce qu'a de particulier le rôle de Mme de Krüdner entre tous les enthousiasmes teutoniques d'alors, c'est qu'elle s'appuie plutôt sur l'extrême

nord, sur la Russie, et, comme elle dit, sur les peuples de l'Aquilon; elle les concilie dans son cœur avec un ardent amour de la France. Son imagination frappée va chercher la ressource et la renaissance de la civilisation par-delà l'antique Germanie même, dans ce qui était la barbarie glacée et qui est devenu, selon elle, le réservoir de la pureté perdue. Ce qu'elle appelle de ses vœux, ce qu'elle se peint en vision avec contraste, c'est la revanche et le contre-pied de l'invasion d'Attila, cette fois pour le bien du monde.

Elle passa 1814, à Paris, surtout en Suisse, à Bade, dans la vallée de Lichtenthal où affluaient sur ses traces les pauvres nourris et consolés, en Alsace, à Strasbourg où elle vit mourir d'une mort tragique et chrétienne le préfet M. de Lézai-Marnésia, dans les Vosges au village du *Banc de la Roche*, fécondé et édifié par Oberlin. Tout ce qu'elle voyait, rentrait dans son inspiration et y poussait. Elle ne connaissait encore l'empereur Alexandre qu'indirectement, bien qu'elle l'appelât déjà le *Sauveur universel*, l'*Ange blanc*, et qu'elle l'opposât sans cesse à l'*Ange noir*, Napoléon. La seule pensée de celui-ci, son ombre, lui donnait, dès l'instant qu'elle en parlait, le vertige sacré des prêtresses; elle prédisait à tous venans sa sortie de l'île d'Elbe et les maux qui se déchaîneraient avec lui. Son idée fixe était l'année 15, et elle assignait à cette date prochaine la catastrophe et le renouvellement de la terre.

1815, en justifiant une partie de ses prédictions, exalta sa foi et réalisa son influence politique. Elle avait vu l'empereur Alexandre en Suisse, peu avant les cent-jours, et avait trouvé en lui une nature toute disposée. On avait déjà comparé ce prince à l'autre Alexandre ou à Cyrus; elle rajeunit tout, en le comparant à Jésus-Christ. Elle le croyait sincèrement sans doute, mais un reste d'adresse, d'insinuation flatteuse du monde, s'y mêlait et n'y nuisait pas. Son ascendant, tout d'abord, fut immense. A Paris, aussitôt l'arrivée d'Alexandre, elle devint son conseil habituel. Il sortait de l'Élysée-Bourbon par une porte de jardin pour aller, tout auprès, chez elle, plusieurs fois le jour, et là ils priaient ensemble, invoquant les lumières de l'Esprit. Elle a confessé alors à un ami qu'elle avait peine parfois à réprimer ses accès de vanité, quand elle songeait qu'elle était ainsi toute-puissante sur le souverain le plus puissant. Dans les premiers jours de septembre de cette année, une grande revue des troupes russes eut lieu, sous les yeux d'Alexandre, dans les plaines de Vertus en Champagne. Mme de Krüdner, avec son monde, sa fille, son gendre, et le jeune ministre Empeytas qui la dirigeait, était allée loger

au château du Mesnil, près de là. Dès le matin, les voitures de l'empereur la vinrent prendre, et les honneurs que Louis XIV rendit à Mme de Maintenon, au camp de Compiègne, ne surpassent point la vénération avec laquelle le conquérant la traita. Ce n'était pas l'arrière-petite-fille du maréchal de Munich, sa sujette favorite, c'était une envoyée du ciel qu'il recevait et conduisait dans ses armées. Tête nue, ou tout au plus couverte d'un chapeau de paille qu'elle jetait volontiers, cheveux toujours blonds, séparés et pendans sur les épaules, avec une boucle quelquefois qu'elle ramenait et rattachait au milieu du front, en robe sombre, à taille longue, élégante encore par la manière dont elle la portait, et nouée d'un simple cordon, telle à cette époque on la voyait, telle, dans cette plaine, elle arriva dès l'aurore, telle debout, au moment de la prière, elle parut comme un Pierre l'Ermite, au front des troupes prosternées. Elle a écrit et publié dans le temps, au sujet de cette solennité, une petite brochure sous le titre du *Camp de Vertus*; ses sentimens et ses magnificences de désirs s'y expliquent mieux que nous ne pourrions les interpréter :

«... Qui ne s'est dit, en *assistant* (1) dans les plaines de Champagne qui ont vu la défaite d'Attila : Une autre verge a été brisée... C'est qu'il n'a jamais existé qu'un seul crime, celui de vouloir se passer du Dieu vivant... Qu'ils ont dû être remplis les immenses vœux de votre cœur, heureux Alexandre, quand, dans cette journée du ciel, vous avez vu dans ces plaines où, il y a six cents ans, cent mille Français, en présence d'un roi de Navarre (2), virent le supplice de cent quatre-vingts hérétiques à la clarté des torches funèbres; vous avez vu, dis-je, cent cinquante mille Russes faire amende honorable à la religion de l'amour... Ah! qui n'a pas, en voyant cette journée du ciel, vécu avec nous de toutes les espérances? Qui n'a pas pensé, en voyant Alexandre sous ces grands étendards, à toutes les victoires de la foi, à toutes les leçons de la charité? Qui a osé douter qu'il n'y ait là de hautes inspirations, et qui n'a dit avec l'apôtre : « Les choses vieilles sont passées, voici que toutes choses sont faites nouvelles? »

« Eh! qui n'a pas eu besoin de quelque chose de nouveau au mi-

(1) Il y a ici une incorrection de langage (*assistant* ne se prenant point dans un sens absolu); l'auteur de *Valérie*, en se faisant instrument divin et prophétesse, soignait beaucoup moins son expression. Au temps d'Ausone, saint Paulin, depuis sa conversion, se permit ou même s'imposa toutes sortes d'incorrections dans ses vers.

(2) Thibault de Champagne probablement, qui fut mêlé aux rigueurs contre les Albigeois, contre les juifs d'Orléans, contre les pastoureaux. On a conservé dans le pays la tradition du supplice des cent quatre-vingts hérétiques, immolés au Mont-Aimé, qui domine ces plaines, et dont la tour était encore debout il y a quelques années.

lieu de tant de ruines? Les hommes, placés sur le haut de l'échelle par les grandes lumières, ont vu cette époque à la clarté que jetait sur elle la majesté des Écritures... La nature l'a confiée à ses observateurs; les sciences s'en sont doutées; la politique, couverte de honte, l'a pressentie dans ses chutes...

« Oui, tous, soit en jouissant de ce grand secret, encore voilé comme Isis, soit en tremblant de crainte que le voile des temps ne se déchirât, tous ont eu l'espoir ou la terreur de cette époque...

« Quel cœur, en voyant tout cela, n'a pas aussi battu pour vous, ô France! jadis si grande, et qui ressortirez plus grande encore de vos désastres! France, qui avez voulu exiler de vos conseils le Tout-Puissant, et avez vu des bras de chair, quoique appuyés sur des empires, tomber d'épouvante et redevenir impuissans!

« Dites aux peuples étonnés que les Français ont été châtiés par leur gloire même; dites aux hommes sans avenir que la poussière qui s'élève retombe pour être rendue à la terre des sépulcres!

« Et vous, France première, antique héritage des Gaules, fille de saint Louis et de tant de saints qui attirèrent sur elle des bénédictions éternelles, et pensée de la chevalerie, dont les rêves ont charmé l'univers, revenez tout entière, car vous êtes vivante d'immortalité! Vous n'êtes point captive dans les liens de la mort, comme tout ce qui n'a eu que le domaine du mal pour régner ou pour servir. »

Et elle finit en montrant la croix laissée dans ces lieux comme un autel magnifique qui doit tout rallier et qui dira : « Ici fut adoré Jésus-Christ par le héros et l'armée chère à son cœur; ici les peuples de l'Aquilon demandèrent le bonheur de la France. »

Ces pages expriment clairement en quel sens Mme de Krüdner concevait et conseillait la *sainte-alliance;* mais ce qui était son rêve, ce qui fut un moment celui d'Alexandre, se déconcerta bientôt et s'évanouit en présence des intérêts contraires et des ambitions positives, qui eurent bon marché de ces nobles chimères. L'espèce de triomphe de Mme de Krüdner au camp de Vertus marqua le plus haut point, et, pour ainsi dire, le sommet lumineux de son influence. On s'en effraya sérieusement, on s'efforça de l'éloigner de l'empereur, et de faire en sorte qu'il la vît moins. Lorsque Alexandre eut quitté la France, Mme de Krüdner déclina rapidement dans son esprit; cette vénération pieuse qu'il ressentait pour elle finit par l'aversion, par la persécution même.

Ceux qui croient sérieusement à l'intervention de la Providence dans les choses de ce monde ne doivent pas juger avec trop de sou-

rire le rôle et la tentative de Mme de Krüdner ; il est certain que 1815 fut un moment décisif, et aux esprits religieux il doit sembler que l'épreuve était de force à susciter son témoin mystique et son prophète. Mme de Krüdner s'est moins trompée sur l'importance de 1815 même que sur les conséquences qu'elle en augurait. En ces momens de craquement universel, il arrive, j'imagine, que l'idéal, qui est derrière ce monde terrestre, se révèle, apparaît rapidement à quelques yeux, et l'on croit qu'il va s'introduire. Mais la fente se referme aussitôt, et l'œil qui avait vu profondément et juste un instant, en continuant de croire aux rayons disparus, s'abuse et n'est plus rempli que de sa propre lumière. Le malheur de certaines ames, le tort de Mme de Krüdner n'est peut-être que d'avoir conçu le beau dans les choses humaines à un certain moment décisif et terrible, où il suffisait, en effet, d'un grand homme pour l'opérer. Mais l'homme a fait faute, et celui qui concevait le rôle n'est plus que visionnaire. Et nous-mêmes, rêveurs, ne disons-nous pas tous les jours : « Qu'aurait-ce été en telle unique conjoncture, s'il y avait eu au gouvernail un grand cœur ! » Si Alexandre avait été un Charlemagne véritable, un monarque à la hauteur de sa fortune, Mme de Krüdner était plus que justifiée. Sa plus grande illusion fut de croire que de telles pensées se conseillent et s'inspirent là où elles ne germeraient pas d'elles-mêmes.

Après tout, sous une forme particulière, dans son langage biblique vague, mais avec un sentiment vivant et nouveau, Mme de Krüdner n'a fait autre chose qu'entrevoir à sa manière et proclamer de bonne heure, du sein de l'orage politique, cette plaie du néant de la foi, de l'indifférence et de la misère moderne, qu'avec plus ou moins d'autorité, de génie, d'illusion et de hasard, ont sondée, adoucie, aigrie, déplorée et tourmentée tour à tour, ceux qui, en des sens divers, tendent au même but de la grande régénération du monde, Saint-Martin, de Maistre, Saint-Simon, Ballanche, Fourrier et La Mennais.

Hors de la politique, l'influence de Mme de Krüdner en 1815 à Paris, son action purement religieuse fut bien passagère, mais également vive et frappante sur ceux même chez qui elle ne durait pas. Tous ceux qui l'approchaient un peu souvent subissaient le charme de sa parole, et prenaient au parfum de son ame abondante et toujours répandue. On en citerait une foule d'exemples. Mme de Lézai-Marnésia, une jeune femme charmante qui avait vu périr si affreusement son mari à Strasbourg, s'était remise en sa douleur à Mme de Krüdner

et partageait chaque nuit le même cilice, espérant par elle retrouver quelque communication avec celui qu'elle avait perdu, et qui déjà se révélait à la sainte amie plus détachée. Dans ce château où elle fut, près du camp de Vertus, tout l'entourage de Mme de Krüdner, plus ou moins, prêchait à son exemple; sa fille, son gendre, prêchaient la famille du vieux gentilhomme qui les logeait; la jeune femme de chambre elle-même prêchait le vieux domestique du château. Quelques mots engagés à la rencontre, n'importe à quel sujet et en quel lieu, servaient de texte, et sur un escalier, sur un perron, au seuil d'un appartement, l'entretien tournait vite en prédication. Le respect pourtant et une sorte d'admiration s'attachaient à elle et corrigeaient l'impression de ses alentours. Bien des railleurs à Paris, qui allaient l'entendre dans son grand salon du faubourg Saint-Honoré, ouvert à tous, revenaient, sinon convaincus, du moins charmés et pénétrés de sa personne. Tel de sa connaissance familière, qui se croyait tenu de résister quand elle était là, prêchait un peu à son exemple dès qu'elle n'y était plus. Elle avait une éloquence particulièrement admirable et un redoublement de plénitude quand elle parlait des misères humaines chez les grands : « Oh! combien j'ai habité de palais, disait-elle à une jeune fille bien digne de l'entendre; oh! si vous saviez combien de misères et d'angoisses s'y recèlent! je n'en vois jamais un sans avoir le cœur serré. » Mais c'est surtout quand elle parlait aux pauvres de ces misères qui égalent les leurs, que l'effet de sa parole était souverain. Une fois à Paris, sollicitée par l'amitié d'un homme de bien, M. de Gérando, elle pénétra avec l'autorisation du préfet de police, dans la prison de Saint-Lazare, et là elle se trouva en présence de la portion véritablement la plus malade de la société. Elle commença au milieu de ces femmes étonnées et bientôt touchées. Les plaies des puissans furent étalées; elle frappa son cœur; elle se confessa aussi grande pécheresse qu'elles toutes; elle parla de ce Dieu qui, comme elle disait souvent, *l'avait ramassée au milieu des délices du monde*. Cela dura plusieurs heures; l'effet fut soudain, croissant; c'étaient des sanglots, des éclats de reconnaissance. Quand elle sortit, les portes étaient assiégées, les corridors remplis d'une double haie. On lui fit promettre de revenir, d'envoyer de bons livres. Mais d'autres émotions survinrent; elle n'y retourna pas; et c'est dans ce peu de suite que, chez Mme de Krüdner, le manque de discipline, d'ordre fixe, et aussi de doctrine arrêtée, se fait surtout sentir.

Combien de fois, quand on la pressait sur cette doctrine, quand on

lui en demandait la source et les témoignages, quand on disait à ses idées mystiques: « Qui êtes-vous? d'où êtes-vous? » elle se contentait, après les premiers mots, de faire un geste vers Empeytas qui répondait : « Je vous expliquerai cela; » et le vent de l'inspiration tournait, et de l'explication, il n'en était jamais question davantage.

Dans les résultats et les actions de la vie, cette vacillation se retrouvait. Elle eût peut-être sauvé Labédoyère, si elle avait obéi à une seule pensée. Mais des suggestions diverses se succédaient près d'elle; l'inspiration variait au gré de la dernière personne qu'elle voyait, et l'une de ces personnes, hostile à Labédoyère, avait grand soin de ne la quitter que peu d'instans avant l'heure de l'empereur Alexandre, lequel trouvait la bonne inspiration clémente toute combattue et refroidie.

Sa sensibilité, son imagination, non retenues, se donnaient carrière. Ses illusions sur les choses de fait étaient extrêmes, et souvent piquantes; elle les avait eues faciles de tout temps. Un jour, en 1815, à quelqu'un qui la venait voir dans la soirée à l'heure de sa prière, elle disait: « De grandes œuvres s'accomplissent; tout Paris jeûne... » Et cet ami, qui sortait du Palais-Royal où il avait vu tout le monde dîner, ne put la détromper comme il aurait voulu. Ce trait est bien de celle qui, femme du monde, s'était figuré volontiers que *Gustave* ou quelque autre était mort d'amour pour elle.

On aime à rechercher quelles furent, à cette époque de 1815, les relations de Mme de Krüdner avec quelques personnes célèbres, dont l'ame devait, par plus d'un point, rencontrer la sienne. Mme de Staël goûtait Mme de Krüdner auteur de *Valérie*, mais elle était d'un esprit politique et historique trop prononcé pour entrer dans son exaltation prophétique, et elle en souriait plutôt. Benjamin Constant, lui, n'en souriait pas. Il vit beaucoup Mme de Krüdner en 1815; il trouvait près d'elle consolation dans ses crises, et aliment pour toute une partie de son ame. On sait quelles furent alors les vicissitudes politiques de l'illustre publiciste; ses sentimens religieux n'étaient pas moins agités, et, à cette limite extrême de la jeunesse, revenant à la charge en lui, ils livraient comme un dernier combat. D'autres troubles secrets s'y joignaient, et formaient un autre dernier orage. C'est près de Mme de Krüdner qu'il allait, durant des heures, chercher quelque repos, partager quelque prière, Adolphe toujours le même, près de Valérie régénérée. Une bienveillance précieuse nous permet de reproduire quelques lignes qui peignent cette situation intérieure: « J'ai vu hier Mme de Krüdner, écrivait Benjamin Constant, d'abord

« avec du monde, ensuite seul pendant plusieurs heures. Elle a pro-
« duit sur moi un effet que je n'avais pas éprouvé encore, et ce matin « une circonstance y a ajouté. Elle m'a envoyé un manuscrit, avec « prière de vous le communiquer et de ne le remettre qu'à vous. Je « voudrais le lire avec vous : il m'a fait du bien, il ne contient pas des « choses très nouvelles ; ce que tous les cœurs éprouvent, ou comme « bonheur, ou comme besoin, ne saurait être bien neuf; mais il a été « à mon ame en plus d'un endroit... Il y a des vérités qui sont tri- « viales, et qui tout d'un coup m'ont déchiré. Quand j'ai lu ces mots « qui n'ont rien de frappant : « Que de fois j'enviais ceux qui travail- « laient à la sueur de leur front, ajoutaient un labeur à l'autre et se « couchaient à la fin de tous ces jours sans savoir que l'homme « porte en lui une mine qu'il doit exploiter! mille fois je me suis dit : « Sois comme les autres ; » j'ai fondu en larmes. Le souvenir d'une « vie si dévastée, si orageuse, que j'ai moi-même menée contre tous « les écueils avec une sorte de rage, m'a saisi d'une manière que je « ne peux peindre. »

Contradiction piquante et touchante! en même temps qu'alors, près d'une personne admirée et aimée, il se plaignait d'une certaine rigueur habituelle qu'il eût voulu attendrir, il se faisait l'organe d'une certaine sainteté mystique qu'il essayait de suggérer. Il écrivait : « Je me dis qu'il faut que je sois ainsi pour vous ramener à la « sphère d'idées dans laquelle je n'ai pas le bonheur d'être tout-à-fait « moi-même. Mais la lampe ne voit pas sa propre lumière et la ré- « pand pourtant autour d'elle... J'avais passé ma journée tout seul, « et je n'étais sorti que pour aller voir Mme de Krüdner. L'excellente « femme! elle ne sait pas tout, mais elle voit qu'une peine affreuse « me consume, elle m'a gardé trois heures pour me consoler; elle me « disait de prier pour ceux qui me faisaient souffrir, d'offrir mes « souffrances en expiation pour eux, s'ils en avaient besoin. » Et ailleurs : « ... Je suis une lyre que l'orage brise, mais qui, en se bri- « sant, retentit de l'harmonie que vous êtes destinée à écouter... Je « suis destiné à vous éclairer en me consumant... Je voudrais croire « et j'essaie de prier.. » Par malheur pour Benjamin Constant, ces élans qui se ranimaient près de Mme de Krüdner, et qui étaient au comble pendant la durée du *pater* qu'il récitait avec elle, ne se soutinrent pas, et il retomba bientôt au morcellement, à l'ironie, au dégoût des choses, d'où ne le tiraient plus que par assauts ses nobles passions de citoyen.

A sa sortie de France, après 1815, Mme de Krüdner traversa

successivement divers états de l'Allemagne, émouvant partout à sa voix les populations, et bientôt éconduite par les gouvernemens. M. de Bonald l'ayant à ce propos persiflée, dans le *Journal des Débats* du 28 mai 1817, d'un ton tout-à-fait badin (1), une plume amie, qui n'est peut-être autre que celle de Benjamain Constant, la défendit dans le *Journal de Paris* du 30, et rappela au patricien offensant les simples égards qu'au moins il devait, lui, l'homme des races, à la petite-fille du maréchal de Munich. Bientôt, en s'éloignant des échos de la Suisse et de la vallée du Rhin, les accens de M[me] de Krüdner ne nous arrivèrent plus. Nous la perdrons aussi de vue dans notre récit; ce que nous aurions à ajouter ne serait guère qu'une variante monotone de ce qui précède. Elle publia quelques petits écrits en allemand, dont on peut voir les extraits dans la notice de M. Marmier. Des professeurs d'université imprimérent le détail des conversations qu'ils avaient eues avec elle. Dans toute cette dernière partie de son apostolat, M[me] de Krüdner ne me paraît pas différer des nombreux sectaires qui s'élèvent chaque jour en Angleterre et aux États-Unis d'Amérique : l'originalité de son rôle est finie. Ayant obtenu, vers la fin, la permission de se rendre à Saint-Pétersbourg, elle en fut bannie peu après pour s'être déclarée en faveur des Grecs; et elle mourut en 1824, en Crimée, où elle essayait de fonder une espèce d'établissement pénitentiaire. Honneur et bénédiction à celle qui sut demeurer jusqu'au bout, et sous le scandale de son zèle, un infatigable martyr de la charité!

Mais c'est à la France, pour ne pas être ingrate, qu'il convient surtout de garder le souvenir d'une personne qui, de bonne heure, a tourné vers elle ses regards, qui a embelli sa société, adopté sa langue, orné sa littérature, qui l'a aimée en tout temps comme Marie Stuart l'aima, et qui, trahissant encore le fond de son ame à son heure de mystique ivresse, ne rêva d'autre rôle en la revoyant, que celui d'une Jeanne d'Arc de la paix, de l'union et de la miséricorde.

SAINTE-BEUVE.

(1) M. de Bonald commençait de la sorte : « M[me] de Krüdner a été jolie, elle a publié un roman, peut-être le sien; il s'appelait, je crois, *Valérie;* il était sentimental et passablement ennuyeux. Aujourd'hui qu'elle s'est jetée dans la dévotion mystique, elle fait des prophéties, c'est encore du roman, mais d'un genre tout opposé... » Il finissait et concluait du même ton : « L'Évangile en main, j'oserai lui dire que nous aurons toujours des pauvres au milieu de nous, ne fût-ce que de pauvres têtes. » L'anonyme du *Journal de Paris* se permit de trouver ce jeu de mot final plus digne de Potier ou de Brunet, que d'un chrétien sérieusement pénétré de l'Évangile.

POÈTES

ET

ROMANCIERS MODERNES

DE LA FRANCE.

XXV.

M. Auguste Barbier.

SATIRES ET POÈMES.[1]

M. Auguste Barbier occupe un rang glorieux dans la poésie contemporaine; ce rang, il ne le doit qu'à ses œuvres, car la critique n'a pas eu besoin d'intervenir et d'expliquer à la foule le sens et la valeur des paroles du poète. L'auteur de *la Curée,* de *l'Idole* et de *la Popularité*, a conquis par lui-même, sans le secours des amitiés complaisantes ou des vigilantes inimitiés, la place à laquelle il avait droit de prétendre. Mais il lui est arrivé ce qui arrive aux hommes les plus heureux, à ceux même qui, comme lui, ont le temps d'attendre la maturité de leur pensée, et ne sont jamais forcés de la montrer avant son entier épanouissement : le rapide succès des *Iambes* a persuadé au plus grand nombre que la satire est le seul domaine où il

(1) 1 vol. in-8°, chez F. Bonnaire, rue des Beaux-Arts, 10.

puisse librement se déployer. Ni la grace virgilienne du *Pianto*, ni la gravité philosophique de *Lazare*, n'ont trouvé grace devant l'opinion ignorante. M. Barbier s'était posé comme poète satirique, il devait demeurer à tout jamais ce qu'il avait été d'abord. Pourquoi tenter des voies nouvelles et ne pas se renfermer dans sa première manière? Pourquoi ne pas marcher en pleine confiance vers le but que lui désignaient d'unanimes suffrages? Sa part n'était-elle pas assez belle pour qu'il dût s'en contenter? C'est à ces questions que nous voulons répondre.

Le sujet des *Iambes* est heureusement choisi, nous nous hâtons de le reconnaître ; mais le sujet, si riche qu'il soit, n'eût été entre des mains vulgaires qu'une matière stérile. Pour découvrir et mettre en œuvre tous les trésors de cette mine féconde, il fallait plus qu'un ouvrier, plus qu'un lapidaire, il fallait un artiste éminent, et M. Barbier n'est pas demeuré au-dessous de sa tâche. Entre ses *Iambes*, il en est trois que l'opinion générale a distingués dès le premier jour, *la Curée*, *l'Idole* et *la Popularité;* et l'opinion plus sévère et plus dédaigneuse des hommes lettrés, des hommes qui font profession d'étudier ou de pratiquer la poésie, s'est ralliée à l'opinion générale. La foule qui se presse dans nos théâtres, qui court aux scènes sanglantes de nos boulevards, comme le peuple romain courait aux combats de gladiateurs, sait à peine que M. Barbier a écrit un iambe comparable, pour l'énergie et la grandeur, à *la Curée*, à *l'Idole*, à *la Popularité*, je veux parler de *Melpomène;* mais la critique, chargée de défendre les lois du goût et du bon sens, doit par reconnaissance signaler à l'admiration l'iambe de *Melpomène*. Le point de vue où se place M. Barbier n'est pas le nôtre ; nous avons toujours séparé, nous séparerons toujours les lois morales et les lois poétiques; mais quelle que soit la mutuelle indépendance du devoir et de la poésie, la poésie, en méconnaissant le domaine du devoir, méconnaît son propre domaine; dès qu'elle abandonne la région des sentimens pour la région des sens, le théâtre idéal pour le théâtre matériel, elle se condamne à la médiocrité ; dès qu'elle préfère les luttes musculaires aux luttes de la conscience, elle oublie sa mission et n'est plus qu'un exercice indigne d'occuper les esprits élevés. M. Barbier a le mérite d'avoir flétri les débauches dramatiques de notre temps, et ce mérite ne peut être méconnu sans ingratitude.

Cependant nous concevons très bien que *la Curée*, *l'Idole* et *la Popularité* aient obtenu la préférence sur *Melpomène;* car les trois idées personnifiées dans ces iambes vengeurs sont, par leur nature, plus

facilement pénétrables, accessibles à un plus grand nombre d'intelligences. Croire que M. Barbier a voulu rayer l'ambition politique du nombre des devoirs humains, serait se tromper étrangement; une pareille pensée n'est jamais venue au poète; et la foule, qui pour juger ne consulte que ses impressions personnelles, n'a jamais vu dans *la Curée* une telle signification. Cet absurde commentaire ne pouvait venir que des hommes qui se sentaient profondément blessés par cette satire équitable et qui voulaient dérouter l'opinion. Ce que M. Barbier s'est proposé de flétrir, c'est la cupidité, et certes les premiers jours du nouveau règne résumaient très bien toute la hideur de la cupidité. Les hommes que le bon sens public a désignés sous le nom d'hommes du lendemain sont dessinés dans *la Curée* avec une rare énergie, mais aussi avec une rare vérité. Entre la cupidité qui partage avidement les dépouilles du vaincu, entre les mâtins qui se précipitent sur le cadavre du sanglier et les hommes animés d'une ambition vraie, préparés par leurs études, par leurs convictions, au gouvernement du pays, il n'y a nulle comparaison, nulle alliance; et ce n'est pas aux champions glorieux de la raison, de la justice, de la liberté que s'adresse la satire.

Pour attaquer *l'Idole*, il fallait un courage plus qu'ordinaire; pour oser maudire Napoléon, il fallait compter sur l'éloquence de la vérité; ni le courage, ni l'éloquence n'ont manqué à M. Barbier. Il a personnifié admirablement la France asservie et le capitaine victorieux; il a trouvé, pour peindre l'invasion, l'insolence des armées alliées et la lâcheté impudique des femmes qui s'offraient à leurs baisers, des paroles qui sont gravées dans toutes les mémoires, mais qui malheureusement ne diminueront ni le prestige de la gloire, ni les chances de servitude réservées à nos neveux, s'ils oubliaient la défense pour la conquête. Dans le choix et le développement d'un pareil thème, il y a plus que du bonheur, plus que du talent, il y a l'inspiration d'une conscience élevée, généreuse, l'intelligence impartiale et désintéressée de l'histoire; celui qui a écrit *l'Idole* porte à son pays un amour sérieux et sévère, une affection pleine de franchise et qui ne craint pas d'exciter la colère de son auditoire, en lui rappelant la honte du passé. Si la poésie, dans le temps où nous vivons, empruntait plus souvent ses inspirations à cet ordre d'idées, l'adulation et la servilité deviendraient plus rares, ou du moins ne se glorifieraient plus dans la poussière où nous les voyons ramper.

La Popularité, qui a le défaut, très grave sans doute, de rappeler presque littéralement le mouvement et les images de *la Curée*, ra-

chète heureusement ce défaut par le courage, je devrais dire par la nouveauté des sentimens qu'elle développe; car soutenir que l'accomplissement des devoirs politiques doit passer avant le bruit des applaudissemens, soutenir que le témoignage de la conscience est supérieur à la popularité, c'est pour la foule qui regarde et pour la foule qui agit, pour le peuple des orateurs et pour le peuple des auditeurs, quelque chose qui tient du paradoxe. M. Barbier ne partage pas l'avis de la foule, et nous croyons qu'il fait bien. Il voit dans l'amour effréné de la popularité l'origine et la cause de la plupart des maux qui affligent la France, et nous croyons qu'il a raison. Lorsqu'il écrivait *la Popularité*, cette vérité ne souffrait guère de contestation; cinq ans plus tard, sans changer de langage, il eût compris que la corruption ne travaille pas moins sûrement que la popularité à la ruine des droits, au sacrifice des intérêts généraux; sans effacer ses premières paroles, il eût écrit sur la corruption un iambe digne de ses frères aînés.

Les *Iambes* de M. Auguste Barbier, dont la forme rappelle André Chénier, mais dont la substance entière appartient bien en propre à celui qui les a signés, ont résolu pour la seconde fois, c'est-à-dire d'une façon définitive, la question relative à la dignité poétique de la satire. La démonstration commencée par l'illustre auteur de *l'Aveugle*, et complétée par l'auteur de *la Curée*, est désormais entourée d'une si lumineuse évidence, que le doute n'est plus permis qu'à l'ignorance. La satire, telle que l'avait comprise André Chénier, telle que la comprend M. Barbier, se déploie librement dans les plus hautes régions de la poésie. Le vers proverbial du lyrique latin nous est pleinement expliqué; nous comprenons l'iambe furieux d'Archiloque. Il y a plusieurs formes pour la satire, c'est au poète seul qu'il appartient de choisir entre ces formes de valeur diverse; selon l'instinct de sa pensée, selon ses habitudes sociales, selon la trempe de son caractère, il se décide pour l'une ou pour l'autre. Personne n'a le droit de le chicaner sur le parti qu'il a pris; le public et la critique n'ont à s'occuper que de l'œuvre accomplie. La déclamation, dans le sens le plus élevé du mot, peut atteindre jusqu'à l'éloquence. L'ironie, l'invective, le sarcasme, dans les mains d'un déclamateur vigoureux, peuvent devenir des armes terribles; Juvénal est un exemple magnifique de la déclamation éloquente. La folie des vœux humains et le libertinage des femmes romaines ont été pour lui l'occasion de triomphes éclatans. Il a trouvé dans l'idiome latin des ressources inattendues; il a aiguisé le langage avec tant de persévérance, il a

trempé si habilement le métal amolli de la latinité impériale, que son vers pénètre dans la chair comme la pointe de l'épée. Mais, quel que soit le mérite de la satire sur les vœux et de la satire sur les femmes, nous ne pouvons méconnaître la monotonie de ces deux pièces. La parole de Juvénal étincelle et retentit comme le fer sur l'enclume; mais cet éclat, cette sonorité, fatiguent bientôt. La perpétuelle répétition des mêmes procédés, les coups multipliés qui s'acharnent sur le vice terrassé, épuisent bientôt la patience la plus courageuse; l'admiration survit à la sympathie. On aime à voir un esprit généreux se glorifier dans sa colère; mais on voudrait plus de variété dans l'expression de l'indignation, si vertueuse qu'elle soit.

La satire didactique, dont Horace nous a laissé des modèles si parfaits, et que Boileau, chez nous, a su renouveler et rajeunir heureusement, est moins vive, mais plus variée, que la déclamation satirique. Dans le poète latin, elle est souvent voisine de la comédie. Elle se complaît dans l'anecdote, dans les portraits, dans l'analyse des caractères, comme pourraient le faire Plaute ou Molière. Elle sourit et s'égaie de son sourire; elle a plus de malice que de colère, et préfère volontiers la raillerie à l'invective. Assurément, tous les hommes que l'éducation a rendus sensibles aux délicatesses du langage, au maniement ingénieux de la plaisanterie, à la finesse du dessin, ne se lasseront jamais de lire et de relire les satires d'Horace; mais la satire qui s'asseyait à la table de Mécène est plutôt un enseignement qu'une attaque; elle disserte, au lieu de frapper; elle se propose moins de corriger le vice que de se proclamer supérieure à lui au nom du ridicule qu'elle lui inflige. La satire ainsi comprise devient un emploi élégant de la parole, un délassement de lettrés; mais elle arrive difficilement à la puissance, au gouvernement de la société. Ce que je dis d'Horace, je pourrais le dire de Boileau. Le jugement porté sur le premier atteint naturellement le second; le poète français, inférieur au poète latin en ce qui concerne le mouvement et l'originalité des pensées, lutte avec lui de précision et de propriété dans l'expression; mais ces deux qualités, si précieuses, ne suffisent pas à dominer la foule. Boileau, comme Horace, son maître et son modèle, ne plaît et ne plaira jamais qu'aux lettrés. Il faut avoir lutté soi-même avec les difficultés de la langue, il faut avoir compté les promesses, les infidélités de l'expression, pour comprendre, pour estimer toute la valeur d'Horace et de Boileau. Ces deux poètes, qui appartiennent à une civilisation très avancée, ne s'adressent pas directement à la famille humaine, mais à cette fa-

mille étroite qui cherche dans la lecture plutôt l'étude que l'émotion; or, la satire doit-elle s'interdire l'émotion? Nous ne le pensons pas. Souvent il nous arrive de chercher dans la satire didactique un plaisir purement littéraire; mais ce plaisir est de telle nature, que nous pouvons, à notre gré, le quitter, le reprendre, sans éprouver aucun regret. A ce signe nous reconnaissons que la satire didactique n'est pas la forme la plus élevée, la forme suprême de la satire.

Reste la satire lyrique, le mouvement de l'ode associé à la colère. A notre avis cette dernière forme est la plus belle, celle en même temps qui exige les plus riches facultés poétiques. La déclamation et l'ironie, maniées habilement, peuvent très bien se passer d'imagination; mais l'ode impérieuse ne se contente pas à si peu de frais. Pour chanter la colère comme pour célébrer les vainqueurs des jeux olympiques, il faut plus que de la finesse, plus que de l'élégance, il faut de la force, de la grandeur; à ces conditions seulement il est permis de tenter la satire lyrique. L'ode pure, celle qui se voue exclusivement à la peinture de l'enthousiasme en présence de la gloire ou de la beauté, plus élevée en apparence que la satire lyrique, présente peut-être une tâche plus facile. L'enthousiasme en effet, en détachant l'ame des choses de la terre, donne à toutes les paroles qui s'échappent de nos lèvres une ardeur, une sérénité qui, seules, forment déjà la meilleure partie de la poésie; mais la satire lyrique, par la nature même de la mission qu'elle se propose, est incessamment ramenée vers la réalité. Pour se maintenir dans les régions poétiques, elle a besoin d'un perpétuel effort de volonté. Le poète qui veut concilier l'ode et la satire, ou plutôt exprimer la satire par l'ode, doit faire de sa vie intellectuelle deux parts bien distinctes, l'une pour l'étude, l'autre pour le chant. S'il veut chanter en même temps qu'il étudie, son chant devient vulgaire et descend peu à peu jusqu'à la prose. S'il a soin au contraire de se pénétrer profondément de la réalité avant de l'attaquer, il trouve, pour chanter sa colère, une multitude d'images obéissantes; tout entier à la forme de sa pensée, il discipline la parole et la conduit aussi loin qu'il veut. Je sais très bien que cette division de la vie intellectuelle est d'une grande utilité dans tous les travaux d'imagination, je devrais dire dans tous les travaux de la pensée; mais je crois que la satire lyrique a besoin, plus que l'ode elle-même, plus que l'élégie, de séparer l'impression de l'expression. Les difficultés que présente la satire lyrique s'effacent devant une intelligence où se trouvent réunies l'imagination et la sagacité. Quoique ces deux facultés ne soient pas

habituées à vivre ensemble, elles sont loin de se contredire, et même rien ne serait plus aisé que de montrer comment et pourquoi toutes les imaginations vraiment fécondes sont alliées à une rare clairvoyance, comment l'invention et la raison s'enrichissent mutuellement. Les *Iambes* de M. Barbier appartiennent à la satire lyrique, et concilient très bien l'ode et la satire. J'ai souvent entendu reprocher à *la Curée*, à *l'Idole*, l'exagération des images; ce reproche serait parfaitement mérité, s'il s'agissait de la satire déclamée ou de la satire didactique; mais, appliqué à la satire lyrique, il me semble dénué de justesse. Quant à l'exagération prise en elle-même, abstraction faite des images qui lui servent d'interprète, je crois fermement qu'elle est nécessaire dans la satire, comme dans la comédie, comme dans toutes les œuvres poétiques. Nier la nécessité de l'exagération, c'est nier les conditions mêmes de toute poésie, c'est nier la poésie même. Dans la peinture des souffrances ou dans l'élégie, le besoin d'exagération se fait sentir moins vivement; mais ce besoin trouve satisfaction à l'insu même du poète. Tout entière à la douleur qu'elle tente d'exprimer, l'intelligence ne s'aperçoit pas que les objets grandissent sous son regard; elle les représente tels qu'elle les voit, et ne sait pas qu'elle s'élève au-dessus de la réalité. Dans la comédie, l'exagération est d'une utilité plus évidente, mais non plus grande; dans la satire qui se propose, non pas le ridicule, mais la flétrissure, l'exagération est d'une nécessité absolue. Le poète qui se plaint et qui veut exciter la sympathie, est entraîné malgré lui à dépasser la réalité; le poète qui veut infliger le ridicule aux vices de son temps, est amené au même résultat, et il a conscience de ce qu'il fait. Quant au poète satirique, il méconnaîtrait son but s'il omettait de doubler, de tripler les proportions de ses modèles. Que veut-il, en effet? Attirer tous les yeux sur les plaies qui dévorent la société, émouvoir toutes les prudences, réveiller toutes les ames endormies, en leur montrant dans chaque vice un ennemi à combattre. Or, pour atteindre ce but, le poète satirique doit imiter les acteurs du théâtre d'Athènes, qui plaçaient de chaque côté de la scène des vases retentissans, et qui parlaient sous un masque d'airain; il doit exagérer sa pensée comme les acteurs grecs exagéraient leur voix, car il s'adresse à un auditoire aussi nombreux et moins attentif. Quand les yeux sont fixés sur la scène, l'intelligence n'est guère menacée de distraction; mais le poète satirique, réduit au seul secours de la parole, risquerait de n'être pas entendu, s'il négligeait d'amplifier les proportions de sa pensée. Depuis Juvénal jusqu'à André Chénier, il est facile de véri-

fier cette affirmation. Quand l'hyperbole, interprète de la colère, se sert du langage ordinaire, comme dans Juvénal, par exemple, elle est forcée d'envahir successivement tous les élémens de la pensée. Dès que la déclamation s'est résolue à amplifier les objets qu'elle représente, il n'y a plus pour elle ni trève ni repos; elle s'enivre de sa parole, et chaque fois qu'elle ouvre la bouche, c'est pour s'éloigner de plus en plus de la réalité qu'elle veut peindre. L'unité dans la colère ainsi comprise, ainsi rendue, est une tâche difficile. Il ne suffit pas que le poète soit animé d'une indignation sincère, qu'il prenne un intérêt sérieux à la pensée qu'il exprime, qu'il soit réellement affligé des vices qu'il gourmande, il faut encore qu'il puisse renouveler ses forces à mesure qu'il les dépense, qu'il trouve dans la lutte même un redoublement d'énergie. Or, assurément cette condition est d'un accomplissement difficile; aussi presque toutes les satires déclamées ont plutôt une chaleur factice qu'une chaleur vraie. Lues à haute voix, elles emplissent les oreilles, mais elles laissent l'ame indifférente. L'habileté du poète, si grande qu'elle soit, ne peut réussir à trouver dans la colère indéfiniment agrandie, un moyen d'émotion.

Mais la satire lyrique procède autrement. Associée à l'ode, elle emprunte à l'ode le maniement continu des images. Dès qu'elle a trouvé pour sa pensée un symbole qui lui paraît exprimer nettement tout ce qu'elle veut, elle oublie son point de départ, l'idée même qui lui a servi à préluder, pour ne plus s'occuper que du symbole qu'elle a choisi : elle le suit à travers tous les mouvemens qui lui sont imposés par sa nature; la pensée première, ainsi transformée, n'est plus une simple vue de l'esprit, mais quelque chose de réel et de vivant; l'intérêt, en se déplaçant, est devenu plus durable. Forcé, en suivant toutes les évolutions d'un symbole unique, de ne jamais manquer aux lois de l'analogie, le poète acquiert sur le lecteur une autorité singulière; car chaque face de sa pensée a presque la rigueur d'une démonstration. On peut voir dans *la Curée*, dans *l'Idole*, dans *la Popularité*, combien le symbole, suivi fidèlement, donne de grandeur et de beauté à la satire lyrique. La lecture de chacune de ces pièces une fois entamée, l'esprit n'est pas libre de s'arrêter; il s'attache aux premiers mouvemens de cette pensée personnifiée, et ne se repose qu'après l'avoir vue se reposer elle-même ou expirer dans la lutte. C'est à la continuité des symboles que les *Iambes* devront leur durée.

Sous la restauration les *Iambes* n'eussent pas été possibles, et si d'aventure il se fût rencontré un poète pour les écrire, ce poète n'eût pas

été écouté; car si l'on excepte un petit nombre de puissantes intelligences qui vivaient par elles-mêmes, et d'une vie indépendante, les écoles littéraires de la restauration se préoccupaient, à peu près exclusivement, de la forme prise en soi, de la forme égoïste; et les *Iambes*, malgré la beauté de forme qui les recommande aussi bien que l'énergie de la pensée, n'eussent pas paru assez coquettement ciselés. C'est donc une œuvre née du temps même où elle est venue, et le poète a réussi nécessairement : il a été ce qu'il devait être, sincère, énergique, hardi; mais il était attendu. Mais de ce qu'il a tracé dans le champ de la satire un sillon profond et lumineux, faut-il conclure qu'il doit rester dans le champ de la satire, et ne jamais tenter de fouiller un autre sol? A notre avis, cette limitation impérieuse de la pensée ne peut être approuvée. Sans doute c'est un grand bonheur pour le poète de trouver des cœurs qui attendent sa parole, et qui la reçoivent comme une rosée fécondante; mais si le poète ne chantait qu'avec la certitude d'être écouté, il oserait bien rarement rompre le silence. Il est donc naturel qu'il cherche hors du cercle des sentimens généraux le thême de ses méditations. Il ne sera écouté qu'à la condition d'éveiller dans l'ame de l'auditoire une série de sentimens pareils à ceux qu'il exprime; mais, si personnel que soit le thême de ses méditations, il est assuré de la sympathie, s'il n'est pas sorti de la vérité; il rencontre au fond des cœurs des souvenirs confus qui ne savent comment se révéler, et qui sont heureux de trouver un interprète. Ne pas chanter parce qu'il n'apercevrait pas autour de lui un besoin évident qui demande un organe, serait de sa part une défiance puérile. D'ailleurs l'esprit le plus logique dans ses volontés ne peut pas se condamner à l'exécution d'une série d'œuvres uniformes et immuables. Je conçois très bien que la satire n'ait pas offert à M. Barbier un champ indéfini, et qu'il ait tourné ses regards vers l'Italie. En changeant le sujet de ses études, il a, je crois, consulté l'opinion publique autant que ses propres dispositions; il a senti que les passions politiques n'étaient, pas plus que les passions d'un autre ordre, capables de durer sans se déplacer, et sans doute il s'est promis d'attendre, pour recommencer son œuvre satirique, que des vices nouveaux se fussent révélés. A notre avis, c'est de la sagesse.

Rajeunir éternellement les sujets déjà traités, non-seulement par la nouveauté de l'expression, mais par le fond même des pensées, est un des priviléges les plus beaux et les moins constestés de l'imagination; M. Barbier a donc bien fait de se proposer l'Italie comme thême, malgré les poèmes nombreux que cette terre consacrée a déjà

inspirés; il a bien fait de se confier dans ses forces, et de ne pas reculer devant les difficultés d'une pareille tâche. Il a cru que l'originalité était possible, même en parlant de l'Italie, et son espérance n'a pas été déçue; car *Il Pianto* est un des poèmes les plus beaux de notre langue, et en même temps une des créations les plus personnelles que nous ayons lues depuis long-temps. Rien de singulier, rien qui étonne, mais une harmonie calme et sévère, qui rappelle la grande manière des poètes et des peintres de l'Italie. L'Italie, en effet, enseigne à ceux qui l'étudient sérieusement, par les lignes mêmes de son paysage, par la clarté de son ciel, par les monumens et les ruines dont elle est semée, une simplicité de style que l'artiste chercherait vainement ailleurs; et cet enseignement, une fois gravé dans l'ame du poète, s'efface difficilement. Lors même que la patrie de Virgile et de Raphaël ne pourrait pas inspirer à l'imagination des chants nouveaux et glorieux, lors même qu'il serait défendu d'inventer, de produire sa pensée sous une forme individuelle et inattendue, en peignant les grands horizons de la campagne romaine, il serait encore profitable d'étudier l'Italie et de la chanter; car ce n'est assurément pas une chose indifférente que d'acquérir un style simple et grand, une manière pleine de noblesse et de grace, qui, plus tard, pourra s'appliquer à toutes les œuvres de la fantaisie. Il est probable qu'en partant pour l'Italie, M. Barbier avait la même opinion que nous; mais, dans tous les cas, quelle que fût sa pensée à l'heure du départ, il est impossible qu'en écrivant le *Pianto* il ne soit pas arrivé aux mêmes conclusions. Chaque jour il a dû sentir que sa manière s'agrandissait et se rapprochait de plus en plus de la grace antique; chaque jour il a dû se féliciter de l'épreuve à laquelle il s'était résolu, car cette épreuve, en même temps qu'elle pouvait devenir glorieuse, était, à coup sûr, instructive et féconde. Que la popularité accueillît ou dédaignât le *Pianto*, M. Barbier était sûr désormais de trouver, dès qu'il le voudrait, la grandeur simple et naïve, et cette assurance était par elle-même une assez belle conquête.

La division du *Pianto* est habile et heureuse. Quoiqu'il n'y ait pas entre les diverses parties de ce poème un enchaînement évident et rigoureux, cependant il est facile de concevoir comment le poète passe de l'art catholique de Pise aux ruines païennes de Rome, comment le spectacle de l'art dégradé le conduit à méditer sur la liberté déchue, sur Naples insouciante et asservie, et enfin, à s'apitoyer sur la profanation de l'amour dans les orgies vénitiennes. Si

l'unité de ce poème n'est pas explicite, du moins elle est facilement intelligible, et, dans un poème de cette nature, cette unité est suffisante. Sans doute il eût mieux valu relier entre elles ces diverses parties et trouver un pivot central qui réglât tous les mouvemens de la pensée ; mais il est probable que M. Barbier a préféré la division avouée à l'unité apparente, qu'il s'est résolu à couper son poème en plusieurs chants pour éviter la succession monotone des apostrophes; et, s'il ne s'est pas senti assez fort pour éviter cet écueil, sa conduite a été prudente. Le *Campo Santo,* qui forme la première partie du *Pianto,* rappelle en plusieurs endroits l'énergie virile des *Iambes.* Le dialogue d'Orcagna et du poète sur les misères de la vie humaine, sur le néant des grandeurs, la fragilité des trônes et la sainteté de l'art, est uni par une étroite parenté à *l'Idole* et à *Melpomène.* Pourtant le lecteur sent déjà circuler dans le *Campo Santo* un air plus pur, une lumière plus abondante. Il est visible que le poète respire et chante sous un ciel plus chaud, et contemple un paysage plus richement coloré. Pour peu qu'on ait le goût des analogies, il est facile de suprendre un air de famille entre les parties graves du dialogue et les tercets de la Divine Comédie; mais à notre avis cette ressemblance ne diminue aucunement l'originalité du poète français, car elle est tout entière dans la tournure des pensées plutôt que dans la série des expressions. Que les tombeaux et les fresques de Pise aient inspiré à M. Barbier un chant triste et religieux pareil à ceux que l'illustre Florentin composait dans son exil, il n'y a pas lieu à s'en étonner; la lecture habituelle de la Divine Comédie et le spectacle de la solitude expliquent très bien cette ressemblance sans altérer l'individualité poétique de M. Barbier; et je pense que le *Campo Santo* restera parmi les plus durables monumens de l'imagination française.

Le *Campo Vaccino* n'a plus qu'une parenté très lointaine avec les *Iambes.* En quittant Orcagna pour Raphaël, M. Barbier a tout-à-fait dépouillé le vieil homme; il a oublié la satire, la colère, la poussière et la boue de nos rues; il s'est transformé, il est devenu Italien. Comme les pâtres de la campagne romaine, il s'assied sur un tronçon de colonne, et il suit les progrès de l'ombre qui s'abaisse; il mesure d'un œil indolent la marche de la nuit envahissante, et les derniers reflets de la lumière sur les cimes dorées de l'horizon. Il respire si librement dans le Campo Vaccino, il nomme si bien par leurs noms toutes les ruines qui parlent du passé et qui racontent la grandeur évanouie de la ville aux sept collines; il s'est si bien familiarisé

avec le sens et l'origine de tous ces marbres mutilés, que nous croyons entendre plutôt un exilé qu'un voyageur. Chacun des regrets qu'il exprime est empreint d'une telle sincérité, qu'il a l'air d'avoir vécu long-temps dans la société de ces ruines, et qu'il nous impose toutes ses sympathies. Un des plus grands charmes du *Campo Vaccino,* c'est l'alliance à peu près constante du caractère pittoresque et de l'interprétation morale du paysage. Cette alliance, pour se soutenir sans singularité, exigeait à la fois une grande finesse de coup d'œil et une grande sérénité de pensée; M. Barbier, nous devons le dire, n'a manqué à aucune de ces deux conditions. Il décrit les ondulations du terrain, la succession des plans, l'ordonnance des ruines et le jeu de la lumière, avec une précision, une clarté digne de Claude Gelée, et, en même temps, il dit avec une simplicité austère, avec une élégance pleine de sobriété, les pensées que ces ruines éveillent dans son ame; il peint et il explique, il dessine et il commente la campagne romaine, de façon à satisfaire le regard et l'intelligence. Par une transition naturelle, il va des ruines romaines aux grandes morts qui ont affligé le domaine de l'art, il passe de Rome à Goëthe, et cette comparaison concilie, par un admirable accord, la justesse et la vivacité. Tous les esprits qui ont étudié Goëthe ailleurs que dans *Faust* et dans *Werther,* reconnaissent, en effet, dans le poète allemand un fonds de paganisme invincible. Goëthe avait beau se proposer Shakespeare pour modèle dans *Goetz de Berlichingen* et dans *Egmont*, dans son *Iphigénie*, dans ses poésies lyriques, il se rapproche de Sophocle et de Phidias; et la manière, inexpliquée jusqu'ici, dont il était parvenu à subjuguer, à régir l'inspiration, le rattache évidemment aux traditions de la statuaire païenne. C'est pourquoi M. Barbier a eu raison de confondre dans un commun regret les ruines de Rome et la mort de Goëthe.

Le ton de *Chiaia,* c'est-à-dire du troisième chant du *Pianto,* n'est, à proprement parler, ni celui du *Campo Santo*, ni celui du *Campo Vaccino.* Après la manière de Dante et la manière de Claude Gelée, nous avons celle de Théocrite et de Virgile. Le dialogue de Salvator et du pêcheur sur la liberté déchue rappelle, en effet, d'une façon frappante, les chants alternés des pâtres siciliens. Les images que chacun des deux interlocuteurs appelle à son aide, la limpidité du langage dans lequel il exprime sa pensée, la brièveté sentencieuse avec laquelle il peint ses regrets et ses espérances, sont de la même famille que les premiers chants virgiliens. Entre les paroles du pêcheur et celles de Salvator il y a pourtant une diversité habilement

ménagée. Le pêcheur qui est seul avec la nature, et qui oublie sa pauvreté dans le spectacle des flots et des îles couronnées de verdure, raconte ses espérances avec une sérénité plus voisine de l'art antique; Salvator, qui a vécu dans les villes, qui a coudoyé l'orgueil et l'envie, dont l'indigence s'est aigrie en présence de la richesse insolente, se laisse aller à plus d'âpreté; il y a dans son désespoir plus de colère que d'abattement. Mais le souvenir vivant des collines qu'il a parcourues pour instruire son pinceau colore parfois son langage d'une teinte païenne; aux gémissemens de Naples asservie se mêle impérieusement un hymne d'amour pour l'éternelle beauté de la nature, et peu à peu la voix du pêcheur et celle de Salvator, comme deux flûtes arcadiennes, s'unissent pour redire à l'écho la même mélodie. Le caractère païen de *Chiaia* pourrait choquer les lecteurs français, si l'auteur eût écrit sur l'Italie un poème descriptif; mais la forme dialoguée qu'il a choisie se prête si bien au style antique, les pensées brèves et animées du pêcheur et de Salvator se succèdent avec tant de grace et de simplicité, qu'on oublie la date de l'ouvrage pour ne plus songer qu'à l'intérêt de la lecture. Je conçois sans peine qu'à Naples, dans la patrie de Salvator et de Masaniello, M. Barbier se soit laissé séduire par le souvenir des pâtres de Virgile, et qu'au lieu de parler en son nom il ait placé ses pensées dans la bouche d'un peintre et d'un pêcheur : cette répudiation de sa personnalité donne aux plaintes et aux espérances du poète une naïveté qu'il eût rencontrée difficilement dans une autre voie. Chacun, après avoir achevé la lecture de *Chiaia*, s'associe aux vœux de Salvator, et cette sympathie est un triomphe pour M. Barbier.

Bianca est une gracieuse figure dont l'histoire contraste douloureusement avec la déchéance de la reine de l'Adriatique. Cette jeune fille, qui s'éprend d'un argentier jeune et beau comme elle, et qui ne voit à son amour d'autre dénouement que le bonheur de celui qu'elle aime, qui n'hésite pas un seul instant à se donner, qui obéit à l'instinct de sa passion comme à un ordre divin, et dont le souvenir plane sur Venise comme l'ombre du passé, excite chez le poète un regret plein d'amertume. Il parcourt les lagunes, il épie d'un œil inquiet les gondoles joyeuses, et au lieu de l'amour pur et sincère, hardi et confiant, il aperçoit une jeune fille qui a vendu son corps pour quelques sequins, un voyageur blasé qui a loué pour la soirée une courtisane et une gondole, des flambeaux et de la musique; il entend les stances du Tasse répétées par des bouches mercenaires, des baisers qui, au lieu de célébrer l'amour confiant et plein d'espé-

rance, racontent la pauvreté avilie. Certes un pareil spectacle, comparé au souvenir touchant de *Bianca*, a de quoi émouvoir les ames les plus indifférentes. Si usées que soient les passions par les mécomptes et par les années, il reste aux plus endurcis la faculté de s'apitoyer sur l'amour profané. M. Barbier a trouvé, pour l'abaissement de Venise, des paroles pleines de tristesse et d'éloquence. Amené, par une pente invincible, de la profanation de l'amour à la profanation de l'art, il a noblement exprimé une pensée qui sommeille au fond de bien des ames, et qui se révèlerait par une plainte unanime, si toutes les lèvres savaient parler; il a montré comment le mépris de la passion sincère, de la passion pure et désintéressée, mène fatalement au mépris de la pensée elle-même, et de toutes les œuvres de la pensée, comment le plaisir, prenant la place de l'amour, diminue les sympathies de la multitude pour la poésie, la peinture, la statuaire, et comment, à son tour, le mépris de l'art encourage la multitude aux jouissances brutales. Le caractère de *Bianca* se rapproche de l'élégie plus décidément que les trois premières parties du *Pianto*. Cette différence s'explique sans peine; l'art catholique du *Campo Santo*, les lignes harmonieuses de la campagne romaine, l'ardeur et l'éclat du ciel napolitain, n'étaient pas faits pour inspirer les mêmes pensées que Venise vendant ses filles et le chant de ses gondoliers à la satiété opulente de l'étranger. M. Barbier, en assombrissant les couleurs de sa poésie, a obéi à la nature du modèle qui posait devant lui; il a été logique dans sa diversité.

L'auteur a séparé les trois premiers chants du *Pianto* par des sonnets sur Michel-Ange, Raphaël, Masaccio, Corrége, Titien, Dominiquin, Léonard de Vinci, Allegri et Cimarosa. Plusieurs de ces sonnets sont des chefs-d'œuvre de grace ou d'énergie; je citerai particulièrement les sonnets sur Raphaël et Corrége, Michel-Ange et Dominiquin. En général, il manie cette forme si rebelle avec une grande liberté; pourtant il lui est arrivé plusieurs fois, je ne sais pourquoi, de ne pas croiser les rimes du premier ou du second quatrain. Cette irrégularité serait sans importance dans une pièce de longue haleine; mais dans une pièce d'aussi courte durée, je crois sage de l'éviter. Les noms que M. Barbier a choisis indiquent assez qu'il a voulu personnifier dans ces sonnets les différentes faces, les différentes époques de l'art italien. Je regrette qu'il n'ait pas jugé à propos d'encadrer ce qu'il avait à dire de ces artistes éminens dans les divers chants de son poème; nous aurions perdu les sonnets que nous aimons, mais l'unité du poème eût été plus complète. D'ailleurs,

une fois engagé dans cette voie, le poète se condamne à des oublis nombreux, à des injustices involontaires. Pourquoi Michel-Ange sans Ghiberti et Donatello? Pourquoi Cimarosa sans Palestrina? Pourquoi Titien sans Paul Véronèse? Puisque chacun de ces hommes illustres représente une face, un moment de l'art italien, et que chacun de ces momens appartient tantôt à une ville, tantôt à une autre, n'eût-il pas été simple et naturel de rattacher Raphaël et Michel-Ange à Rome, Titien et le Véronèse à Venise? Il me semble que cette méthode, en éliminant les sonnets, n'aurait pu qu'ajouter à la valeur générale du *Pianto*. M. Barbier, par un caprice bien excusable, a préféré la forme du sonnet, et a écrit sur les grands artistes de l'Italie des hymnes très purs et d'une rare élégance. Notre admiration pour ces rubis d'une si belle eau, et si parfaitement taillés, ne nous permet pas d'insister sur le reproche que nous lui adressons; mais nous croyons que ce reproche est fondé. Nous ne pensons pas que la fantaisie doive régner en souveraine, même dans le domaine de la poésie; l'invention poétique, aussi bien que l'enseignement scientifique, est soumise à des lois impérieuses; quelle que soit la beauté d'un morceau pris en lui-même, si, au lieu de concourir à l'effet général, il distrait l'attention et obscurcit le sens de l'œuvre où il est placé il est utile d'avertir l'inventeur qu'il s'est trompé, qu'il a manqué aux lois de l'ordonnance. Il ne faut pardonner de pareilles fautes qu'aux écoliers.

Si l'on se demande à quel genre appartient *il Pianto*, on reconnaît sans peine que c'est un poème élégiaque. Cette question, sans doute, n'a qu'une médiocre importance; mais cependant il n'est pas hors de propos de la formuler, car c'est le moyen d'apprécier plus nettement le mérite général du poème. Les tons divers que nous avons signalés dans les quatre parties du *Pianto* se succèdent sans se contredire, et n'altèrent pas le caractère élégiaque. Dans le cimetière de Pise comme dans la campagne romaine, sous le ciel napolitain comme dans les lagunes de Venise, le poète n'a qu'une seule et même pensée : l'opposition d'hier et d'aujourd'hui, de la grandeur et de l'abaissement. Cette pensée, il l'a poursuivie avec une persévérance et une habileté qui prouvera aux plus incrédules toute la souplesse de son talent. Par cette grande élégie sur l'Italie il a montré que toute sa destinée poétique n'était pas renfermée dans la satire. Pour notre part, nous n'avons jamais cru que les facultés humaines fussent condamnées irrévocablement à l'accomplissement d'une tâche unique; cette croyance n'est favorable qu'à la paresse. Il est bon que chacun,

dans l'intérêt de son nom, dans l'intérêt de son bonheur, n'applique pas sa volonté à des points trop multipliés; mais la volonté, pour ne pas s'engourdir, a besoin de ne pas s'exercer dans un cercle immuable; et M. Barbier, en s'acharnant à la satire, courait le danger d'appauvrir ses facultés. S'il n'eût pas détourné ses regards de la société française, il eût été amené, malgré lui, à oublier la pureté pour l'âpreté. En s'habituant au maniement exclusif de l'hyperbole, à l'expression exclusive de la colère, il eût donné à son langage une sonorité métallique dont le succès est assuré dans la satire, mais dont l'application est ailleurs difficile ou inopportune. Puisqu'il est jeune encore, il fait sagement d'employer les plus belles années de sa vie à des études variées; c'est à ce prix seulement qu'il prendra possession de l'avenir. L'amitié imprévoyante lui conseillait de ne rien tenter au-delà de la satire, de ne pas abandonner l'instrument dont il connaissait si bien toutes les ressources; il n'a pas écouté ces conseils, et il est récompensé de son courage, car le *Pianto*, moins populaire que les *Iambes*, est une œuvre plus pure, plus digne d'admiration, plus estimée que les *Iambes* par les hommes familiarisés dès long-temps avec les plus beaux monumens de la poésie. La popularité du *Pianto* se développera plus lentement, mais aura plus de durée.

Nous avouons franchement n'avoir pas saisi l'unité de *Lazare*. A proprement parler, *Lazare* n'est pas un poème, mais bien une suite de pièces détachées dont l'ordre est à peu près arbitraire. Il n'est pas absolument impossible d'apercevoir une sorte de progression dans la nature et le mouvement des idées exprimées par le poète vers les dernières pages; mais cette progression est si peu sensible et si facile à nier, il y a si peu d'injustice à la méconnaître, qu'il vaut mieux, dans l'intérêt du poète, étudier individuellement chacune des pièces de ce recueil sans se préoccuper de l'enchaînement de cette pièce avec celle qui précède ou celle qui suit; c'est le parti que nous prenons. En lisant sur la première page le nom de *Lazare*, nous avions pensé que l'Irlande jouerait le principal rôle dans le poème de M. Barbier, et que le poète s'était proposé de sonder courageusement cette plaie profonde et saignante dont la seule vue suffit pour contenir l'orgueil de l'aristocratie anglaise; nous nous étions trompé. L'Irlande paraît à peine dans le poème de M. Barbier; l'auteur, en inscrivant sur la première page de son œuvre le nom de *Lazare*, a cédé à un caprice dont il nous laisse ignorer le motif. Pour notre part, nous renonçons à le deviner, et nous jugeons toutes les pièces

de *Lazare* comme les pièces d'un recueil lyrique. M. Barbier, en écrivant les *Iambes* et le *Pianto*, c'est-à-dire en produisant sous la forme poétique ce qu'il pense de la France et de l'Italie, avait choisi le moule de la satire, puis le moule de l'élégie; en écrivant sur l'Angleterre, il a entremêlé habilement l'ode, la satire et l'élégie. La pièce sur Londres est d'une signification assez vraie, mais je regrette que cette pièce manque à la fois de développement et de clarté. Les comparaisons ne sont pas toujours heureuses; quelques-unes, loin de présenter la pensée de l'auteur sous une face nouvelle et de la commenter, auraient besoin d'être expliquées. Sans doute, Londres est triste, même dans ses quartiers les plus opulens, même dans ses parcs si vantés; mais la tristesse de la ville est moins dans les briques de ses maisons que dans l'attitude et la démarche de ses habitans. L'élégance fastueuse de quelques familles ne suffit pas pour animer les rues d'une ville habitée par douze cent mille ames, et l'industrie, si active qu'elle soit, est plus bruyante que gaie. L'accroissement de la richesse est une application légitime de la volonté humaine; mais lorsque l'immense majorité d'un peuple dévoue toutes ses forces à la pratique de la seule industrie, l'homme est envahi par la chose, ou plutôt passe lui-même à l'état de chose, et c'est à l'effacement de la personne humaine qu'il faut rapporter la tristesse de Londres. Je sais très bien que cette idée, telle que je la présente, n'a par elle-même rien de poétique; mais je la tiens pour vraie, et je ne doute pas qu'il ne fût possible à M. Barbier de la rendre acceptable. *Bedlam* vaut mieux que le tableau de Londres; l'auteur, au lieu de s'arrêter à la surface du sujet, s'est résolu sagement à peindre l'idée suscitée par la folie plutôt que la folie elle-même. Çà et là il y a bien trace d'un amour immodéré pour la réalité visible; mais, en général, le poète s'attache de préférence à chercher, à montrer l'origine des maux qu'il contemple. La poésie, ainsi comprise, est à nos yeux la seule poésie vraie, la seule qui mérite d'être discutée; Bedlam eût été, pour l'école réaliste, l'occasion d'une amplification indéfinie; M. Barbier s'est abstenu de l'amplification, et nous lui savons gré de la sobriété avec laquelle il a peint les grimaces, les cris et les mouvemens tragiques ou burlesques dont Bedlam est chaque jour témoin. Il a plongé son regard au fond de la folie, et sous les flots tumultueux de cette énigme terrible il a lu, en toutes lettres, les deux syllabes du mot orgueil. Sans doute cette explication ne comprend pas toutes les formes de la folie, mais nous croyons que dans le plus grand nombre des cas la science se trouve d'accord avec la poésie.

L'orgueil est en effet la maladie qui dévore chez nous, comme de l'autre côté de la Manche, les esprits même qui professent la modestie la plus obstinée. Ceux qui avouent cette maladie ont une chance de salut dans le ridicule qui leur est infligé, s'ils ne justifient pas l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes par l'élévation de leurs idées ou de leurs œuvres, par la sagesse ou la grandeur de leur conduite; ceux qui s'adorent et n'osent l'avouer succombent sous l'orgueil, comme le Spartiate sous les dents du renard dérobé; le corps demeure debout, mais l'intelligence tombe en ruines, et l'orgueilleux devient fou. C'est là ce que M. Barbier a très bien montré dans sa pièce sur Bedlam ; c'est là ce que l'école réaliste n'aurait pas même entrevu.

Le Minotaure est un des morceaux les plus élevés de la poésie moderne. Jamais, je crois, l'avilissement de la beauté n'avait été raconté en termes aussi poignans. Toutes les jeunes filles que l'Angleterre envoie chaque année à la débauche insatiable de Londres, comme Athènes envoyait au Minotaure les vierges désignées par le sort, se disent l'une à l'autre, avec une simplicité pathétique, avec une confusion qui touche au repentir et presque à l'expiation, comment elles sont tombées dans l'abîme où elles se débattent sans espoir de salut. Depuis la pauvreté, mauvaise conseillère, jusqu'à l'oisiveté, dont les suggestions ne sont guère moins perfides, jusqu'à l'amour trompé, jusqu'à l'abandon, jusqu'au désespoir qui se précipite dans les plaisirs effrontés pour s'étourdir et s'oublier, jusqu'à la vanité qui souille l'ame pour parer le front, le poète n'a rien omis. Il a su prêter à toutes ces voix gémissantes un accent de vérité qui éveille la compassion sans jamais exciter le dégoût. Certes, s'il y a au monde un sujet glissant et difficile, c'est celui du *Minotaure*. Pour marcher d'un pas ferme sur ce terrain, il faut éviter à la fois le cynisme et la pruderie; M. Barbier a su passer entre ces deux écueils. Après avoir lu *le Minotaure,* il est impossible de ne pas se sentir saisi d'une sympathie profonde pour ces plaintes où la colère ose à peine se montrer. Le poète a merveilleusement concilié la franchise de la pensée et la pudeur de l'expression; il a toujours dit ce qu'il voulait dire, sans restriction, sans pusillanimité; mais il a trouvé pour les idées les plus hardies des paroles graves et chastes, qui forcent à l'attention les esprits les plus indifférens et les plus étroits. Qu'on ne dise pas qu'un pareil sujet n'est pas du ressort de la poésie; qu'on ne dise pas que l'imagination ne peut sans se flétrir promener ses yeux sur les plaies hideuses de la société moderne; il n'y a pas une face de la vé-

rité qui ne soit pour l'imagination un thème glorieux; toute la difficulté se réduit à interpréter dignement le thême dont le vulgaire détourne son regard. Quoique la tâche du poète se distingue nettement de la tâche du moraliste, il n'est pas défendu au poète de s'associer à la tâche qui n'est pas la sienne; l'imagination, en appelant la sympathie publique sur les souffrances que la multitude accepte comme inguérissables, ne perd ni sa grandeur, ni sa pureté; elle émeut, et l'émotion qu'elle produit vient en aide à l'enseignement dialectique. C'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour comprendre et pour admirer *le Minotaure.*

Les belles Collines d'Irlande expriment sévèrement, avec une tristesse pénétrante, ce qui se passe dans l'ame du paysan irlandais enlevé à son village natal et forcé, pour ne pas mourir de faim, de labourer, d'arroser, de féconder de ses sueurs le champ d'autrui. Les premières stances sont graves, et le lecteur croirait volontiers que la plainte va tourner à la satire; mais peu à peu le souvenir des belles collines d'Irlande donne à la pensée du pauvre paysan une sérénité pleine de grandeur; en pleurant ses collines chéries, il cède au besoin de les chanter, de les peindre; il en décrit la beauté avec tant de précision, tant de pureté, qu'il oublie un instant sa douleur dans l'admiration de la terre absente. Cette pièce est assurément une des plus belles de *Lazare;* les développemens sont traités avec une rare sobriété, mais cette sobriété même ajoute à la pensée une valeur nouvelle. Comme il n'y a dans cette plainte mélancolique aucune parole inutile, chaque parole porte coup. La concision, ainsi comprise, n'a rien de commun avec la sécheresse, et n'appartient qu'à une habileté consommée. Pourquoi l'Irlande, qui joue aujourd'hui un rôle si important dans les affaires de la Grande-Bretagne, ne paraît-elle qu'une fois dans le recueil de M. Barbier? Est-ce de la part du poète un oubli ou un artifice? Si c'est un oubli, cet oubli, je l'avoue, s'explique difficilement; si c'est un artifice, je crois que l'auteur s'est mépris sur les proportions qui conviennent à l'Irlande dans un poème sur la Grande-Bretagne; car depuis quarante ans l'Irlande s'est réveillée plusieurs fois, et son sommeil même suffit pour effrayer l'Angleterre. Depuis le duc de Wellington jusqu'à lord Grey, depuir sir Robert Peel jusqu'à lord John Russell, il n'y a pas un homme d'état, à quelque opinion qu'il appartienne, qui ne s'inquiète de l'Irlande; il n'y en a pas un qui ose prendre une décision de quelque gravité en ce qui touche l'église, le droit criminel ou l'administration municipale, sans se demander si cette décision ne suscitera pas de nouveaux

cœurs d'acier. Quelle que soit donc la perfection des *Belles collines d'Irlande*, je pense que M. Barbier eût bien fait de ne pas s'en tenir à cette mélancolique élégie; je pense qu'il aurait dû étudier ce thème sous plusieurs faces, et le représenter à différens intervalles, pour en bien démontrer toute la valeur.

La pièce sur Shakespeare n'a pas rempli mon attente; pourtant je la trouve très belle. A quelle cause faut-il donc attribuer mon désappointement? Jamais l'immortel auteur d'*Hamlet* et de *Romeo* n'a été loué en termes plus magnifiques; jamais aucune parole humaine n'a célébré plus dignement l'inaltérable vérité empreinte dans les créations du dramatiste anglais. Mais je crois que cette pièce ne produit pas tout l'effet qu'elle pourrait produire, parce que l'auteur, en l'écrivant, n'a pas tenu compte de la place qu'il lui avait assignée. Si, au lieu de déplorer la cruelle nécessité qui ravit à la terre le grand poète aussi bien que l'homme inutile et justement ignoré, ce qui n'est pas un thème très neuf, il se fût contenté de rapprocher la grande image de Shakespeare et la société anglaise contemporaine, le génie universel qui nous a légué une si glorieuse famille et l'égoïsme cupide qui domine maintenant la patrie de Shakespeare, je suis sûr que la pièce eût été plus belle encore, parce qu'elle fût devenue plus vraie. Les Français ignorent généralement que Shakespeare n'est nulle part moins estimé, moins admiré, que dans sa patrie; cet oubli injurieux, non pour le poète méconnu, mais pour l'ingrate multitude, offrait à M. Barbier l'occasion d'une colère grande et généreuse. Mais c'est à peine si cet oubli est indiqué dans la pièce dont je parle. Il y a deux ans, quand le duc de Wellington fut nommé chancelier d'Oxford, l'aristocratie anglaise se pressait dans l'enceinte de l'université pour entendre quelques fragmens de Shakespeare traduits en vers grecs; mais à Drury-Lane, à Covent-Garden, *Othello* et *Macbeth* paraissent bien rarement sur l'affiche : les drames bourgeois de Sheridan Knowles ont le pas sur *Richard III* et *le Roi Lear*. A Oxford, c'était un tour de force qui excitait la curiosité; peut-être même la curiosité n'entrait-elle pour rien dans l'affluence des auditeurs, peut-être faut-il expliquer par le seul esprit de parti le nombre des personnes réunies pour assister à l'installation du duc de Wellington. D'ailleurs, les gradués qui traduisent Shakespeare en vers grecs sont loin de représenter le goût des salons. Ils aiment Shakespeare comme ils aiment Sophocle, parce qu'ils ont lu et compris Shakespeare et Sophocle; mais le beau monde préfère Sheridan Knowles à Shakespeare, comme il préfère une étoffe nouvelle à

une étoffe du dernier siècle. La valeur de Shakespeare n'est pas une question littéraire, mais une question de mode. C'est pourquoi je pense que M. Barbier eût bien fait d'abandonner la mortalité providentielle de Shakespeare et d'insister exclusivement sur l'ingratitude de sa patrie; car ce n'est pas en élevant au poète de Stratford une statue de bronze de quatre-vingts pieds, et en construisant une taverne dans la tête de ce colosse, que l'Angleterre prouvera qu'elle ne manque pas de mémoire : un tel monument, si jamais il s'élève, et nous avons le droit de le craindre, ne révèlera chez les souscripteurs qu'une puérile vanité.

La pièce sur Westminster me paraît très supérieure à la pièce sur Shakespeare, non que la forme soit plus précise et plus pure, mais l'idée choisie par le poète est mieux définie, plus facile à embrasser et plus juste en elle-même. En effet, il n'y a pas un voyageur qui, en visitant l'abbaye de Westminster, n'ait demandé à voir le tombeau de Byron. Or, les cendres de Byron sont à quelques lieues de Newstead-Abbey, dans une église de village, et quoique nous sachions, par le témoignage de Washington Irving, avec quel soin le colonel Wildman, aujourd'hui propriétaire de Newstead-Abbey, a recueilli tout ce qui se rattache au souvenir de Byron, cette assurance n'excuse pas l'ingratitude de l'Angleterre envers le seul poète qu'elle puisse mettre à côté de Shakespeare et de Milton; la religion du colonel Wildman n'est pas la religion du pays. Que la naissance et la richesse obtiennent un tombeau sous les voûtes de Westminster, ce n'est pas là un sujet d'étonnement; mais que le pays confie au ciseau de Chantrey l'image de James Watt, et que ce même pays ne trouve pas un penny pour élever une statue à Byron, pour recueillir ses cendres et les placer à côté des cendres de Newton; que la société anglaise, qui a trouvé de l'or pour honorer la mémoire d'un illustre mécanicien, laisse passer sans les retenir les débris mortels d'un homme dont la gloire rayonne sur l'Europe entière, voilà ce qui est une honte, voilà ce que M. Barbier a bien fait de flétrir. Si l'idée mère de *Westminster* est juste et grande, le style de cette pièce n'a pas constamment toute la clarté désirable. Les plaintes exprimées directement par Byron, les apostrophes adressées par M. Barbier au pèlerin immortel, ont quelquefois besoin d'être étudiées à plusieurs reprises; souvent il arrive que les images manquent d'analogie et rendent la pensée obscure.

La pièce du *Pilote*, adressée à William Pitt, n'a peut-être pas reçu tous les développemens qu'elle méritait. Le rôle joué en Europe par

le second fils de lord Chatham a laissé des traces si profondes dans l'histoire, qu'il y avait lieu, nous le croyons du moins, à retracer plus largement la personne et la conduite de cet homme singulier. Car William Pitt n'a vécu que pour la puissance; il n'a jamais eu d'autre passion, d'autre désir, d'autre volonté que le gouvernement de son pays. Tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a conçu, tous les actes de sa vie, favorables ou contraires au droit, ne se proposaient qu'un but unique, la gloire et la suprématie de l'Angleterre. Pour atteindre ce but, il n'a pas craint de prodiguer l'or de son pays et d'engager l'avenir; il a soudoyé l'Europe et déchaîné contre la France, rivale de l'Angleterre, des armées aussitôt réunies que dispersées. Il est mort à la tâche; mais à son lit de mort, il n'a pas abjuré la pensée qui a dominé toute sa vie : il s'accusait auprès de l'évêque de Winchester d'avoir négligé la prière, mais il croyait sincèrement avoir accompli ses devoirs envers sa patrie. Certes, un homme de cette trempe, premier ministre à vingt-quatre ans, maître de son pays pendant plus de vingt ans, étranger à toutes les joies qui ne sont pas le pouvoir, mort pauvre, obligé de recommander ses nièces à la générosité publique, après avoir régné sur l'Angleterre, et sillonné l'Europe de sa volonté, est une figure digne d'étude. C'est pourquoi je regrette que M. Barbier se soit arrêté à la surface du sujet qu'il avait choisi. La pièce du *Pilote* est remplie d'énergie et de grandeur; mais je crois qu'il eût été bon d'insister plus longuement sur la lutte de la volonté contre l'histoire, car, non-seulement la pensée de Pitt a été vaincue par la révolution française et par la réforme parlementaire de la Grande-Bretagne, mais sa défaite se poursuit encore aujourd'hui sous nos yeux. L'émancipation des catholiques d'Irlande et la réforme des corporations municipales sont autant de victoires remportées sur cette pensée obstinée. Il était naturel de rattacher à William Pitt toute l'histoire de la Grande-Bretagne depuis la rentrée des Bourbons en France. M. Barbier, en circonscrivant le champ de ses méditations, a réussi à produire une belle pièce, mais il n'a pas mis en lumière toutes les richesses contenues dans le seul nom de Pitt; il s'est exagéré l'importance de la sobriété.

La Lyre d'airain personnifie d'une façon poignante la misère laborieuse. Il est impossible d'exprimer plus clairement à quel prix l'industrie se développe, à quel prix l'homme triomphe des choses; le dialogue du maître et de l'ouvrier, de la mère et des enfans, résume avec une évidence accablante l'une des plus graves questions soulevées depuis cinquante ans, la question des salaires. Ce n'est pas à

la poésie qu'il appartient de résoudre une pareille question, mais il ne lui est pas défendu de la poser. Puisqu'elle s'adresse à l'imagination, et que son rôle est d'émouvoir la multitude, elle fait bien de présenter sous une forme populaire les idées qui ne sont pas encore généralement comprises, et qui ont besoin d'être discutées dans le sein des familles avant d'être écoutées à la tribune. Les académies et les colléges ne comprennent pas ainsi la tâche de la poésie; mais le poète, pour exprimer sa pensée, ne doit s'inquiéter ni des académies ni des colléges. Sans empiéter sur le domaine de la science, il peut frapper l'intelligence de la foule par le tableau des souffrances que la réforme des lois est seule appelée à guérir. A Dieu ne plaise que je conseille jamais à personne de versifier la discussion des questions sociales! Une pareille entreprise exciterait justement le dédain de la science et de la poésie; mais le poète, sans oublier sa mission qui est d'émouvoir, peut être pour la science un utile auxiliaire, et à ce titre, *la Lyre d'airain* mérite nos éloges. Quelquefois cependant il est arrivé à M. Barbier de méconnaître la limite qui sépare la description technique de la description poétique; il a tenté de peindre les métiers et les machines, les chaudières et les soupapes, et je dois dire que cette peinture manque absolument de clarté. Ce qui est, pour les mécaniciens, erreur ou confusion devient, pour les lecteurs ordinaires, une nuit impénétrable. S'il est permis à la poésie d'introduire dans ses tableaux le mouvement de l'industrie, c'est à la condition de négliger les détails pour ne montrer que les résultats généraux; en violant cette condition, elle se condamne à la sécheresse ou à l'obscurité. Dans *la Lyre d'airain*, M. Barbier n'a pas su éviter le dernier de ces deux écueils; toutefois, malgré cette tache, la pièce est assurément l'une des meilleures de *Lazare*, et les détails obscurs pourraient être supprimés sans inconvénient.

La dernière pièce du recueil, *la Nature*, est, à mon avis, la plus belle de toutes. Le poète, en présence de l'industrie envahissante, se demande ce que deviendra la nature; il s'inquiète et s'afflige, il craint que l'imagination, la rêverie, les passions et le bonheur ne succombent, et n'expient par leur anéantissement l'implacable succession de métamorphoses que la volonté humaine accomplit comme pour se jouer de la volonté divine; c'est une noble et touchante inquiétude que M. Barbier a traduite avec une rare éloquence. Le cantique orgueilleux des défricheurs, la plainte du poète et la réponse de la Nature expriment très bien les relations de l'industrie et de l'imagination, les espérances et les craintes qui les divisent, et la raison qui

doit un jour les réunir. Que l'industrie, exclusivement occupée à multiplier la valeur des choses par la transformation et le déplacement, proscrive les rêveurs comme inutiles, et n'assigne aucune limite à la puissance humaine, c'est un préjugé facile à constater; que les poètes redoutent l'industrie qu'ils n'ont pas étudiée et qui ne les comprend pas, c'est un fait non moins évident. Si ces craintes avaient besoin d'être réfutées, l'Angleterre elle-même, qui semble personnifier l'industrie, et dont toute la conduite depuis les premiers voyages de Walter Raleigh se réduit en apparence à des spéculations de comptoir, qui signe et déchire les traités pour agrandir ses ateliers, brûler sa houille et vendre son acier, l'Angleterre nous fournirait un argument victorieux. Car tandis qu'elle employait les séances de son parlement à discuter la concession des chemins de fer, la poésie anglaise continuait son œuvre avec autant d'éclat et de bonheur que dans l'enfance de l'industrie. Il n'est donc pas au pouvoir de l'homme d'agrandir une de ses facultés au point d'étouffer toutes les autres. Qu'il se propose l'utilité, et que pour l'atteindre, il abaisse les montagnes et enferme les fleuves, il ne lui sera jamais donné d'accroître sa richesse sans appeler la science à son aide. Or, la science ne peut continuer à se développer sans ouvrir à l'imagination de nouvelles perspectives; c'est-à-dire que l'industrie, la science et la poésie, qui représentent des facultés diverses, sont assurées de la même durée que ces facultés. Cette vérité que nous exprimons sous la forme dialectique, M. Barbier l'a rendue dans un admirable dialogue.

Cependant, malgré toutes les belles pièces que j'ai distinguées dans *Lazare*, et le nombre de celles que je viens d'analyser équivaut à la moitié du poème, je ne puis m'empêcher de préférer le *Pianto* à *Lazare*. Les parties recommandables de ce dernier recueil se peuvent comparer au *Pianto;* mais il manque au poème de *Lazare* un élément indispensable, un élément sans lequel il n'y a pas de véritable poème : cet élément, c'est l'unité. Pour que *Lazare* fût un poème et non pas un recueil, il eût fallu que M. Barbier réunît autour d'une pensée centrale toutes les pensées successives que nous avons essayé de caractériser; il eût fallu, par exemple, que l'industrie gouvernât toutes ces pensées comme l'essieu gouverne les rayons d'une roue. M. Barbier, en négligeant de satisfaire à cette condition impérieuse, s'est privé certainement d'une partie du succès qu'il méritait. Les meilleures parties de *Lazare* n'ont pas été appréciées à leur valeur, parce que la disposition de ces parties est évi-

demment, sinon arbitraire, du moins dépourvue de nécessité, parce que cette disposition pourrait être changée à l'insu du lecteur.

Il est probable que M. Barbier connaît aussi bien que nous toute l'importance de l'unité; pourquoi donc a-t-il écrit un poème sans unité? Je crois le savoir. En présence de toutes les pensées incomplètes qui se produisent, qui, faute de temps, viennent au monde borgnes ou boiteuses, l'auteur justement applaudi des *Iambes* et du *Pianto* s'est exagéré l'utilité du loisir. Pour ne pas faillir comme ceux qui n'ont pas attendu l'heure de l'enfantement, il s'est imposé une trop longue attente. En possession d'une richesse dont personne ne connaît aussi bien la valeur que les hommes de science et d'imagination, maître du temps, libre de produire à son heure, il a laissé passer le moment fatal où il devait se décider à vouloir, et, ce moment une fois emporté dans l'abîme du passé, il n'a plus retrouvé que les pierres dispersées et rebelles du monument qu'il avait rêvé; c'est à ces pierres qu'il a données le nom de *Lazare*. Le temps manque au plus grand nombre des poètes, la volonté a manqué à M. Barbier; c'est dans la combinaison de ces deux élémens que se trouve la gloire. Que M. Barbier parte pour l'Espagne ou pour les bords du Rhin, et qu'il prenne sa revanche.

GUSTAVE PLANCHE.

LE PORTUGAL

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

La situation de l'Espagne, les vicissitudes de sa fortune, les causes de ses calamités présentes, ont été longuement examinées par nous avec l'attention que l'on doit à un grand intérêt national (1). Nous croyons avoir rendu palpable la solidarité de la France et du royaume dont il lui appartient de fixer le sort et de terminer les longues tortures. A cette question s'en lie une autre, secondaire sans doute par son importance relative, mais qu'il faut néanmoins connaître pour suivre le mouvement des idées dans la Péninsule aussi bien que l'enchaînement des principales transactions européennes. La question portugaise est l'appendice obligée de la question espagnole. Elle aussi est féconde en hauts enseignemens, quoique en l'exposant on ne puisse espérer d'être soutenu par la même curiosité sympathique.

Depuis vingt ans, le Portugal étale aux yeux du monde un spectacle de scandale que ne relève ni l'importance des intérêts, ni la grandeur du théâtre, ni l'énergie des passions. Cette terre d'héroïsme, à laquelle tant de lointains royaumes apportaient en tribut leurs diamans et leurs parfums, et qui, selon le chantre inspiré par les derniers reflets de sa gloire, brillait à l'extrémité de l'Europe comme sa

(1) *L'Espagne au* XIX*e siècle*, numéros du 1er octobre, 15 novembre et 15 décembre 1836.

couronne (1), aujourd'hui, dépouillée de ses richesses et de sa puissance, sortie du vieux régime de féodalité claustrale sans être assez forte pour opérer sa transformation par les idées contemporaines, se tient immobile entre le passé et l'avenir, dans une sorte d'apathie profonde.

En vain les révolutions se sont-elles succédé, en vain une constitution en détrône-t-elle une autre, le pays regarde et laisse faire, opposant sa force d'inertie aux novateurs sans prêter un plus énergique concours aux rétrogrades. Depuis la première révolution de Porto, en 1820, jusqu'aux mouvemens récens de Lisbonne, le peuple portugais s'est presque toujours effacé dans les querelles, plus longues que sanglantes, où s'est décidé son sort. On a vu les lois fondamentales changer tour à tour au gré des casernes et des palais. Dix ans durant, des intrigues et des conspirations, dont le pays semblait accepter les résultats avec indifférence, se nouèrent autour d'une femme qui, vouant à la haine les restes d'une vie épuisée par d'autres passions, empoisonna les derniers jours d'un époux débonnaire, et poussa jusqu'à la révolte et au parjure un prince qui n'eût été qu'un homme vulgaire par l'intelligence comme par le cœur, si sa mère ne lui avait soufflé l'énergie de son indomptable volonté.

Jean VI terminant dans les larmes, au royal monastère de Mafra, une vie dont sa famille lui avait fait un long supplice, défendant l'intégrité de ses états contre l'un de ses fils, sa liberté, si ce n'est son existence, contre l'autre; de mystérieux poignards frappant dans la nuit les amis personnels de l'infortuné monarque; une jeune princesse courant les mers en quête d'une couronne que son oncle et son fiancé lui dispute; deux frères se disputant à main armée un royaume épuisé; ces scènes que l'impassibilité nationale fait peut-être ressortir davantage, reportent la pensée vers les sérails d'Orient et les sombres palais des rois mérovingiens. On a quelque peine à se persuader que tout cela se passe en pleine Europe. Mais à l'impression d'étonnement vient bientôt s'en joindre une autre. En étudiant avec quelque soin la longue série de ces évènemens, en en cherchant la racine dans l'histoire et le génie du pays, on ne tarde pas à s'apercevoir que l'avenir de ce peuple ne lui appartient pas, que sa cause est l'accessoire d'une autre cause. On sent que l'indépendance du

(1) . . . . . Quasi cume de cabeca
De Europa toda, o reino lusitano.
(*Os Lusiadas*, III, xx.)

Portugal, qui fut long-temps l'œuvre de son courage, ne tient désormais qu'à la défaillance de l'Espagne, et que l'unité sera le résultat final du mouvement péninsulaire, comme il en est manifestement le principe. Rien ne semble, en effet, plus propre à dénationaliser une contrée que les évènemens consommés en Portugal : à cet égard, les convenances dynastiques, les traités de commerce et d'alliance, les *casus fœderis* ou autres stipulations diplomatiques, ne prévaudront pas dans un avenir plus ou moins éloigné contre la force des choses.

Jusqu'à quel point la France est-elle intéressée dans les affaires de ce pays, quel est le véritable caractère des évènemens qui s'y développent, où en est la civilisation politique du Portugal? questions dont la solution présuppose l'étude des deux élémens qui le partagent d'une manière encore plus tranchée que l'Espagne même. Ce pays est couvert de ruines impossibles à restaurer, mais solides encore. A côté d'elles se sont développées des influences modernes sans les pénétrer et sans les atteindre. Nous essaierons d'apprécier la valeur des unes et des autres.

Le royaume de Portugal, débris de la grande monarchie sarrasine, s'éleva au XIIe siècle, sous une maison issue du sang royal de France. Les victoires des Alphonses lui assurèrent, dès les premiers temps de sa fondation, cette unité qui manque encore à l'Espagne, et les conséquences de ce fait primordial ne pouvaient manquer de se faire sentir dans son régime intérieur et durant tout le cours de son histoire. De là cette force de cohésion qui lui permit de résister à la puissante monarchie voisine; de là la teinte uniforme de ses mœurs et de ses idées, avec lesquelles tranchent seules celles des deux grandes cités commerciales.

On ne trouve pas en ce pays, comme en Espagne, ces vastes centres d'attraction provinciale, ces villes l'emportant toutes sur la capitale par la puissance des souvenirs et rivalisant avec elle d'influences et de richesses. On y chercherait vainement ces contrastes de mœurs et d'origine, qui, tout dangereux qu'ils soient au point de vue politique, n'en donnent pas moins au sol des Espagnes un charme indéfinissable. L'étranger qui parcourt les domaines des rois catholiques ne sort pas d'une province pour entrer dans une autre, sans respirer dans un monde et comme dans un siècle nouveau. Les pays basques ont leurs habitudes libres et guerrières, Burgos et les Castilles leurs mœurs graves et sérieuses, Madrid ses traditions de cour encore imposantes, Tolède sa science théologique, la Manche ses mœurs agricoles, l'Andalousie sa grace et ses plaisirs

brillans comme son soleil, les villes maritimes leurs idées libérales et leur génie mercantile. Rien d'analogue en Portugal. De l'extrémité du Duero à la côte méridionale des Algarves, il n'est pas un coin de terre, Porto et Lisbonne exceptés, qui ne soit soumis aux mêmes influences, où la vie ne se colore d'une même teinte. Les jalousies provinciales n'ont opposé, en Portugal, nulle résistance aux tentatives de l'école libérale, et si celles-ci s'y sont si long-temps brisées contre des obstacles non moins invincibles que dans le royaume voisin, c'est à des causes fort différentes qu'il faut l'attribuer. Que faire, en effet, d'une population dont l'indolence forme le caractère distinctif, et qui, si elle ne se lève pas violemment, comme en Espagne, contre les réformateurs, les a toujours regardés faire avec une apathie cent fois pire qu'une opposition déclarée? Accoutumé à des privations qui n'en sont pas pour lui, le Portugais végète plus qu'il ne vit sous un ciel doux et pur. Recevant de l'étranger les objets de sa consommation la plus usuelle, depuis le blé qui le nourrit, jusqu'aux grossiers vêtemens qui le couvrent, il les paie avec les grappes que le soleil mûrit au penchant de ses coteaux, et les fruits de l'oranger dont il respire le parfum, couché dans sa chétive cabane ou sur ses filets de pêcheur.

D'ailleurs, cette population est encore dominée par une organisation féodale, que les réformes de ces derniers temps n'entament qu'à grand'peine, et dont les élémens sont complètement ignorés de l'Europe. C'est cet ordre de choses qu'il convient d'étudier en lui-même avant d'apprécier les institutions modernes que lui ont tour à tour superposées le génie despotisque de Pombal, la révolution de 1820, la charte du 29 avril 1826, rétablie en 1832 pour disparaître de nouveau en 1836, devant la constitution de 1821.

Le droit public du Portugal fut celui de toute l'Europe féodale, et les cortès le promulguèrent pendant plusieurs siècles dans les grands comices de la nation. Lamego, Evora, Thomar, Coïmbre, Lisbonne, virent fréquemment se réunir ces assemblées souveraines, qui exerçaient, de concert avec les rois, et souvent contre eux, la plénitude du pouvoir national. Elles se composaient du roi, dont la mission était de les convoquer par un appel aux chambres municipales et aux membres nés de l'assemblée, des vassaux directs de la couronne, remplacés plus tard par les *hidalgos* titrés, des représentans du clergé réunis aux chefs des ordres militaires, des députés des villes auxquelles avait été reconnu le droit d'envoyer des procureurs du peuple, *procuradores do povo*.

Selon ce qui se passait dans les cortès de l'Espagne, aux états-généraux de la France, dans les parlemens de l'Angleterre et les diètes de l'Allemagne, rien n'était fixé, ni dans le mode des délibérations, ni sur les limites du pouvoir, ni sur l'époque obligée des convocations. Les causes qui, dans toute l'Europe, firent tomber en désuétude les franchises populaires vers la fin du xve siècle, exercèrent une action analogue en Portugal.

Le génie du peuple s'étant exclusivement tourné vers la navigation et les lointaines conquêtes, d'immenses continens devinrent le théâtre de son héroïsme aventureux; et, dans le grand mouvement qui couvrit de gloire le nom lusitanien, les rois purent facilement accroître un pouvoir qu'on songeait peu à contrôler. Pendant que Barthélemi Dias découvrait le cap des Tempêtes, salué par Jean II du nom de cap de Bonne-Espérance, pendant qu'Emmanuel-le-Fortuné voyait les portes de l'aurore tomber devant les Quines du Portugal, la noblesse, vivement attaquée par ce prince dans son pouvoir politique, était sans force pour le rappeler à l'observance des antiques coutumes, et l'orgueil national ne comprenait pas qu'il pût manquer quelque chose au peuple qui triomphait à la fois à l'extrémité de l'Amérique et de l'Asie. Les convocations des cortès, devenues de plus en plus rares à partir du règne de Jean III, cessèrent peu à peu, et une junte, dite *des trois états*, reçut mission de suppléer la représentation nationale, dont partie des attributions finirent par aller se perdre dans une cour de justice, *desembargo do Paco*, au temps où le parlement de Paris se portait héritier des états-généraux de la monarchie française. La liberté du Portugal était morte avant que Philippe II rayât son nom de la liste des peuples en l'incorporant à l'Espagne.

Si une nouvelle monarchie portugaise sortit d'un complot heureux, si Jean V de Bragance reçut mission de continuer la série des vieux rois lusitaniens, l'Europe eût dû comprendre que le génie du Portugal était éteint pour ne jamais renaître. Une politique plus généreuse l'eût empêchée de soutenir un démembrement qui devait être si funeste aux deux peuples péninsulaires, en maintenant à Lisbonne un gouvernement qui, dès le lendemain de sa naissance, s'empressa d'abdiquer devant l'étranger. Les traités de 1641, 1654, 1661, le traité de commerce de 1703 avec l'Angleterre, furent en effet de prompts et authentiques témoignages de cette impuissance qui atteint un peuple aux sources mêmes de sa vie, et qui fait du nom de nation comme une dérision amère.

La guerre d'*acclamation* et la révolution de 1640, que la forfanterie portugaise a peintes sous les plus brillantes couleurs, firent moins ressortir l'énergie du Portugal que l'abaissement de l'Espagne. Il en fut de même de toutes les expéditions entreprises depuis cette époque ; elles constatèrent beaucoup moins les ressources du gouvernement de Lisbonne, que l'impéritie des généraux espagnols et les intrigues de l'Escurial. Si les milices et les *ordonnances* portugaises y firent souvent leur devoir avec bravoure, l'armée, composée de soldats implorant la charité publique à la porte des palais, commandée par des officiers servant à table en grande tenue, n'acquit une apparence d'organisation que par les soins de généraux étrangers dont la jactance et l'ingratitude lusitaniennes furent loin de reconnaître les services. La marine et l'industrie anéanties, le commerce livré au monopole de l'étranger, l'état protégé par des stipulations qui en faisaient une pure colonie britannique, le trône occupé par des princes imbécilles, telle était, dans le courant du dernier siècle, la situation de ce pays, écrasé par sa glorieuse renommée, et que soutenait seule la rivalité de la France et de l'Angleterre, en attendant que l'Espagne fût en mesure d'exécuter l'arrêt porté par la Providence.

Un homme entreprit d'arracher sa patrie à l'abîme. Sébastien Carvalho, marquis de Pombal, voulut être le Richelieu d'un autre Louis XIII, et crut qu'à sa voix sa patrie sortirait de son abaissement, comme Lisbonne elle-même de ses décombres. Mais le cardinal agissait sur une contrée où de grands ébranlemens avaient suscité l'esprit public; il venait après la féodalité et après la ligue, ces âges de fer et de feu où la France se trempa pour de grandes choses : Pombal, au contraire, s'efforçait de remuer un sol appauvri, où la noblesse s'était éteinte dans l'hébêtement intellectuel, où la classe moyenne, à peine en germe, était incapable de s'en porter héritière, où le peuple, qu'il n'essaya pas même d'atteindre dans l'intimité de sa vie, ne connut de son système et de lui que ses gibets et ses richesses. Richelieu initiant par le pouvoir absolu la France à l'égalité civile et administrative, eut la conscience distincte de tout ce qu'il voulut faire ou préparer ; il parut constamment s'oublier lui-même, et sut faire de ses plus mauvaises passions les instrumens de ses inflexibles desseins. Pombal, n'embrassant que vaguement son but, tâtonna dix ans pour l'atteindre ; ses mesures furent presque toujours contradictoires, quoique marquées au coin du même despotisme. Il écrasa la noblesse sans lui rien substituer, encouragea l'industrie après avoir partout organisé le monopole, se brouilla

avec Rome, chassa les jésuites, réforma l'enseignement, contint l'inquisition, en faisant brûler pour son compte l'infortuné Malagrida, atteint d'hérésie touchant l'antechrist et l'immaculée conception de sainte Anne; il descendit quelquefois, au gré de ses haines, aux plus misérables arguties théologiques, pour s'appuyer bientôt après sur les plus redoutables principes des libres penseurs de son temps. Esprit confus et cœur de bronze, qu'il faut moins envisager pour sa gloire dans les détails de son ministère qu'au sein de la grande catastrophe où son génie sembla lutter contre les élémens et contre le ciel, évoquant une ville nouvelle du sein de ses ruines enflammées, imprimant au royaume, par la rigueur de ses châtimens, une épouvante plus profonde que celle qu'on éprouvait des plus terribles commotions de la nature.

Pombal supposait à sa patrie des ressources qu'elle n'avait plus; le Portugal était devenu l'accessoire de ses colonies; il ne pouvait échapper à l'Angleterre qu'en se rattachant à l'Espagne. D'ailleurs, la première condition pour régénérer ce pays, dans le sens des intérêts modernes, était de modifier profondément l'ensemble de son organisation municipale, débris du moyen-âge, qui, tout en ayant perdu sa vie intime, n'en est pas moins resté jusqu'aujourd'hui un invincible obstacle aux réformes. Il eût fallu commencer par refondre toute l'administration locale, et Pombal ne parut guère se préoccuper que des sommités. Ses efforts, presque tous concentrés sur Lisbonne, corrigèrent sans doute beaucoup d'abus, et plusieurs de ses créations sont à coup sûr très dignes d'éloges; mais il ne remua pas le sol plus que ne l'ont fait depuis quelques années les réformateurs libéraux. L'organisation locale a survécu à Pombal, comme elle résiste encore aux partisans de la constitution de 1821 et de la charte de 1826. C'est donc là ce qu'il faut esquisser d'abord pour saisir la physionomie de ce coin de terre, et bien apprécier ces révolutions à la surface, dont un bataillon décide l'issue.

Le régime féodal étreint bien plus étroitement que l'Espagne, cette terre qui en a perdu sans doute le sens primitif, mais où toutes les existences semblent s'y lier encore. C'est ainsi qu'avant les évènemens de ces derniers temps, la puissance administrative et judiciaire était, comme au XIVe siècle, fondée sur le principe de la possession du sol. C'était comme suzerain que l'exerçait le roi lui-même, c'était en cette qualité que, sur la proposition d'un tribunal suprême de justice, il choisissait les magistrats municipaux, les *corrégidors* et les *juizes* de *fora*. Le même pouvoir appartenait aux vassaux immédiats

de la couronne, aux seigneurs grands donataires, aux prieurés des ordres militaires, et même aux chefs des ordres religieux dans leurs domaines respectifs (1). C'est ainsi qu'il y a quelques années à peine, et comme aux jours de Jean I[er], le général des moines de Saint-Bernard nommait à l'une des corrégidoreries du royaume, celle d'Alcobaça, et à tous les siéges des *villas* comprises dans son ressort.

Ces corrégidors, dont les attributions s'étendent sur des circonscriptions fort irrégulières (et nous pouvons encore, à cet égard, parler au présent), sont assistés de chambres municipales nommées d'après le même mode par le seigneur exerçant la juridiction territoriale. Ils sont en même temps le premier échelon de l'autorité administrative et judiciaire. Ces magistrats sont également chargés de la perception de l'impôt, et leurs opérations étaient si peu contrôlées de temps immémorial, que la plus grande partie des revenus de l'état, en proie à la plus honteuse dilapidation, ne rentrait que par abonnement annuel, dont les bases étaient arbitrairement fixées par les comptables. On comprend quelle devait être la puissance de fonctionnaires dépositaires de la plénitude du pouvoir administratif, judiciaire et financier, et quelles résistances les familles en possession quasi-héréditaire de ces fonctions locales ont dû apporter à des innovations dirigées contre elles-mêmes.

S'étonnera-t-on qu'en un pays où la bourgeoisie est peu nombreuse, où elle ne s'est élevée et ne se maintient qu'à l'ombre de la noblesse dont elle fait les affaires, et sous le nom de laquelle elle exerce des charges si despotiques et si lucratives; s'étonnera-t-on que cette bourgeoisie soit assez peu disposée à échanger les profits réels d'une situation subordonnée contre des droits politiques dont elle ne se sent guère en mesure de profiter? Combien de siècles les gens du tiers n'ont-ils pas été en France intendans et procureurs fiscaux de la noblesse, avant de se proclamer la nation à l'Assemblée constituante! Aussi, est-ce dans cette classe, autant au moins que dans la haute aristocratie, que don Miguel a trouvé concours. Les cortès

(1) Le régime municipal subit, en Portugal, des vicissitudes analogues à celles qu'il a traversées dans toute l'Europe méridionale. Emmanuel lui porta les premiers coups; Jean III, qui, à l'exemple de Ferdinand et d'Isabelle, réunit à la couronne les grandes maîtrises d'Avis, de Saint-Jacques et du Christ, continua ces empiétemens. Mais l'ensemble s'en est maintenu jusqu'à l'invasion de don Pedro, et a créé dans toute la magistrature, sans exception, une opposition énergique aux tentatives constitutionnelles dont les cortès actuelles de 1837, toutes constituantes qu'elles soient, sont loin d'avoir triomphé. On peut consulter avec fruit, sur l'organisation administrative du Portugal, l'ouvrage de M. Balbi, le dictionnaire de M. Mignano, le livre de M. J. Liberato Freyre de Carvalho, etc.

de 1828, qui l'appelèrent au trône, furent les organes et les derniers défenseurs d'un état de choses dont la corruption et la vénalité étaient, il est vrai, proverbiales, mais qui, au sein de cette indolente population, se maintenait par ses abus aussi solidement qu'un autre régime eût pu le faire par ses bienfaits.

L'organisation militaire du royaume reposait, comme son organisation municipale, sur des bases toutes féodales. Les régimens de milices, dans lesquels est de droit comprise toute la population, correspondaient aux divisions territoriales; et selon les principes indiqués plus haut, les officiers étaient choisis de la même manière que les agens du pouvoir municipal. Des compagnies *d'ordonnances* marchaient directement sous les ordres du seigneur foncier, qui, de droit capitaine-supérieur, *capitaô mor*, nommait les officiers subalternes sous l'approbation du roi. Cette organisation, qui met sous la main du pouvoir la totalité de la population était, selon l'observation du général Foy, dans sa belle *Histoire de la guerre de la Péninsule*, indispensable à un petit peuple appelé à combattre contre ses voisins à un contre cinq. Elle donne le secret de cette longue résistance dirigée jusqu'en 1834, par don Miguel, le dernier représentant des institutions antiques sur cette terre tellement couverte de leurs débris, que le soc de la charrue révolutionnaire s'émousse sans s'y enfoncer.

Si après cet aperçu on entamait avec quelque détail l'examen des établissemens ministériels proprement dits, on serait tout d'abord frappé du manque complet d'harmonie des vieilles institutions locales avec celles qui leur servent de couronnement; les unes et les autres ne concordaient que par une vénalité et une lenteur d'exécution dont on trouve à peine des exemples dans les administrations les plus vicieuses de l'Europe, celles de l'Espagne et de la Sicile.

Une multitude vraiment effrayante de *mesas*, *concelhos*, *juntas*, *alfandegas*, auxquelles sont attachées des nuées d'*oydores*, *contadores*, *veedores*, *escrivaos*, commis de toutes les livrées dont notre personnel bureaucratique est loin de donner une idée, des juridictions à l'infini, la spécialité la plus ruineuse en même temps que la plus inutile, ce serait là le tableau de ce triste gouvernement où chacun vit d'abus, à commencer par la classe qui déclame le plus énergiquement contre eux.

Tel était le Portugal lorsque sonna pour lui l'heure des grands changemens. La main de Napoléon toucha le vieil édifice, qui, livré à lui seul, eût été incapable d'essayer la moindre résistance. Ce pays

où l'empereur ne voyait qu'une colonie continentale de la Grande-Bretagne, sans nulle importance par lui-même, se vit menacé de servir de dédommagement à un prince dépossédé d'Étrurie et de devenir le prix des complaisances du vil favori qui gouvernait alors l'Espagne (1). Bonaparte déclara que *la maison de Bragance avait cessé de régner;* un lieutenant partit pour exécuter l'arrêt.

Le cabinet portugais reçut cette fois de l'Angleterre des secours qu'il en avait vainement réclamés, en s'appuyant sur les titres mêmes de son vasselage, lorsqu'il ne s'agissait que de ses intérêts propres. Sir Sydney Smith arbora son pavillon dans le Tage lorsque les premières colonnes françaises avaient déjà franchi la frontière. Un vaisseau britannique emporta dans un autre hémisphère le régent du royaume et sa vieille mère en démence, et les derniers regards du prince purent entrevoir à l'horizon le drapeau tricolore flottant, comme un sombre nuage, sur la tour élevée de Belem. La capitulation de Cintra, déterminée par l'issue de la bataille du Vimeiro, rendit au Portugal l'espoir de rester au nombre des nations; mais en secouant le joug ennemi, on dut se résigner à en subir un autre, plus dangereux à coup sûr, sinon plus rude. Les champs du triste Portugal furent dépouillés de cultivateurs pour entretenir une armée, inutile désormais à son indépendance et commandée par des officiers anglais.

La paix européenne empira cet état de choses bien loin de le changer. Il fallut pourvoir à la fois aux exigences des deux capitales, Londres et Rio, aux besoins de la cour, définitivement fixée au Brésil. La franchise sans bornes concédée aux vaisseaux étrangers, dans les ports de cette ancienne colonie par le traité du 19 février 1810, anéantit pour jamais ce qui restait de commerce et d'industrie au Portugal. Argent, soldats, marine, tout s'écoulait vers Rio de Janeiro. Une armée portugaise dut reconquérir Monte-Video au profit de la nouvelle métropole. Il devint alors impossible de douter des projets de la cour, que la politique anglaise tendait à séparer du Portugal par l'immensité des mers. Le vieil honneur national se réveilla dans toutes les ames, et la haine publique se porta avec violence sur l'Angleterre. Chaque jour l'agitation croissait à Lisbonne, et les campagnes elles-mêmes, domptées par la misère, commençaient à sortir de leur apathie habituelle. Les imaginations frappées accueillaient les bruits les plus absurdes. Tantôt le Portugal était vendu à l'Angleterre; tantôt il était cédé à l'Espagne, en compensation d'une partie du

(1) Traité secret de Fontainebleau du 29 octobre 1807.

continent américain. Ce fut alors (1) qu'on découvrit une vaste conspiration tramée par un officier-général distingué. Jose Freyre et ses complices, dont les cendres furent jetées au vent avec un sombre appareil, payèrent de leur vie une tentative qui avait peut-être pour but d'établir des institutions démocratiques, mais dans laquelle le patriotisme portugais ne voulut voir qu'un noble et malheureux effort en faveur de l'indépendance nationale.

Cependant la régence qui administrait le pays sous la main du maréchal Beresford, put arrêter encore, mais pour bien peu de temps, l'essor de l'esprit public, et prévenir une catastrophe imminente à Lisbonne, avant que Quiroga et Riego n'eussent levé dans l'île de Léon l'étendart de l'insurrection espagnole.

Ce mouvement décida, sans doute, celui du Portugal; mais il faut reconnaître que celui-ci, déterminé surtout par la haine de l'étranger, fut indépendant de l'autre dans son principe, quoique l'action de l'Espagne sur le royaume voisin se soit exercée dès-lors avec un ascendant qui n'a fait qu'augmenter depuis.

Le 24 août 1820, un cri d'indépendance partit de Porto et fut répété dans tout le royaume. Une junte provisoire, instituée par la garnison insurgée, se borna d'abord à proclamer la convocation d'un congrès général, pour régler le sort du royaume, veiller à la réparation des griefs sous l'expresse réserve du respect dû à la religion catholique et à la souveraineté de la maison de Bragance.

Ce début, signalé par une modération remarquable, n'alarma ni les opinions ni les intérêts d'aucun corps. Toutes les classes de la société ouvrirent leur cœur à l'espérance et adoptèrent d'enthousiasme un mouvement dont le seul but paraissait être de restaurer l'indépendance et la dignité de la nation. Vainement les régens essayèrent-ils la résistance. Leur voix impopulaire, écho des ordres de l'étranger, se perdit au sein de l'allégresse publique. Le 15 septembre, la garnison de Lisbonne adhéra au mouvement de Porto, et un gouvernement provisoire fut composé des hommes les plus considérables du royaume.

Mais il fallait aux chefs du mouvement autre chose que la restauration de la monarchie et des institutions nationales : ils voulaient un triomphe révolutionnaire. Trois mois à peine étaient passés depuis le mouvement de Porto, que la garnison de la capitale, à l'instigation d'Antoine de Silveira, depuis chef de l'insurrection miguéliste du

(1) En 1817.

Tra-os-Montes, se réunit tumultueusement, et proclama purement et simplement la constitution de Cadix, sous la réserve des modifications qui pourraient y être faites, *à condition qu'elles fussent plus libérales*.

Il y eut d'énergiques et nombreuses protestations; mais le mouvement commencé ne recula plus. Le congrès, réuni sous ces auspices et sous la puissance des baïonnettes intelligentes, lutta avec les cortès espagnoles d'exaltation autant que d'imprévoyance. Cependant le but principal, le seul vraiment populaire de la révolution, était atteint par l'établissement du siége du gouvernement à Lisbonne et le retour du roi, auquel on présenta à signer, comme condition de son débarquement, les bases de l'impraticable constitution que les cortès souveraines venaient de décréter. Jean VI promit, signa, jura tout ce qu'on voulut. La résistance eût été vaine, et le moment n'était pas venu de trouver, pour renverser cette œuvre informe, une coopération active. On n'avait jusqu'alors fait que de la théorie. Aucune classe n'avait encore conçu d'alarmes sur le maintien des institutions dont l'exploitation faisait vivre l'homme de loi aussi bien que le gentilhomme.

Les cortès ne manquèrent pas aux conditions du programme imposé par les caporaux; aussi cette constitution de 1821 (1), redevenue, après douze ans d'oubli, la loi fondamentale actuelle du royaume, exagère-t-elle tous les principes, toutes les impossibilités consignées dans le code de Cadix.

Si le congrès s'était borné à décréter des généralités philosophiques, telles que la souveraineté du peuple (article 20), l'admissibilité de tous les citoyens aux emplois, sans autre distinction que leurs talens et leurs vertus (art. 13), la suprématie de l'intelligence (art. 14), la proportionnalité des peines aux délits (art. 12), etc., une telle profession de foi eût soulevé peu de résistances. Mais on prétendit déplacer les existences en attaquant cette masse d'intérêts de corps, qui, parce qu'elle repose sur des abus, n'en est que plus forte et plus compacte. Cette attaque se fit, d'ailleurs, mollement; on ne sut ni se donner le mérite de respecter les droits acquis, ni s'engager hardiment dans la voie des réformes; on ne fut audacieux qu'en paroles, ce qui est la pire espèce d'audace. Des dispositions législatives supprimèrent l'ancienne organisation municipale, judiciaire et

(1) Ainsi désignée parce que les bases en furent arrêtées le 9 mars 1821. Cette constitution ne fut terminée que dans les derniers mois de l'année suivante.

financière. Les juridictions seigneuriales furent abolies, ainsi que les juridictions ecclésiastiques. On crut pouvoir remplacer tout le système provincial par une organisation géométriquement régulière. L'établissement du jury fut décrété pour les affaires criminelles et même civiles; et l'on imagina de substituer aux vieilles *camaras* municipales des conseils électifs pour contrôler toutes les opérations des administrateurs locaux. On arrêta également l'établissement de trésoriers électifs, et d'un conseil de répartition, choisi d'après le même mode. L'on décréta (et ceci était plus grave encore par ses conséquences) que tous les biens de la couronne et des ordres retourneraient à la nation; que l'on consacrerait à l'amortissement de la dette publique le produit de toutes les *proprias* et *capellas* de la couronne, de toutes les commanderies des ordres militaires, anéantissant ainsi d'un trait de plume les principales, l'on pourrait dire les seules ressources d'une noblesse perdue de dettes. On arrêta également la réunion au domaine public des biens, des prélatures, canonicats et autres bénéfices ecclésiastiques; les corporations religieuses des deux sexes furent frappés d'un impôt double sur la totalité de leurs revenus. On arrêta l'extinction successive d'une foule de monastères, la prohibition des vœux nouveaux, etc.

Mais il était moins difficile d'arrêter toutes ces belles choses que de les mettre à exécution dans un pays où les cent députés qui les avaient conçues étaient à peu près les seuls à les comprendre. Si l'on ne vit pas, comme en Espagne, des soulèvemens populaires, si des moines ne parcoururent pas les campagnes armés du glaive et de la croix, c'est que la population portugaise agit rarement par des inspirations passionnées. Mais il est une force d'inertie plus difficile à vaincre qu'une résistance à main armée. Comment obtenir d'un peuple une coopération à laquelle il se refuse, et le déterminer à l'exercice de droits qu'il ne comprend pas? Aussi les anciens *corregidores* et les *juizes de fora* restèrent-ils en fonction, parce que les ministres comprirent qu'il était impossible de les remplacer selon le mode décrété. Personne ne se présenta pour l'élection des chambres municipales; personne ne voulut être juré. Les paysans portugais continuèrent à payer la dîme et les droits seigneuriaux, les couvens conservèrent leurs moines, et, malgré la prohibition légale, ils ne refusèrent aucun novice.

Que faire en un pays où les mœurs résistent si vivement aux lois, où les communications sont, presque partout, impraticables, où l'on manque enfin des premiers élémens de notre civilisation administra-

tive? L'armée était trop peu nombreuse pour appuyer par la force les mesures décrétées par le congrès : elle donnait déjà, d'ailleurs, des signes non équivoques du changement de ses dispositions. Les cortès durent donc se borner à savourer, du haut de leurs chaises curules, les éloges des journaux étrangers sur leur sagesse législative : elles se remirent, faute de mieux, à travailler à la constitution, qui ne fut terminée que la veille du jour où elle fut abolie.

En retraçant l'histoire de cette constitution, on semble écrire celle de la charte de don Pedro, dont la destinée fut de se briser, en 1828, contre certaines résistances, pour en rencontrer, en 1836, d'un ordre tout différent. En Portugal, où les théories politiques sont encore choses d'assez peu de valeur, il n'importe guère à la noblesse, au clergé, à la magistrature, qu'une constitution proclame la souveraineté du roi ou celle du peuple; mais il leur importe fort qu'on respecte leur existence politique, et surtout qu'on ne leur enlève pas leurs ressources financières. Or nous verrons bientôt que, sous ce rapport, la charte brésilienne ne différait guère de la constitution imposée à Jean VI en 1821.

Cependant les répugnances du peuple et de l'armée allaient croissant. Ces dispositions étaient entretenues par l'activité de la reine, qui, après avoir refusé le serment à la constitution, conspirait ouvertement contre elle. Déjà le comte d'Amarante avait fait une tentative, dans le nord, à la tête de quelques régimens de milice. Les milices, en effet, par l'organisation au principe de laquelle on vient de remonter, devaient être les premières à se détacher d'une révolution qui menaçait tous les intérêts anciens, sans être assez forte pour en créer de nouveaux. Tout annonçait, en Portugal, une crise prochaine, avant même que nos troupes eussent renversé dans Cadix le boulevart de la constitution espagnole.

Un jour, l'infant don Miguel, dirigé par sa mère, se retire à Villa-Franca, au milieu des mêmes régimens qui, moins de trois années auparavant, avaient poussé, à Porto, le premier cri d'indépendance. En deux heures, le mouvement militaire est décidé, et dans aucune classe de la nation, la constitution ne trouve un bras pour la défendre.

Le roi manquait seul au milieu des troupes dont les clameurs inauguraient son absolu pouvoir; des tentatives réitérées furent vainement faites auprès de lui avant de le déterminer à les rejoindre. Ses angoisses, dans cette occasion, furent publiques. Le faible Jean VI tremblait-il pour sa sûreté? redoutait-il l'agonie du parti révolutionnaire? Mais, au premier bruit du mouvement, les cortès

avaient désespéré d'elles-mêmes, et la population tout entière secondait énergiquement la contre-révolution.

Une autre conjecture, qui circula dès-lors, acquit depuis tous les caractères de la certitude historique. Le roi ne pouvait ignorer que le mouvement de Villa-Franca n'avait pas pour but unique le renversement de la constitution, et qu'une trame était déjà nouée, au sein de sa famille, pour substituer une autre autorité à la sienne. Quoi qu'il en soit de ce fait, il caractérise à lui seul la triste situation d'un pays où les conjurations de cour font seules contrepoids aux complots de caserne, et où la nation accepte aujourd'hui, comme à cette époque, les résultats les plus contraires, sans plus de résistance que d'enthousiasme.

L'histoire n'offre pas un plus triste spectacle que celui des temps qui s'écoulèrent entre cette restauration et la mort du vieux monarque. Après le mouvement de Villa-Franca, Jean VI avait pris l'engagement spontané de préparer les bases d'une constitution nouvelle; et, plus tard, la convocation des trois états du royaume fut formellement annoncée (1). Le sens droit et la conscience de ce prince lui montraient cet engagement comme aussi nécessaire que sacré. Vingt fois des ordres furent donnés, vingt fois les menaces de sa famille et les intrigues diplomatiques en arrêtèrent l'effet. S'efforçant de maintenir dans son conseil un système de bascule, de satisfaire aux exigences des partis, et surtout des influences étrangères opposées, le roi promettait tour à tour d'accepter le joug de la France ou de l'Angleterre, à condition qu'on le défendît contre ses deux fils, l'un usurpateur de la plus belle moitié de ses états, l'autre qui conspirait sous l'œil même de son père.

C'était ainsi que ce prince, dans les angoisses de la défiance et de la terreur, passait des jours que n'eût point enviés le dernier de ses sujets. Absolu de nom, et toujours paralysé dans l'exercice de sa volonté royale, il faisait espérer chaque jour à l'Angleterre le renvoi de M. de Subserra, à la France celui de M. de Palmella. Il prenait avec cette dernière puissance, ainsi qu'avec les négocians de Lisbonne, l'engagement d'accorder enfin cette franchise du port, si impatiemment attendue; mais son ministre des finances, grand pensionnaire d'Angleterre, qui préférait Gibraltar à Lisbonne, ne contresignait pas le décret, et le gardait en portefeuille. L'un de ses fils refusait d'ouvrir les lettres de son père, et chas-

(1) Proclamations du 31 mai et du 3 juin 1823.

sait ses envoyés du territoire de son nouvel empire; l'autre devenait l'idole de l'armée, et c'était en tremblant que le malheureux roi suivait les progrès d'une popularité qui eût dû être si douce à son cœur. Son épouse et ses filles chéries, les princesses d'Espagne, dont l'aînée surtout était l'objet de son orgueil et de sa plus tendre affection, avaient à peu près interrompu leurs rapports avec lui. Sa bienveillance était un titre et comme un signe de meurtre; son ami, le marquis de Loulé, fut trouvé, baigné dans son sang, à la porte des appartemens royaux. Aussi vivait-il solitaire. Retiré dans son palais de Bemposta, ou dans le vaste monastère élevé par son aïeul Jean V, il ne puisait que dans les consolations religieuses quelque adoucissement à l'amertume de ses derniers jours.

Mais il dut épuiser la coupe jusqu'à la lie. Il vécut assez pour se voir prisonnier dans son propre palais, où la reine et son fils donnaient seuls des ordres. La fermeté du corps diplomatique, surtout celle d'un ambassadeur digne de la France (1), épargnèrent au Portugal les dangers, au monde le scandale d'une révolution, dont il eût été aussi difficile de déterminer le principe que d'assigner les conséquences. L'infant, instrument d'une tête plus puissante que la sienne, agit, en cette circonstance, avec une imprévoyance inexplicable. La journée du 30 avril fut, par lui, beaucoup plus consacrée à la haine qu'à l'ambition. Les prisons se remplirent des plus intimes et des plus sûrs amis du monarque; déjà des préparatifs étaient faits pour dresser les échafauds, et l'on ne s'appuyait sur aucun fait, on ne faisait d'appel formel à aucune opinion, on ne recherchait le concours d'aucun intérêt; c'était la politique de Constantinople transportée dans le sein de la chrétienté!

Il fut donné pourtant au triste Jean VI de régler, avant sa mort, les rapports politiques du Brésil et du Portugal, et il trouva quelques dédommagemens à la mortification que lui fit éprouver une concession nécessaire dans sa réconciliation avec l'un de ses fils, et le titre *honoraire* d'empereur qu'il fut autorisé à joindre à son interminable protocole. Le traité du 29 août 1825, dont on a prétendu faire, après coup, un prétexte d'équivoque relativement à la succession au trône de Portugal, n'en laissa d'abord aucune ni dans l'esprit du roi, ni dans l'opinion publique, sur les droits de successibilité réservés à don Pedro.

Si ces droits ne furent pas formellement mentionnés dans le traité,

(1) M. le baron Hyde de Neuville.

c'est qu'on craignit de les affaiblir en en faisant l'objet d'une stipulation diplomatique. Ils furent, à la date même des ratifications, reconnus et garantis à Lisbonne par un édit royal où la succession du royaume est formellement réservée à don Pedro d'Alcantara, prince royal du Portugal et des Algarves (1). Jean VI n'indiqua jamais sous un autre titre l'empereur du Brésil. Les corps constitués en Portugal, aussi bien que tous les cabinets de l'Europe, n'entretinrent pas le moindre doute sur ce point. Aussi le vieux roi avait-il à peine clos les yeux, que la proclamation de don Pedro IV se fit sans nulle difficulté ni contestation, et qu'une députation partit pour Rio de Janeiro, afin de prendre les ordres du nouveau souverain.

Ici, du reste, nous n'entendons en rien prendre parti dans une controverse fort obscure et, après tout, fort peu importante en soi. La question de légitimité ne servit jamais, en effet, que de prétexte dans la longue et triste lutte qui s'ouvrit bientôt après. Si les droits de don Pedro, et, par suite de son abdication, ceux de dona Maria II étaient consacrés par l'unanime adhésion de l'Europe, si l'infant don Miguel les sanctionna lui-même en toute occasion par de nombreuses déclarations écrites et verbales, et à Vienne comme à Lisbonne, par ses sermens, on ne pourrait toutefois méconnaître ce qu'il y eut de plausible dans les argumens mis plus tard en avant par les partisans de ce prince. Nous nous bornerons à exposer brièvement l'état d'une question généralement mal éclairée et qui pourrait bien encore occuper l'Europe.

Les miguélistes arguaient, comme on sait, des lois fondamentales du Portugal contre lesquelles ne pouvait prévaloir aucune stipulation diplomatique ; à ce point de vue, les objections étaient graves, et les titres de don Pedro semblaient devenir contestables.

Personne n'ignore que c'est dans les actes des cortès de Lamego, qui réglèrent, à l'origine même de la monarchie, l'ordre de succession à la couronne, que l'on a cherché une incompatibilité entre la qualité d'empereur du Brésil et celle de roi de Portugal. Disons d'abord qu'on peut s'étonner de voir le parti qui, en 1823 et 1824, conspira contre Jean VI, pour empêcher la convocation des trois

(1) Édit perpétuel, donné à Mafra le 15 novembre 1825. Voyez aussi la lettre patente du 13 mai de la même année. (*Exposé des droits de sa majesté très fidèle dona Maria II, avec les pièces justificatives et les documens à l'appui*. Paris, 1830; Bobée et Hingray; in-4°.)

Les personnes qui pourraient avoir la curiosité de se fixer sur cette question de droit, auraient à consulter un ouvrage de M. A. da Sylva-Lopez-Rocha. Elles devraient lire dans un sens opposé l'exposé du procureur des cortès de 1828, Jose-Accursio das Neves, et l'*assento* de cette assemblée.

ordres, et qui témoignait un si vif repoussement contre les institutions fondamentales de la monarchie lusitanienne, s'appuyer sur elles quelques années plus tard pour faire consacrer les droits de don Miguel. Mais une contradiction de plus dans la logique des partis n'est pas chose à laquelle il faille s'arrêter. Il faut enfin tâcher d'oublier que Jean VI mourut le 10 mars 1826, et que ce fut à la fin d'août seulement qu'on prit soin d'ouvrir l'histoire pour contester le titre de don Pedro IV, parce que dans l'intervalle une charte constitutionnelle était arrivée à Lisbonne. Quoi qu'il en soit, il est certain que les cortès de Lamego ont décidé qu'aucun prince étranger ne pouvait prétendre à la couronne, et qu'elles ont pris, pour prévenir la violation de cette loi fondamentale, les dispositions les plus précises (1).

Cette disposition paraît, en effet, avoir pour conséquence d'écarter don Pedro, devenu en 1822 empereur du Brésil. Nous sommes loin de prétendre qu'il y ait une réponse parfaitement satisfaisante à cette objection. Il y a pourtant beaucoup à dire pour appuyer la décision spontanée du Portugal et de l'Europe. Il est d'abord constant qu'aucun des articles de la loi de Lamego ne prohibe la réunion de deux ou plusieurs couronnes indépendantes sur la tête du même souverain; cette loi exige seulement qu'il soit Portugais pour régner en Portugal. En cela les cortès n'auraient-elles pas entendu dire seulement que le prince devait être Portugais par le sang, qualité appartenant incontestablement à don Pedro, né à Lisbonne, et que ne fait pas perdre la possession d'une autre souveraineté? Ce prince n'était pas naturalisé étranger; il n'avait jamais renoncé à sa qualité de Portugais. Or, cette considération est d'autant plus importante en ce qui touche le Portugal, que, d'après la législation civile de ce royaume, la naturalité ne dépend que du lieu et de la condition de la naissance, étant, du reste, aussi immuable que cette condition elle-même (2).

Un souverain ne peut-il pas, d'ailleurs, avoir deux nationalités à la fois; n'en est-il pas toujours ainsi lorsque deux états sont réunis sous un même sceptre sans perdre leur existence distincte et

(1) Voici le texte de cette célèbre loi de Lamégo: « Sit ista lex in sempiternum, quod prima filia regis accipiat maritum de Portugalle, ut non veniat regnum ad extraneos, et si sponsaverit cum principe extraneo non sit regina, quia nunquam volumus nostrum regnum ire for de Portugalensibus, qui nos suâ fortitudine reges fecerunt, sine adjutorio alieno per suam fortitudinem et cum sanguine suo. » (*Exposé des droits*, etc., 167.)

(2) *Ordenação do reino*, liv. II, tit. LV.

séparée? Guillaume IV n'était-il pas Hanovrien en Allemagne et Anglais en Angleterre? Bien plus, le roi d'Espagne ne s'appelait-il pas alors Ferdinand VII en Castille et Ferdinand IV en Navarre? Pourquoi don Pedro I[er] n'eût-il pas été Brésilien à Rio et don Pedro IV Portugais à Lisbonne? Un exemple plus frappant, un antécédent plus grave encore n'existe-t-il pas dans l'histoire même du Portugal? Qu'on se rappelle qu'après la déchéance de Sanche II, les cortès reconnurent pour roi Alphonse III, quoiqu'il fût comte souverain de Boulogne, marié en France et même naturalisé Français; mais il était Portugais par le sang, et cela leur suffit.

Quoi qu'il en puisse être, et sans s'arrêter à une discussion oiseuse, il est certain au moins en fait que tout les corps constitués en Portugal, aussi bien que toutes les cours étrangères, considérèrent d'abord l'abdication contenue dans la déclaration du 2 mai 1826 comme un acte essentiellement libre de don Pedro, déterminé seulement par le danger de conserver les deux royaumes avec une administration séparée. Dès-lors il pouvait attacher à son abdication en faveur de sa fille des conditions qui la résiliaient de droit par leur non-accomplissement. C'est ce qu'il fit en ne renonçant à ses droits en faveur de dona Maria II, que sous condition de prestation de serment à la charte qu'il venait d'octroyer et du mariage de cette princesse avec l'infant, son oncle.

Les actes de l'empereur arrivèrent successivement à Lisbonne, à commencer par celui qui instituait la nouvelle régence. La charte parut enfin, mais sous le patronage de l'étranger, portée par un homme dont le nom rappelait au Portugal des souvenirs de vasselage et d'humiliation (1).

Néanmoins, pendant quelques jours, la majeure partie de la haute noblesse fut dans la joie en voyant s'ouvrir devant elle la perspective d'une existence politique bien autrement importante que sa domesticité de cour. Tous les fidalgues ayant un titre de grandesse, c'est-à-dire tous les ducs, marquis et comtes, avec les archevêques et évêques, furent appelés à composer la nouvelle chambre des pairs.

Si cette organisation avait pour l'empereur et ses conseillers bré-

(1) Sir Charles Stuart, ministre d'Angleterre en Portugal lors de l'invasion française, avait fait partie de la régence instituée par le prince régent pour gouverner le royaume en son nom. Ce même agent diplomatique fut nommé, en 1825, par le roi Jean VI, son ambassadeur au Brésil, où il cumulait de la façon la plus étrange deux caractères et deux nationalités. Un tel fait en dit plus que tous les autres sur l'indépendance politique du Portugal.

siliens, assez ignorans de l'état du Portugal, l'avantage de pouvoir être faite en copiant l'almanach de la cour; si elle contribua même à donner à cette pairie, pendant sa courte existence, une sorte d'unité et de force de résistance, elle n'en fut pas moins une des causes qui hâtèrent le plus la chute du gouvernement constitutionnel. La noblesse provinciale, très forte surtout dans les deux Beyra et le Tras-os-Montes, où elle exerce une bien autre influence que les titrés de cour, vit avec une universelle indignation cette ligne profonde de démarcation établie entre elle et la fidalgie. Les gentilshommes de province s'étaient toujours attachés à l'effacer, et la plupart d'entre eux, d'une noblesse aussi ancienne et plus pure que celle de tant de grands élevés par la faveur ou l'immoralité, se révoltèrent à l'idée de voir tel millionnaire, ennobli de la veille, siéger dans une chambre dont l'accès leur était interdit. C'est en très grande partie à cette cause que dut être attribuée la première insurrection miguéliste dans le nord du royaume, à laquelle un seul pair, le marquis de Chavès, prit une part active, et où il fut secondé par un si grand nombre de gentilshommes au titre de vicomtes, que l'insurrection du Tra-os-Montes n'est jamais désignée en Portugal que par le nom de : *guerre des vicomtes.*

Quand les premiers mouvemens d'amour-propre furent passés, et qu'on eut savouré plusieurs jours le plaisir de se sentir quelque chose et d'essayer son manteau de pair, on en vint à des réflexions plus sérieuses. L'on vit clairement que la charte royale était tout aussi menaçante que la constitution de 1821 pour la noblesse, la magistrature, le clergé, les ordres militaires, en un mot pour toutes les existences antiques. Il importait, en effet, fort peu qu'elle émanât d'une autre source, et qu'elle consacrât quelques principes différens, si les conséquences pratiques devaient être les mêmes. Or, c'était là ce qu'on ne pouvait méconnaître à la simple lecture de ses dispositions.

Cette charte promettait une réforme de toute l'administration provinciale (art. 132); elle établissait des chambres municipales électives (art. 134 et 135), un nouveau système financier, fort bien entendu, du reste, et qui n'avait que le tort d'armer contre lui une foule d'intérêts. La charte établissait également le jugement par jury (art. 118), la publicité des procédures (art. 116); elle instituait des tribunaux de paix (art. 127), et substituait une organisation absolument nouvelle à l'antique hiérarchie judiciaire et seigneuriale. Elle stipulait qu'aux chambres seules appartiendrait la disposition des

biens et des domaines de la couronne (art. 15), ajoutant qu'elles auraient le droit de prendre *toutes les mesures convenables pour l'extinction de la dette publique* (art. 15, § 12); et, pour ne laisser aucun doute sur la portée d'une pareille stipulation, la charte ajoutait qu'il était interdit au roi d'accorder pour l'avenir d'autres faveurs que des titres purement honorifiques, toutes les pensions à la charge de l'état dépendant de l'approbation de la législature (art. 75); elle prohibait le cumul des fonctions publiques, qui était la base et le principe de l'ancienne administration portugaise. Enfin, elle interdisait aux pairs du royaume tout autre emploi que ceux de ministres et de conseillers d'état (art. 131). C'est cette constitution que des soldats, que les trophées de la Granja empêchaient de dormir, ont déchirée naguère, comme trop peu libérale!

Ces dispositions, sérieusement exécutées, auraient sans doute produit, en Portugal, des résultats avantageux; mais ce qu'on a dit de l'état intérieur du pays a déjà dû faire pressentir les obstacles, pour ne pas dire les impossibilités, qu'une telle réforme devait rencontrer devant elle. L'exécution de certains articles de la charte semblait réduire la noblesse à l'indigence; car, ruinée par ses désordres et son faste de mauvais goût, elle ne se maintenait guère que par le produit de ses nombreuses commanderies, concédées aux titulaires par la couronne pour une ou plusieurs générations, et dont la charte faisait tout simplement un gage de la dette publique. De son côté, le clergé était blessé, sinon dans sa foi, du moins dans son existence et son autorité politique. La bourgeoisie provinciale surtout, en possession héréditaire des charges de magistrature et d'administration, devait renoncer à tout ce qui créait depuis si long-temps son importance et sa fortune.

Pour mettre en vigueur un pareil système, et pour trancher ainsi dans le vif, il fallait une main de fer ou une révolution. Or, don Pedro, éloigné de deux mille lieues de sa capitale, manquait également et de force morale et de puissance militaire. Il fallait être aussi aveuglé que l'était l'empereur par l'attrait des théories et l'amour-propre d'auteur, pour espérer obtenir de tels résultats par la coopération des corps même les plus intéressés à les prévenir. Les hommes de 1820 ne s'y trompèrent pas : ils comprirent dès l'abord que la charte ne pouvait triompher que par eux des obstacles qu'elle allait rencontrer. Aussi, seuls entre tous, l'adoptèrent-ils avec ardeur, et cette adoption même la discrédita promptement dans une partie de la noblesse et du haut clergé, qui paraissait disposée à la soutenir.

Dès l'ouverture de la session, la chambre des pairs laissa percer ses inquiétudes et son refroidissement. Toutes les mesures proposées au sein de la chambre des députés pour obtenir des lois complémentaires de la charte, et pour la mise à exécution de ses dispositions principales, furent rejetées sans exception par l'autre branche du pouvoir législatif. Tout en protestant de leur attachement à la jeune reine et à l'empereur, son auguste tuteur; tout en faisant même de temps à autre des professions de foi constitutionnelles, les pairs repoussèrent constamment, par leurs votes, des mesures qui, à vrai dire, n'étaient guère plus sincèrement souhaitées par bon nombre de députés, attachés par leur position et leurs intérêts à l'ancien ordre de choses, et dont l'inquiète prévoyance n'isola jamais la constitution de toutes ses conséquences administratives et financières.

Ainsi périssait la charte, ainsi se préparait la restauration miguéliste. A la session de 1828, que la contre-révolution devait clore si promptement, les pairs prirent une attitude encore plus hostile à toutes les réformes, et la plus grande partie de la chambre des députés parut elle-même céder au découragement profond que faisait naître la perspective d'un changement prochain dans le gouvernement. L'infante Isabelle-Marie n'avait été investie de la régence qu'à raison de la minorité de son frère. Or, les lois portugaises fixent la majorité à vingt-quatre ans, et l'infant don Miguel allait bientôt atteindre cet âge. Les termes mêmes de la charte lui conféraient la régence, et c'était donner une force immense au parti miguéliste, que de violer des droits évidens.

D'un autre côté, on ne se dissimulait pas à Lisbonne les dangers dont la présence de ce prince dans le royaume menaçait le frêle édifice constitutionnel. On savait que don Miguel n'était pas homme à reculer devant un parjure, et nul n'ignorait le terrible ascendant qu'exerçait sur sa volonté l'inflexible énergie de sa mère. Une foule d'hommes attachés au régime constitutionnel, qui, au 30 avril, avaient cru voir luire leur dernier jour, annonçaient hautement qu'ils quitteraient le Portugal au moment où don Miguel y reparaîtrait comme régent, leur vie ne pouvant y être en sûreté. Enfin, l'opinion générale à Lisbonne admettait une incompatibilité absolue entre le régime constitutionnel et la régence de l'infant, opinion qui ne pouvait manquer d'être comprise et partagée par le corps diplomatique. Cependant les cabinets les moins favorables à la diffusion des principes constitutionnels repoussaient comme immorale et désastreuse l'idée d'une contre-révolution en Portugal. Leur erreur

fut seulement de croire que le renversement de la charte brésilienne pourrait se faire par des voies régulières et des modifications successives, sans attenter à la souveraineté de doña Maria II, reconnue par toute l'Europe. Ces dispositions étaient celles qu'aspirait à faire naître dans l'ame de l'infant M. le prince de Metternich, aux yeux duquel les droits de la jeune reine empruntaient un caractère inviolable de sa qualité de fille de l'archiduchesse Léopoldine.

En général, les cabinets se montraient, comme on peut le supposer, de fort bonne composition sur le sort d'une charte dont le voisinage était, pour la cour de Madrid, un sujet d'appréhensions continuelles, et par suite un embarras sérieux pour la France. Mais ils n'entendaient pas céder sur des droits consacrés par des conventions diplomatiques, et que don Miguel n'avait fait nulle difficulté de sanctionner en toute occasion, désavouant spontanément tout ce qui s'était tramé en son nom. Le ministre autrichien conseilla donc au jeune prince, qu'une décision de son frère venait de mettre en possession de la régence avec le titre de lieutenant-général du royaume, de se montrer, avant tout, sujet soumis, sauf à laisser la charte sécher sur pied, comme les arbres exotiques, qui meurent faute de culture. A Londres, le duc de Wellington, qui venait d'arriver au ministère, ne dut guère donner des conseils différens. La tombe s'était refermée sur M. Canning, et le concours énergique que l'Angleterre avait un instant prêté au parti constitutionnel en Portugal ne devait pas être continué par son successeur. Avant le départ de l'infant pour Lisbonne, le ministère britannique avait arrêté le rappel des troupes anglaises, seul point d'appui de la charte, seule protection des hommes compromis pour elle.

Beaucoup d'indices font supposer que l'infant quitta Londres à peu près résolu à suivre la marche prudente qui lui avait été tracée à Vienne. Il n'entrait pas alors dans sa pensée de violer le serment qu'il allait ratifier sous des formes si solennelles à celui qu'il avait librement reconnu pour son souverain, à la jeune enfant qu'il avait acceptée pour épouse. Mais comment cette tête ardente et faible eût-elle résisté à ce délire de joie populaire qui l'accueillit à son débarquement (1), à l'entraînement de ces vœux qui déjà perçaient de toutes parts, aux cris de *vive le roi don Miguel Ier!* comment se défendre, lui, homme de dissimulation et de rancune silencieuse, qui avait tant de désirs à satisfaire et de vengeances à exercer, de l'irrésistible as-

(1) 22 février 1828.

cendant de cette femme, douée par la nature d'une immense puissance pour haïr et pour souffler en d'autres cœurs le feu de ses mortelles inimitiés? Deux fois, son fils avait été l'exécuteur presque passif de ses inflexibles volontés; à vingt-quatre ans, il se retrouvait sous sa main comme un roseau pliant, tel qu'un être incapable de lutter contre son génie. Elle ne tarda pas à fixer les irrésolutions de l'infant, à le déterminer à entrer sans crainte et sans remords dans la voie qui s'ouvrait pour monter à ce trône disputé.

Le 26 février, des salves de toutes les batteries du Tage avaient annoncé au Portugal et à l'Europe le serment prêté par don Miguel, sur les saints évangiles, à don Pedro et à la charte. Le lendemain, le lieutenant-général régent du royaume composait un ministère dont le choix indiquait d'avance le prochain avenir réservé à la constitution et rendait facile le développement des projets ultérieurs. Une opposition impuissante tenta d'abord de se produire à la chambre des députés; mais toute force morale se retirait graduellement du corps constitutionnel. Les acclamations à *don Miguel Ier, roi absolu!* devenaient à chaque instant plus fréquentes. Interdites d'abord, elles furent, le second jour, ostensiblement soudoyées par la reine et par la cour. Quelques membres des deux chambres essayèrent en vain de protester par des propositions d'adresses contre des projets qu'on ne dissimulait plus. Celle des députés avait perdu tout espoir de conjurer l'orage, et ses membres les plus importans ne songeaient plus qu'à fuir une capitale que de grands désordres ne pouvaient manquer d'ensanglanter. La chambre des pairs, sans voir tout entière avec plaisir le changement de souveraineté, abonda dans un sens qui consacrait ses intérêts de fortune et de caste. Un décret (1) cassa la chambre des députés, et dès ce moment l'infant accueillit ouvertement les députations des villes et municipalités par lesquelles il était supplié d'abolir la charte et de prendre le titre de roi, d'après la vieille loi de Lamego, de nouveau sanctionnée par les états de Lisbonne, en 1641, lors de l'érection de la maison de Bragance. Ces adresses furent soutenues par des mouvemens militaires qui éclatèrent en même temps sur divers points, à Coïmbre, Setuval, Viana, Bragance.

L'infant répondit que cet objet devait être discuté par les cortès du royaume. Un décret publié *con a real rubrica* (2) convoqua le

(1) 12 mars 1828.
(2) 6 mai.

clergé, la noblesse et les communes, et les ambassadeurs quittèrent Lisbonne au moment où les derniers transports anglais s'éloignaient de la rade. Les élections eurent lieu partout sous l'empire d'une exaltation trop énergique pour permettre même à l'opposition de s'y montrer. Le mouvement miguéliste, un instant arrêté par la redoutable insurrection militaire de Porto, se continua dès-lors avec une sorte de régularité imposante. Le procureur de la couronne et le procureur des cortès exposèrent alternativement le droit antique du royaume, et un vote unanime éleva l'infant don Miguel sur le trône des Alphonses et des Emmanuels (1).

On ne saurait douter que cet acte ne fût conforme aux vœux de la très grande majorité numérique. Les acclamations qui le suivirent constatent trop qu'en repoussant un système d'innovations administratives et politiques pour ressusciter le régime sous lequel il végétait depuis deux siècles, cette assemblée exprima les véritables sentimens du Portugal. La couronne que le peuple de Lisbonne plaça au front de don Miguel, fut une couronne nationale, et la souveraineté populaire sacra ce prince de son sceau redoutable. Il convient d'ajouter, d'ailleurs, quelle qu'ait été l'origine tumultueuse de cette assemblée, que ses membres, pour les trois états, étaient, à quelques exceptions près, les hommes les plus importans du clergé, de la noblesse et de la magistrature provinciale.

Par un contraste qui caractérise à lui seul la situation des esprits et des intérêts dans les deux royaumes de la péninsule, l'aristocratie ralliée, en Espagne, à la cause d'Isabelle II, appuya presque tout entière, en Portugal, l'avénement de don Miguel (2). Celui-ci délivrait, en effet, la noblesse provinciale d'une pairie odieuse dès que l'accès lui en était interdit; et, d'un autre côté, en compensation d'une importance politique à laquelle la grandesse portugaise renonça vite, il lui rendait sécurité pour sa fortune, bien plus étroitement liée qu'en Espagne au maintien du régime absolu.

A l'exception de la division qui s'insurgea à Porto, et dont la révolte fut promptement apaisée, l'armée suivit le mouvement lorsqu'elle ne le provoqua pas. Appuyé sur elle, sur la noblesse et sur le peuple, n'inspirant pas à la masse de la bourgeoisie provinciale les antipathies qu'un tel ordre de choses soulèverait en France, don Miguel n'avait donc contre lui que le commerce et la finance de la capi-

(1) 11 juillet 1828.

(2) Des quatre-vingt-dix pairs nommés par don Pedro, quatorze seulément s'abstinrent de signer l'acte d'acclamation du 11 juillet.

tale et de Porto avec un certain nombre d'hommes politiques, dont la fuite avait rendu l'opposition sans danger. Appuyé chaleureusement par l'Espagne, assuré d'obtenir bientôt une reconnaissance déjà arrêtée en principe par les plus importantes d'entre les cours, et que l'Angleterre elle-même se bornait à marchander en la mettant au prix d'une amnistie, ce prince semblait régner dans les conditions les plus favorables pour justifier à la fois aux yeux du monde et sa vie antérieure et le vieux régime dont il était le représentant.

Cependant ce règne fut atroce; il épouvanta l'Europe; il fut pour le Portugal le signal de la ruine et de la désolation. C'est d'abord la banque qui succombe (1); puis, les emprunts forcés et les confiscations remplissent les caisses publiques sans suffire aux besoins même les plus urgens. L'échafaud se dresse, le pays se dépeuple, et les cachots s'emplissent, à ce point que deux ans après l'avénement de don Miguel, avant même qu'il eût à se défendre contre l'invasion pédriste, la cinquantième partie de la population du royaume était emprisonnée ou en fuite (2)! C'était à la lettre l'opinion libérale tout entière; car, en Portugal, cette opinion n'excède guère ce chiffre: premier exemple peut-être d'un emprisonnement en masse que la loi des suspects avait conçu plutôt qu'elle ne l'avait réalisé.

Que si maintenant les hommes de conscience, à quelque école qu'ils appartiennent, se prennent à réfléchir à cette longue série de violences et de proscriptions exercées dans la pleine possession du pouvoir matériel, il est impossible qu'ils ne puisent pas là de graves enseignemens. Voici un pays où, à part une minorité presque imperceptible quant au nombre, toutes les classes, soit conviction, soit routine, adhèrent à un certain système de gouvernement, et pourtant ce système, avant même que don Pedro eût débarqué en Europe et menaçât le Portugal, ne peut se maintenir qu'à l'aide de rigueurs inouies dans les annales des peuples civilisés. L'autorité de don Miguel n'était méconnue que par une poignée d'hommes réfugiés sur un rocher des Açores et par quelques proscrits vivant à

(1) La banque de Lisbonne fut la seule création de la révolution de 1820 qui survécut à sa chute. Elle rendit pendant plusieurs années les plus grands services au Portugal; mais, à l'avénement de don Miguel, elle dut suspendre ses paiemens.

(2) Cette assertion, dont nous ne garantissons pas du reste la parfaite exactitude, appartient au journal *the Courier*, qui, d'après des documens recueillis à cette époque, calcula qu'au 1er juillet 1831, 26,270 personnes avaient été jetées dans les cachots, 1,600 déportées en Afrique, 37 exécutées; 5,000 étaient contumaces; à quoi il faut joindre 13,700 émigrés: total 46,607. Ajoutons que ce calcul, qu'on peut trouver reproduit dans l'*Annuaire* pour 1831, était fait avant la conspiration militaire du 22 août, par suite de laquelle une cour martiale fit fusiller quarante soldats seulement du 2me régiment de ligne.

l'étranger du pain de la charité publique, que déjà cette autorité était tyrannique comme un pouvoir faible et précaire. D'où vient cela, si ce n'est que la majorité numérique ne suffit pas pour faire prévaloir certaines idées lorsqu'elles sont rayées par la Providence du livre de l'avenir? Agis mourant pour faire revivre les lois de Lycurgue, Brutus immolant un grand homme à la liberté patricienne, Saint-Just rêvant, sous les échafauds, de la Grèce et de Rome, terribles exemples de l'impuissance et du danger des anachronismes, exemples que don Miguel de Bragance a confirmés à sa manière et à son tour!

Mais on va voir ce gouvernement aux prises avec des dangers plus immédiats, et cette lutte révèlera mieux que tout le reste l'état de ce triste pays.

Chassé du trône impérial par le parti national, qui s'obstinait à le proclamer Portugais alors qu'on le considérait comme Brésilien à Lisbonne, don Pedro I[er] avait ressenti au-delà des mers le contre-coup des trois journées (1). L'espérance de reconquérir un royaume pour sa fille lui rendit plus facile l'abandon du sien, et cette reine-enfant traversa une seconde fois l'Atlantique à la poursuite d'une couronne qui devait si souvent blesser son jeune front. Si jamais les annales de l'Europe s'obscurcissaient au point de ne dessiner que quelques rares figures dans la nuit lointaine des âges, on accueillerait sans nul doute, comme le plus expressif et le plus gracieux des mythes, cette double et faible personnification de la régénération péninsulaire. Isabelle et Marie appartiendraient de droit à l'histoire de la palingénésie sociale. Puissent-elles être l'une et l'autre un symbole de renaissance!

Ce fut dans les affaires du Portugal que la politique de la monarchie de 1830 eut occasion de se dessiner pour la première fois. L'expédition de M. l'amiral Roussin, provoquée par des évènemens dans lesquels, il faut le dire, tous les torts n'étaient pas du côté du gouvernement de don Miguel, offrait une dangereuse occasion de propagande. Le ministère du 13 mars sut l'éviter. Il sut obtenir satisfaction (2) sans se compromettre dans des affaires entièrement en dehors de nos intérêts nationaux et de la sphère de notre influence naturelle et légitime. Le drapeau tricolore flottant le long des quais de Lisbonne sans déterminer d'insurrection, constatait en même

(1) L'empereur abdiqua en faveur de son fils, don Pedro II, le 7 avril 1831.
(2) L'escadre française força l'entrée du Tage le 11 juillet 1831.

temps et la faiblesse de l'opinion libérale en Portugal et l'énergique modération du ministère Périer.

Aussi, bien qu'accueilli avec faveur en France, don Pedro n'y trouva-t-il pour ses vues sur le Portugal qu'un concours réservé. L'Angleterre, alors dans toute la ferveur de la réforme, put et dut se montrer plus décidée dans une question qui lui appartient par une prescription de deux siècles. Ce n'est pas, du reste, que don Miguel ne fût tout prêt à se livrer à elle, et que les vues d'émancipation nationale dont ses partisans lui faisaient très gratuitement honneur dans la presse parisienne eussent le moindre fondement. On a déjà dit que sous l'administration du duc de Wellington, à laquelle l'infant était fort disposé à faire hommage lige de sa couronne, la négociation n'avait été arrêtée que par l'amnistie, exigée à Londres comme affaire d'honneur, et regardée à Lisbonne comme incompatible avec l'existence du gouvernement; mais après la révolution de juillet, le parti whig, établi aux affaires, ne pouvait conserver don Miguel à Lisbonne : c'eût été renoncer à toute action politique sur la Péninsule. Aussi don Pedro trouva-t-il en Angleterre un appui dont il ne tarda pas à profiter pour son expédition de Belle-Isle.

Rien ne constate mieux que l'histoire de cette campagne de deux années le double aspect de la situation du Portugal : d'une part, l'adhésion presque générale au pouvoir absolu; de l'autre, l'impuissance du pouvoir absolu à se défendre énergiquement, lorsqu'il est aux prises avec une idée plus vivante.

Entré à Porto sans coup férir (1), bien muni d'argent et fort de l'appui moral de deux grandes puissances, l'auteur de la charte de 1826, qui venait la rendre au Portugal après quatre longues années de souffrances, semblait pouvoir compter sur des insurrections locales et de nombreuses défections militaires. Telle était sans doute sa ferme espérance en même temps que l'attente générale de l'Europe. Cependant cette espérance et cette attente furent complètement trompées : nul ne bougea. L'armée de ligne presque entière resta fidèle à don Miguel; les milices, soumises aux influences territoriales, vinrent de toutes parts rejoindre ses drapeaux, et l'expédition pédriste était à peine débarquée qu'il la bloquait dans Porto, réduit aux dernières extrémités.

Si, après de longs mécomptes, le duc de Bragance vit tout à coup changer la fortune, on doit moins l'attribuer à la destruction de la

(1) 9 juillet 1832.

flotte miguéliste (1), et à la diversion si heureusement conduite par le duc de Terceire dans les Algarves, qu'à la direction nouvelle soudainement imprimée aux affaires d'Espagne. Et c'est ici que les deux causes viennent se confondre étroitement, comme pour laisser prévoir leur solution commune et définitive.

Quoi qu'il en soit, en même temps que le parti libéral restait isolé et sans concours, le parti absolutiste, toutes dévouées que lui fussent les masses, n'en recevait qu'un appui nul et sans efficacité. Avec une armée de trente mille hommes et un nombre double de milice exercée, don Miguel ne sut point parvenir à chasser du territoire portugais, ou même à forcer derrière les remparts d'une place médiocre, un chétif corps de sept mille hommes, ramas d'indigènes et d'étrangers stipendiés. Le nombre combattait pour lui, mais sans énergie, sinon sans courage, soit lassitude des révolutions, soit fatale prescience d'une résistance inutile.

M. de Zéa avait été conduit à rompre toute relation avec don Miguel, près duquel s'était naturellement réfugié le prétendant espagnol après le testament de Ferdinand VII. Le premier acte du ministère Martinez de la Rosa, et c'était là une inspiration à la Périer, fut de faire passer la frontière à un corps d'armée de douze mille hommes (2). Cet acte fut décisif, bien moins encore à raison du poids qu'il jetait dans la balance des forces respectives que parce qu'il constatait aux yeux de tous la subordination désormais inévitable et chaque jour plus étroite de la question portugaise à la question espagnole.

Don Miguel n'essaya pas même une résistance qu'au dire de tous sa situation militaire lui permettait d'essayer encore. Il quitta le Portugal (3), emportant dans l'exil, avec les sombres souvenirs de sa jeunesse, des espérances que, de nos jours, de brutales sympathies populaires ne sauraient suffire à réaliser.

La politique française, aux phases diverses de cette longue crise, ne dévia pas de la ligne où elle s'était d'abord placée. Ne s'engageant pas positivement dans une question qui n'avait pour lui qu'un intérêt général, le ministère dut se borner à encourager don Pedro par quelques secours, fort inférieurs du reste à ceux que son antagoniste recevait d'une autre source. Mais lorsque le trône de dona Maria II fut relevé, un bruit se répandit en Europe qu'un projet d'alliance avait été conçu qui aurait été traversé par un caprice de jeune fille;

(1) Bataille du cap Saint-Vincent, gagnée par l'amiral Napier, 5 juillet 1833.
(2) 16 avril 1834.
(3) 12 juin 1834.

et cette conjecture sembla tirer quelque consistance de la froideur témoignée à la jeune reine lorsqu'elle quitta la terre de France, qui jusqu'alors lui avait été si hospitalière. En ne discutant un tel projet que comme une pure hypothèse, on aurait lieu sans doute de rendre grace à la bonne fortune de la France des obstacles devant lesquels il aurait avorté. Se créer en Portugal des intérêts complètement factices, s'engager d'avance contre les éventualités d'avenir qui peuvent modifier la situation territoriale de la Péninsule d'une manière aussi heureuse pour ses deux peuples qu'utile à l'influence française; inquiéter sans motif l'Angleterre en tentant à Lisbonne ce que nous n'avons le droit de vouloir qu'à Madrid, c'eût été se créer des embarras gratuits, auxquels la France n'eût trouvé qu'une compensation dérisoire dans le droit concédé à l'un de ses princes de se tenir sur les marches d'un trône sans y monter.

Pour quiconque avait suivi d'ailleurs les évènemens, pour qui avait pu apprécier le caractère portugais, singulier mélange de mobilité et d'apathie, qui, à de longs jours de calme, fait succéder de soudaines et inexplicables colères, il était d'avance démontré que l'établissement d'un régime constitutionnel régulier rencontrerait dans ce pays de très longs et très redoutables obstacles. Aussi ne nous a-t-il pas été possible de lire sans sourire, dans les discours officiels de la jeune reine et les exposés de ses ministres, peu après la délivrance du territoire, l'annonce de plans merveilleux pour restaurer soudain le crédit, l'industrie, l'agriculture, l'instruction publique, etc.

Si, dans les prévisions financières, on confessait un déficit égal au tiers au moins des recettes (1), on ne déclarait pas moins que, par suite de l'établissement d'un gouvernement représentatif, la richesse publique allait suivre une progression tellement rapide, qu'il n'y avait pas à s'en préoccuper un instant. Les cortès n'allaient-elles pas pouvoir disposer d'une masse énorme de biens nationaux et de la couronne; une foule de commanderies n'allaient-elles pas faire retour au trésor public, et la refonte du vieux système de perception n'aurait-elle pas bientôt doublé toutes les recettes? Devant un si brillant avenir, il fallait faire face à tout par le crédit, sans qu'il fût nullement nécessaire d'augmenter les charges publiques. Bien plus, selon le ministère, le gouvernement devait prendre l'initiative de toutes les grandes entreprises; aussi ne réclamait-il rien moins que l'autorisa-

(1) Présentation du budget de 1835 par le ministre des finances, M. Carvalho.

tion législative d'intéresser dès ce moment le trésor, jusqu'à concurrence d'un dixième au moins, dans toutes les spéculations d'utilité publique ayant pour objet d'ouvrir des routes, de creuser des canaux, de fonder des banques provinciales, etc., etc.; magnifique programme, qu'on eût regardé comme fort hardi à Paris, et qui parut tout simple à Lisbonne.

Malheureusement cette année 1835, qui devait voir se réaliser tant de merveilles, fut signalée par une anarchie parlementaire et ministérielle sans exemple, et qui, dans ce moment même, paraît être plus vivace que jamais. Des cabinets furent formés, dissous, refondus en moins de temps qu'il n'en faudrait pour exposer les motifs de ces changemens; une jeune reine se complut à jouer aux quatre coins ministériels avec tous ses caprices et sa mobilité de femme; la chambre, ne sachant ni ce qu'on en attendait, ni ce qu'elle voulait, réclamait la dissolution pour demander quelque chose; la populace de Lisbonne criait mort à Palmella, et les provinces écoutaient sans comprendre.

Quant à M. Carvalho, il en était pour ses théories. Si la vente des propriétés nationales, livrées à bas prix et à longs termes, couvrit les plus indispensables dépenses, la congrue à payer aux ecclésiasques dépossédés, l'obligation d'entretenir aux frais de l'état une foule d'établissemens d'instruction publique et de charité, jusqu'alors sustantés par l'église, la nécessité de suppléer par des pensions au produit des commanderies, sous peine de voir la haute noblesse mendier dans les antichambres de la reine; enfin, et avant tout, cette indifférence glaciale de l'opinion contre laquelle se brisaient les plus beaux projets de réforme, et qui laissait le champ libre aux démagogues comme aux miguélistes, tout cela assombrissait un horizon qu'on avait d'abord fait tout d'azur, et laissait prévoir de prochaines perturbations.

Lorsque l'émeute de la Granja eut rendu à l'Espagne cette constitution que ses plus fervens adorateurs ont mis tant de bonne volonté à modifier, les évènemens de septembre, en Portugal, purent être considérés comme inévitables. Il ne fallait plus qu'un bataillon, ressource qui n'a manqué à aucun parti dans ce pays, où l'on se met périodiquement à la fenêtre pour voir passer le pouvoir nouveau, porté sur les baïonnettes des prétoriens. La constitution de 1821 était sans doute en 1836 fort inconnue du Portugal, où elle n'avait produit que des discours ampoulés. La charte de don Pedro, encore qu'elle n'eût pas de profondes racines, se présentait au moins comme

un monument consacré par de longues souffrances. On ne pouvait pas lui objecter comme à *l'estatuto real* de Marie-Christine d'être un essai fort incomplet et fort timide ; il devançait, en effet, de plus d'un siècle les mœurs et les idées du pays, et c'était par là, nous l'avons vu, qu'il avait une première fois succombé. Et cependant lorsque cette charte fut attaquée par un peloton de cette même armée, qui pendant deux ans avait versé son sang pour elle, la loi fondamentale de la monarchie ne rencontra pas un défenseur ! Et, par un contraste inattendu, on vit la garde nationale, c'est-à-dire le commerce de Lisbonne, prêter à l'œuvre de 1821, contre les projets si mal habilement combinés, il est vrai, de la cour, un appui dont l'énergie a pu surprendre, puisque c'est la première fois que le Portugal l'accorde à l'une ou à l'autre de ses constitutions politiques.

Pour comprendre ceci, il faut d'abord faire une large part à la susceptibilité nationale, blessée par la sotte apparition de quelques centaines de soldats étrangers, jetés sans but sur le quai de Belem, alors qu'il eût fallu répandre quelques mille livres sterling dans la foule en se tenant coi sur ses vaisseaux. Il faut surtout se rendre compte des irrémédiables souffrances d'une grande capitale commerciale, qui ne correspond plus à rien depuis que le malheureux Portugal, privé de sa principale colonie, a cessé de compter au nombre des grands états. Une irritation produite par des évènemens dont ce pays ne saurait se relever, et que la vieille antipathie du peuple confond avec sa haine contre la Grande-Bretagne, une prépondérance de plus en plus puissante, exercée par l'élément espagnol, telle est la double clé avec laquelle on pénètre, à bien dire, dès à présent, dans l'avenir de ce peuple.

La conduite prudente et réservée de la France, dans les dernières crises du Portugal, déterminera, on doit le croire, sa politique constante à l'égard de ce pays. Elle y conservera invariablement son attitude d'observation, en n'appréciant les évènemens du Portugal que dans leurs rapports avec la question espagnole, sans y rechercher une prépondérance aussi impossible qu'inutile. Le Portugal appartient à l'alliance anglaise par ses intérêts politiques, et sa dépendance n'est pas désormais moins obligée sous le rapport commercial. La nature, il faut le dire, l'a décidée bien plus encore que les traités ne la consacrent.

« L'objet de tout commerce, disait le publiciste le plus judicieux du dernier siècle, est de vendre le plus qu'on peut; et, pour cela, il faut nécessairement traiter avec la nation qui peut le moins se pas-

ser de nos importations et qui en consomme une quantité prodigieuse. Ce ne pourrait jamais être le cas de la France ; elle a des vins, des sels, des fruits, et de toutes sortes de denrées à revendre. Que lui vendrait le Portugal? Rien, ou presque rien. Donc il ne pourrait la payer qu'en espèces ou en matière; donc il ne lui resterait pas, au bout de vingt ans, une cruzade; donc l'intérêt mercantile ne saurait jamais engager le Portugal à se rapprocher de la France, et à lui accorder, pour son commerce, la préférence ou même l'égalité avec l'Angleterre (1). »

Aujourd'hui que l'émancipation du Brésil a privé le Portugal d'une importation de 100,000,000 fr., et que ce royaume, descendu au rang des états les plus pauvres de l'Europe, est dans l'impossibilité d'augmenter avec nous la masse de ses transactions, qui ne montent pas, importations et exportations comprises, à plus de 2,000,000 de francs (2), il est de toute évidence que les observations de Favier sont plus fondées que jamais.

Du reste, pour peu qu'on ait respiré un instant aux bords du Tage cet air de décomposition et de ruine, il devient manifeste que cette bande étroite de territoire, peuplée de trois millions d'hommes, séparée de l'Espagne malgré les plus étroites affinités de race, de foi et d'intérêts, tend à reprendre une position plus conforme à celle que lui destina la nature. Lorsqu'à la fin du XVIe siècle, le Portugal tomba sous la main de Philippe II, les souvenirs de sa prépondérance maritime et commerciale étaient trop récens pour que la domination espagnole n'y fût pas envisagée comme un joug insupportable. Et néanmoins n'est-il pas évident que, depuis 1640 jusqu'à nos jours, ce pays a complètement manqué de génie et d'impulsion propre, et qu'il n'a conservé en Europe qu'une existence analogue à celle que les rivalités politiques maintiennent à la Porte ottomane? Aujourd'hui ses héroïques souvenirs ne vivent plus que dans des proclamations déclamatoires; l'intérêt colonial a cessé de diviser les deux nations péninsulaires, dont l'avenir repose également sur le travail, sur la réforme des mœurs et celle des lois régulatrices de l'ordre civil. Si les préjugés anti-espagnols sont tenaces encore dans la population des bateliers du Tage, les hommes politiques de tous les partis ont depuis long-temps contracté, dans le malheur et l'exil, d'étroites relations. Peut-être serait-il facile de prouver, par des faits peu con-

(1) Favier, *Politique de l'Europe*, tome II, art. XI.

(2) *Le Commerce au XIXe siècle*, par M. Moreau de Jonnès, tom. II, chap. Ier, § II.

nus, que dans plus d'une circonstance la réunion des deux couronnes était le fond de la pensée des opinions les plus contraires. Sous quelles formes pourrait s'opérer cette réunion? Les deux peuples s'établiraient-ils dans des rapports analogues à ceux qui, malgré des préventions également violentes, ont fini par unir la Suède et la Norvége? questions accessoires, partie contingente des choses qu'aucune prévision sérieuse ne peut encore devancer.

La mission de la France en ce pays, doit, ce semble, consister à venir en aide à ce mouvement, lorsqu'il aura la conscience bien précise de lui-même, mais sans le devancer par des intrigues et des actes imprudens. En Portugal, comme partout, nous servirons nos intérêts en nous montrant, non les fauteurs, mais les auxiliaires des véritables tendances nationales. Ce pays ne peut accepter notre influence que lorsque, sous celle de l'Espagne régénérée par nous, une nouvelle ère s'ouvrira pour lui; c'est là l'œuvre des années, peut-être des siècles. Semons donc à Madrid pour recueillir un jour à Lisbonne; semons nos idées et versons, s'il le faut, notre sang sur cette belle terre des Espagnes, dont les épreuves n'épuiseront pas la fécondité; prêchons-lui d'exemple l'ordre dans la liberté, la religion dans le travail et dans les lumières; puis, si ces peuples revêtent jamais une vigueur et une jeunesse nouvelle, appelons les fils des Pélage et des Alphonse Henriquez à la conquête et au partage de ce monde africain, devenu notre domaine. Que l'Espagne s'y régénère de ses tristes luttes par des combats auxquels applaudiront du haut des cieux ses héroïques ancêtres; que le Portugal aille y chercher les reliques de don Sébastien, et que les trois nations catholiques conquièrent à la civilisation de la croix cette terre que, dans la chute imminente du grand empire d'Islam, la Providence leur désigne comme le but de leurs travaux et l'objet de leur récompense.

LOUIS DE CARNÉ.

LES

DEUX MUSES.

LA MUSIQUE.

C'est pour moi que les arts façonnent la matière,
Que Dieu met ses trésors au fond des élémens;
Pour moi, fille du ciel, que l'esprit de la terre
Taille l'or précieux, et jette la lumière
Comme une passion au cœur des diamans;
Pour moi que tout rayonne et fleurit et murmure;
Pour moi que, dans le sein de chaque créature,
Brûle l'encens sacré de l'admiration,
Que l'aubépine tremble aux tiges du buisson;
Pour moi que le soleil dore la gerbe mûre.
Je suis reine du monde, et, partout où je vais,
La multitude en chœur chante et me glorifie;
Partout on me recherche, on m'aime, on me convie;

Les rois me font asseoir près d'eux, dans leurs palais;
Et tandis que les fruits les plus beaux de la vie
Se détachent de l'arbre et tombent à mes pieds,
Tous les blonds jeunes gens, dans les nouveaux sentiers,
Murmurent près de moi : « Tu nous étais connue,
Chaste fille du ciel, bien avant ta venue;
Les fleuves, la rosée et la brise en émoi,
Nous avaient déjà dit quelque chose de toi. »

Comme un bon ouvrier qui s'épuise à la peine,
Unit dans un tissu tous les fils du rouet;
Ainsi, moi, travailleuse à la puissante haleine,
J'assemble tous les sons et les mêle à souhait.
Et ma sœur, la Nature, auguste filandière,
M'encourage au travail sans cesse, et du plus loin
Qu'elle voit le printemps accourir sur la terre,
Songe à me tenir prêts les fils dont j'ai besoin.
Tantôt c'est un rayon de soleil qu'elle mouille
Dans les flots de l'ondée heureuse du matin,
Et roule tout le jour autour de sa quenouille,
Comme le plus beau fil d'or, de soie ou de lin;
Tantôt une vapeur de la source voisine
Que chauffe dans son lit le souffle oriental,
Ou le bruit des métaux qui grondent dans la mine,
Ou la vibration lascive du cristal.
Et grace à ma science éternelle et profonde,
A l'inspiration qui me descend des cieux,
De tous ces élémens, moi, je compose un monde
Où viennent se croiser les bruits harmonieux
Qui chantent, séparés, dans l'œuvre universelle; —
Et tant que je les tiens assemblés sous mon aile,
Les hommes de la terre écoutent à loisir
Ce que Dieu seul pouvait combiner et saisir; —
Un monde glorieux, où le germe sonore
Est le seul qui prospère, et sur sa tige en fleur
Reçoive la rosée à la nouvelle aurore,
Le seul dont le calice exhale une senteur,
Où, dans le frais miroir des vagues transparences,
Chacun voit resplendir ses belles espérances,

Lumière insaisissable, et passer tour à tour
Le chœur de ses douleurs de la veille et du jour,
Et ses illusions défiler une à une
Comme de blanches sœurs aux rayons de la lune.

Les trésors à mes pieds roulent de toutes parts;
C'est pour moi que l'épi tombe sous les faucilles,
Que l'or abonde aux mains débiles des vieillards;
Pour moi que la voix vient aux belles jeunes filles;
C'est pour me faire honneur et me glorifier
Que la vierge en amour laisse la mélodie
Épuiser dans son sein les sources de la vie,
Et travaille sans cesse, oubliant au clavier
La funeste pâleur dont sa face est couverte,
Et la fraîcheur du soir, et la croisée ouverte,
Et la Mort qui l'attend et vient pour l'épier
Chaque fois qu'elle passe une nuit à veiller;
Puis, lorsque pour jamais sa paupière est éteinte,
Quand sur l'ivoire ému de sa divine plainte,
A la brise du soir, tremblent ses derniers pleurs,
Je recueille son ame, et dans mon élysée,
Dans l'harmonie, et loin des terrestres douleurs,
Je la transporte ainsi qu'une note embrasée.

LA POÉSIE.

Je n'ai pour vêtement que ma robe de lin,
Je n'ai dans mes cheveux perle ni diadème,
Et les fleurs de mon front, je les cueille moi-même,
Quand l'aurore se lève, en mon petit jardin.
Je traîne dans les cieux ma pauvreté divine.
Comme le mauvais riche, aux jours de la moisson,
Repousse, en l'insultant, une triste orpheline
Qui, pour avoir sa part des restes du sillon,
Parmi les serviteurs dans l'ombre s'est glissée;
Ainsi l'homme cruel de son bien m'a chassée,
Et désormais livrée à mon affliction,
Je vais à l'aventure et comme une insensée,

Attendant qu'une voix proclame enfin mon nom.
Chacun me fuit, me raille ou me cache sa vie;
On dirait que je suis la Misère ou l'Envie;
Ceux même qui jadis m'invoquaient à genoux,
Ceux à qui j'ai donné mes larmes les plus pures,
Ceux dont mes propres mains ont lavé les blessures,
Et que j'avais rendus glorieux entre tous,
Sans espoir de retour ils m'ont abandonnée,
Pour courir, au milieu d'une troupe effrénée,
Après l'ambition, cette folle du jour,
Que l'on suit au hasard, dans l'ombre et sans amour!
O mes pleurs éternels, mes larmes cristallines,
Que ne vous ai-je donc versés sur les collines,
Sur la vallée en fleurs, dans l'air, sur les chemins,
Partout, hélas! plutôt qu'en leurs ingrates mains!
Car, par cet art profond qu'ils tiennent de l'étude,
Des chastes gouttes d'eau que dispersent les vents,
Ils ont fait à loisir perles et diamans,
Qu'ils devaient tous, un jour, vendre à la multitude.
Encore s'ils voulaient me reconnaître! hélas!
Nul ne me sourit d'aise ou ne me tend les bras;
Et sur le siége acquis à leur sollicitude,
Ils me refuseraient une place auprès d'eux,
A moi, fille de l'air, qui leur ouvrais les cieux.

Je chante cependant quand la douleur me gagne,
Et me roule au hasard comme un céleste oiseau;
Car l'inspiration est telle en mon cerveau
Que la neige amassée au pic de la montagne.
Quand la terre en amour chante son gai réveil,
Quand le printemps lascif vient réjouir le monde,
Elle fond et palpite aux baisers du soleil,
Et montre à l'œil du ciel sa nudité profonde.
Ensuite dans sa source elle s'émeut et gronde,
Puis de son cours prochain avertit les échos,
Et dès-lors, qu'on l'attende ou non dans la vallée,
Elle prend son élan et s'épanche à grands flots,
Et, selon que sa course est plus ou moins troublée,
Devient en un moment le fleuve ou le ravin,

Et s'avance au hasard, sans jamais rien attendre,
Cédant à ce besoin fatal de se répandre,
Qui l'agite et l'émeut comme un désir divin.

LA MUSIQUE.

Ton visage est auguste et ta voix jeune et douce;
Harmonieux enfant, je te plains, et je veux
Essuyer de ma main les larmes de tes yeux.
Puisque l'homme cruel désormais te repousse.
Lorsque tu parais seule et sans autre ornement
Que ta molle pudeur et ton blanc vêtement;
Puisqu'il dédaigne, hélas! ta chevelure blonde,
Tes célestes regards, tes pieds immaculés,
Et tous les purs trésors dans ton sein rassemblés,
Viens t'unir avec moi. Je suis reine du monde,
Et je veux sur ton front répandre comme une onde
La sainte mélodie à jamais en honneur.
Oh! viens, et tu verras, belle transfigurée,
Demain l'humanité t'ouvrir encor son cœur,
Et l'admiration, sur ta tête sacrée,
Déposer, en chantant une hymne à ta splendeur,
La couronne du monde où l'or de Tyr s'allie
Au saint laurier trempé des flots de Castalie.

LA POÉSIE.

Certes, cet avenir que tu m'offres est beau,
Reine de l'univers, et je t'en remercie.
Mais, dis, que deviendrait ma blonde fantaisie,
Si j'allais la couvrir des plis de ton manteau?
Ta compagne, dis-tu?... Non, ta servante indigne.
Adieu, si j'acceptais, ma native beauté!
Il me faudrait ployer sous ta sévère ligne,
Comme dans un tombeau, mes deux ailes de cygne,
Et faire chaque pas selon ta volonté.
Captive sous les fils de ton tissu sonore,
Je verrais désormais le soleil, à l'aurore,

Du sein de l'Océan sortir humide et blond,
Sans pouvoir m'élancer vers lui comme l'aiglon.
Je sentirais l'odeur que la première pluie
Fait sortir en avril de l'herbe épanouie,
Et je ne pourrais plus, dans la rosée en pleurs,
Aller, comme l'oiseau, baigner ma plume ardente.
Non, le soleil, l'espace et la terre, et les fleurs!
Je vivrai, comme Dieu m'a faite, indépendante,
En attendant des jours prospères et meilleurs.

LA MUSIQUE.

Eh bien! suis ton destin, malheureuse insensée,
Et va sur quelque pic, désert, aride et nu,
Mourir honteusement, confuse et délaissée,
Seule avec ton orgueil, ta dernière vertu.

LA POÉSIE.

Mourir, mourir! Du sein du printemps qui se lève,
De la source où le ciel se mire tout en feu,
De la tige nouvelle où bouillonne la sève,
Et de la conscience, et du monde, et de Dieu,
Quelque chose qui tinte, et qui vibre, et qui flotte,
Me dit, avec un bruit de végétation
Plus sonore cent fois que ta plus belle note,
Que je ne mourrai pas dans la création.

LA MUSIQUE.

Le soleil s'est plongé dans la mer empourprée,
Le fleuve et la moisson viennent de tressaillir;
L'Océan ralentit sa plainte mesurée;
La nature s'endort, — c'est l'heure du plaisir.
Le douteux crépuscule au ciel habite encore,
Et déjà sur le seuil de mon temple sonore,

La foule bruyamment accourt de toutes parts.
Vois, là-bas, aussi loin que plongent tes regards,
Par les mille quartiers de la joyeuse ville,
Ces carrosses dorés qui marchent à la file:
C'est pour moi tout ce luxe et tout cet appareil,
Et cette multitude à la suite empressée,
Vient voir à l'horizon se lever mon soleil.
Voici le roi courbé sous sa triste pensée,
Qui va pour un moment oublier, dans mes bras,
La rude politique et la haine insensée,
Comme une ombre livide attachée à ses pas.
Voici la jeune fille ardente, et sous le charme
D'un motif qu'un beau soir de printemps j'ai chanté,
Et que depuis, hélas! je n'ai plus répété
Sans voir, dans sa paupière, éclore quelque larme;
Bel ange de candeur et de sérénité,
A qui seule peut-être, en cette amère vie,
J'ai révélé l'amour avec la mélodie....
Mais la brise du soir souffle dans mes cheveux,
De même qu'un instant avant l'aube vermeille
La nature assoupie en frémissant s'éveille,
Et laisse s'exhaler des bruits mystérieux;
Ainsi l'orchestre ému frissonne à ma venue,
Et ses vibrations, qui montent dans la nue,
Couvrent déjà les bruits de la plaine et des bois.
Adieu! ma cantatrice, au fond du sanctuaire,
Appelle sa déesse, et je vais, sur la terre,
A ce monde en travail porter l'ame et la voix.

LA POÉSIE.

L'étoile de la nuit se lève, et la rosée,
Sur ma robe de lin, tombe du firmament.
Voici l'heure de l'ame et du recueillement,
L'heure des souvenirs, l'heure de la pensée.
Là-bas dans la prairie, au fond du frais sentier
Qui borde le ruisseau vers l'endroit où la terre
Humide épanouit la moisson printanière;
Des clochettes d'argent qui poussent par millier,

Parmi les lis baignés de pluie et de lumière,
Et les couleuvres d'or dont le changeant collier
Rend aux feux du soleil comme un bruit métallique,
Un jeune homme est assis, pâle et mélancolique,
Et son ame, pareille aux belles fleurs du jour,
Comme un divin parfum exhale son amour.
Je vais à lui.... tous deux, aux rayons de la lune,
Nous causerons long-temps de sa douce infortune,
Et de cet être pur, gracieux et charmant,
Qui l'a soumis sans peine à l'amoureux tourment;
Et s'il veut, pour couvrir son image divine,
Pour la parer encor d'attraits plus merveilleux,
L'étoile qui rayonne à la voûte des cieux,
Ou le parfum des fleurs de la plaine voisine,
Ou les vives couleurs dont le jour illumine
Le tissu vaporeux vers le ciel attiré,
Tous mes trésors enfin, je les lui donnerai.

HENRI BLAZE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 juin 1837.

On peut regarder la session comme terminée. Un grand nombre de députés a déjà repris le chemin des départemens, et demain la chambre sera sans doute officiellement avertie de la fermeture de la session. Le vote du budget, contrôlé par la chambre des députés, occupera quelques jours la chambre des pairs, et le ministère aura définitivement traversé la fin de l'orageuse session qui lui a donné naissance.

Le ministère actuel, en fermant la session, peut répondre avec avantage à ceux qui le présentaient, lors de sa formation, comme un ministère d'expectative; car il a de nombreux actes à offrir à ses adversaires, et de quelque manière qu'on envisage ces actes, il ne sera pas possible, du moins, de lui adresser le reproche d'inactivité.

L'amnistie, la première des mesures prises par le ministère du 15 avril, est aujourd'hui hors de la discussion. Le parti doctrinaire a bien voulu laisser au roi le mérite de sa clémence, et ne plus épouvanter la France des suites de cet acte important. L'opposition du parti se jette aujourd'hui, faute de mieux, sur les détails. M. Guizot se tait; mais M. Jaubert parle. C'est ce spirituel et imprudent orateur qui semble avoir été chargé, par ses amis, de soutenir la discussion, et d'exercer les fonctions de commissaire. Depuis le rejet de la loi de disjonction, si âprement défendue par M. le comte Jaubert, la fortune ne s'est pas prononcée pour l'éloquence de l'honorable député, et les différens projets de loi, ainsi que les articles du budget attaqué par M. Jaubert, ont été adoptés par la chambre. Voilà pour ce qui est des faits.

Quant aux principes, à prendre les affaires en détail, comme fait M. Jaubert, la chambre s'est demandé ce que voulaient M. Jaubert et son parti, en bornant leur opposition de tribune à des chicanes de personnes, telles que la recherche des appointemens de M. Vatout, comme directeur des bâtimens, et la nécessité de rétablir les fonctions de sous-secrétaire d'état

de l'intérieur, laissées vacantes par la retraite de M. le comte de Rémusat. En sorte que M. Jaubert et ses amis se proposaient, en réalité, d'augmenter le budget, de le grever, d'une part, d'un traitement que M. Vatout ne demande pas, et de le charger, d'une autre part, d'un fonctionnaire à gros appointemens, que l'expérience et l'activité du ministre de l'intérieur actuel rendent parfaitement inutile. A cette occasion, M. de Montalivet a défini, avec une convenance et une modération parfaite, les fonctions d'un sous-secrétaire d'état du ministère de l'intérieur, quand il y a réellement un ministre. « Cet emploi, a dit le ministre, me paraît tout-à-fait inutile. On vous a parlé de l'encombrement des affaires. Eh bien! depuis que je suis de retour au ministère, et malgré mes vives souffrances, je puis dire que jamais les affaires n'ont été plus promptement expédiées. J'invoque le témoignage de tous les préfets, de tous les administrateurs, de tous mes collaborateurs! » Si M. de Montalivet ne s'était pas fait un devoir de ne pas se servir du langage qu'on blâme dans ses adversaires, et de ne pas s'écarter de la ligne de dignité et de modération qu'il s'est tracée, il aurait pu dire à M. Jaubert que les choses interverties par les doctrinaires ont été remises à leur véritable place. Au temps peu éloigné, où M. de Rémusat avait le titre de sous-secrétaire d'état au ministère de l'intérieur, les détails de l'administration se trouvaient confiés au ministre de ce département, et M. de Rémusat exerçait en réalité, avec M. Guizot, la direction politique. En ce temps-là, il eût été logique de demander la suppression du ministre et le maintien du sous-secrétaire d'état. Le ministère de l'intérieur était alors dans les mains de M. de Rémusat, il était au ministère de l'instruction publique, il était chez M. Duvergier de Hauranne, et même chez M. Jaubert; il était partout, excepté dans les mains de M. de Gasparin. Mais, aujourd'hui que ce ministère est confié à M. de Montalivet, qui suffit à sa tâche, et qui défend assez bien ses attributions contre M. Jaubert et son parti, nous ne voyons pas la nécessité de placer un second ministre entre M. de Montalivet et ses chefs de division. Nous nous souvenons très bien que le parti doctrinaire, qui accuse violemment le pouvoir de répandre des faveurs pour se créer des partisans, annonçait par ses journaux la création d'une école de *hautes positions secondaires*, pour ceux qui voudraient s'enrôler sous sa bannière. L'honneur de cette sublime création est entièrement réservé à ceux qui l'ont conçue, et le système des places doubles, des titulaires sans fonctions, des ministres exerçant dans un autre département que le leur, sera ajourné, n'en déplaise à M. Jaubert, jusqu'à la rentrée de M. Guizot au ministère de l'instruction publique, et de M. Gasparin, flanqué de M. de Rémusat, ainsi que de quelques autres bénévoles assistans, dans les autres ministères.

Si l'on voulait s'élever plus haut, et ne pas se jeter dans les débats de personnes, comme fait l'orateur qui représente actuellement le parti doctrinaire à la chambre, la question se simplifierait beaucoup. Il s'agit de deux partis ou de deux opinions. L'un de ces partis a un système dont il redoute tellement les effets, qu'il n'ose le mettre ouvertement en pratique,

et qu'il recule lui-même chaque fois qu'on lui propose de l'appliquer. Une fois aux affaires, ce parti cherche à se dissimuler à lui-même. Son chef se retire, en apparence, dans une spécialité modeste, dont il ne s'occupe guère en réalité. Les fonctions importantes des différens ministères sont, en apparence aussi, livrées à d'autres. Dès-lors toute la politique, tout le travail intérieur du parti consiste à placer ses membres du second degré, qu'on nous passe ce mot, en sentinelle près du pouvoir, et de diminuer, soit par la presse ou par des instigations continuelles, l'influence des ministres non doctrinaires que le parti a jugé nécessaire de s'adjoindre. Ce sont là les complications ingénieuses et méthodiques que le parti doctrinaire nomme l'art du gouvernement.

Hors du pouvoir, les doctrinaires se concentrent, vivent entre eux et dissimulent moins leurs principes, qui ne courent pas d'ailleurs les dangers de l'application. Leur tactique est alors celle de tous les partis. Ils ne se sont pas fait faute d'essayer de toutes les séductions, tandis qu'ils étaient aux affaires; d'accorder à leurs soutiens, dans la presse, de colossales souscriptions littéraires; de répandre parmi leurs amis des croix et des places; et à chaque nomination, même à celles qui sont le plus méritées, ils s'écrient que tout est faveur et corruption. Ils n'ont jamais hésité de transiger avec toutes les opinions; ils accusent leurs successeurs, quels qu'ils soient, de se recruter dans tous les rangs. Hors du pouvoir, le parti doctrinaire est donc un parti comme un autre. Il ne vaut ni plus, ni moins; et là encore, il a une qualité qui le distingue: c'est l'unité et la discipline qui règne dans ses rangs. Nous en citerons un exemple tout nouveau.

Une réunion a eu lieu cette semaine, à l'effet de consolider l'existence du *Journal de Paris*. Cette réunion a été présidée par M. Guizot. Après avoir reconnu tous les services rendus au parti par cette feuille, il a été décidé qu'une souscription serait ouverte séance tenante, pour subvenir à ses besoins. Cette souscription, remplie, dit-on, par MM. Duchâtel, Jaubert, Duvergier de Hauranne, de Rémusat, Eynard de Genève, etc., s'est élevée à 300,000 fr. On parle d'espérances données aux souscripteurs, pour l'époque prochaine où la possession du pouvoir permettra d'assurer plus largement encore l'avenir de l'organe aujourd'hui officiel du parti. Enfin, en peu d'heures, toutes ces garanties ont été données, tous ces sacrifices consommés, avec un empressement et un zèle qui doivent donner à réfléchir.

Rien de mieux et rien de plus louable que d'assurer la défense et la propagation de ses opinions; mais que deviennent toutes les dénégations du parti doctrinaire, qui se plaignait amèrement, durant le dernier ministère, des imprudences du *Journal de Paris*, et qui affectait de séparer ses principes de ceux de ce journal? Que devient le reproche de calomnie adressé par le *Journal des Débats* à ceux qui jugeaient le parti doctrinaire d'après les articles que publiait le *Journal de Paris*, et qui se permettaient de supposer que M. Guizot et ses amis ne trouvaient pas suffisantes, pour l'exécution de leur système, les lois actuelles sur la presse et la liberté indivi-

duelles? Quand M. Jaubert disait à la tribune que le *Journal de Paris* n'est pas une feuille subventionnée, il avait certes, plus que personne, le droit de parler ainsi; car, la veille de ce jour, il avait généreusement tiré de sa poche une somme considérable pour soutenir ce journal. Il est permis de croire que cette subvention doctrinaire a été accordée au *Journal de Paris*, autant pour récompenser ses anciens services que pour en obtenir de nouveaux. Or, les anciens services du *Journal de Paris* consistaient à attaquer violemment une partie du ministère au profit de l'autre; et ce ne fut même qu'en réponse au *Journal de Paris* que d'autres feuilles, bien disposées pour le ministère, s'attaquèrent à la partie doctrinaire du cabinet. Le parti gémissait alors de ne pouvoir arrêter le zèle et l'ardeur du *Journal de Paris*, il se plaignait hautement de ce dangereux auxiliaire. Aujourd'hui il le soutient et le subventionne. Cet acte en dit plus que toutes les réflexions que nous pourrions faire.

La fin de la session achèvera de porter le calme dans les affaires intérieures. M. Guizot quitte Paris dans peu de jours; M. Duvergier de Hauranne, M. de Rémusat, M. Jaubert, vont se reposer dans leurs terres des fatigues de la campagne législative, et M. Duchâtel se dispose à entreprendre un voyage à Lyon, à Bordeaux, et à visiter plusieurs autres villes de commerce et de manufactures. En général, le parti se flatte de revenir très prochainement au pouvoir. Ses principaux membres parlent avec confiance de leur nouveau ministère, et se regardent comme destinés à rétablir la tranquillité publique, qui doit être troublée avant peu; on dirait, du moins, qu'ils l'espèrent. Il est réel, en effet, que l'ordre et la tranquillité publique ont été garantis, en quelque sorte, par le ministère actuel; mais tout porte à croire, au contraire, et à *espérer* que la clémence du roi produira les meilleurs effets.

Le *Journal de Paris* a parlé avec une spirituelle ironie d'une mission donnée par le ministre de l'instruction publique à M. Dujardin, chargé d'aller examiner des manuscrits coptes à Leyde, où, suivant ce journal, il n'y a pas de manuscrits coptes. M. Dujardin est un savant modeste et laborieux, qui a renoncé à l'étude de la médecine, et s'est réduit à la vie la plus médiocre, pour se livrer à l'étude de la langue copte. On a pu même remarquer, dans la dernière livraison de la *Revue des Deux Mondes*, un curieux travail de M. Dujardin sur *l'Interprétation des hiéroglyphes*. M. Guizot, à qui nous sommes heureux de rendre cette justice, avait accordé à M. Dujardin, sur la demande de M. Fauriel, les moyens de remplir la mission que ce savant vient d'entreprendre. M. de Salvandy n'a donc fait que remplir les louables intentions de son prédécesseur, en envoyant M. Dujardin à Leyde, où il se trouve des manuscrits coptes d'une grande valeur; et le *Journal de Paris*, en se moquant de cette mission, a frappé sans le vouloir sur ses amis, comme il lui est arrivé souvent. Plut à Dieu que M. Guizot, pendant son ministère, n'eût accordé d'encouragement qu'à des hommes tels que M. Dujardin. Les lettres et les sciences et le parti doctrinaire lui-même, s'en seraient bien trouvés.

On assure que l'Angleterre a refusé sa garantie à l'emprunt espagnol. Les secours accordés par la France et par l'Angleterre à l'Espagne prouvent assez l'intérêt que ces deux puissances portent à ce malheureux pays; mais la responsabilité d'une garantie, et de la garantie d'un emprunt espagnol, sortait des limites qu'ont dû s'imposer les cabinets anglais et français. Une telle garantie serait aussi dispendieuse qu'une intervention, et elle n'aurait pas, pour la reine, les mêmes chances de réussite. Le système qui repousse l'intervention, devait donc logiquement repousser l'autre mesure; et en ce point, comme sur tant d'autres, l'Angleterre s'est encore trouvée d'accord avec la France.

On a aussi parlé ces derniers jours du départ du maréchal Clausel, qui serait appelé au commandement en chef de l'armée espagnole. Ces bruits nous semblent dénués de fondement. Nous n'avons pas oublié ce qui se passa lors du ministère de M. Thiers. Quand ce ministre conçut le dessein d'envoyer un corps français de vingt mille hommes en Espagne, il fit proposer au gouvernement de la reine de donner le commandement de ce corps au maréchal Clausel, qui devait avoir aussi sous ses ordres le corps anglais et le corps portugais, ce qui l'eût amené plus tard à prendre le commandement de l'armée espagnole. Les officiers anglais avaient demandé eux-mêmes à être commandés par un général français. Le gouvernement de la reine refusa ces propositions, alléguant que les généraux et officiers espagnols seraient mécontens, et feraient manquer les opérations du maréchal. En effet, la jalousie des généraux espagnols est sans bornes. Ils n'ont rien négligé pour dégoûter la légion étrangère et les soldats d'Evans, et n'ont cessé de leur tendre des piéges jusqu'au dernier moment. Les généraux ne manquent pas à la reine. Le baron de Meer est, dit-on, un officier très capable. Ce qui manque, c'est l'argent pour payer les troupes, et empêcher la désertion. Si on avait de l'argent, tout changerait de face. La responsabilité ministérielle a reculé devant la garantie de l'emprunt. Peut-être est-il quelque autre moyen de rendre des services pécuniaires à l'Espagne; mais envoyer le maréchal Clausel ne remédierait à rien, et l'envoyer sans argent, ce serait lui préparer une expédition plus désastreuse encore que celle de Constantine.

L'activité du ministère se tournera sans doute, dans l'intervalle des deux sessions, sur les affaires extérieures. Il paraît certain que l'expédition de Constantine va avoir lieu. Les ordres ont été déjà donnés pour les préparatifs, et à moins que Achmet-Bey ne se soumette, nos troupes ne tarderont pas à agir dans cette partie de l'Algérie. A coup sûr, ce n'est pas là de la faiblesse. Le traité avec Abd-el-Kader a été envoyé au général Bugeaud avec quelques modifications importantes, et si ce chef les accepte, on aura rétabli nos relations avec les Arabes, sans qu'il en coûte rien à l'honneur de la France. Le droit de frapper monnaie à son effigie, droit souverain, et celui d'apposer son cachet à un traité où se trouverait la signature royale, ont été refusés, entre autres conditions, à Abd-el-Kader. Toutes les précau-

tions ont été prises, en outre, dit-on, pour lui ôter les moyens d'exercer le pouvoir qui lui est conféré, sans la suzeraineté de la France. Pour les autres conditions, on a jugé qu'entretenir de bons rapports avec les Arabes, c'était un des meilleurs moyens d'assurer et d'étendre notre domination en Afrique. L'expédition de Constantine prouvera aux Arabes que nous n'avons pas renoncé à la voie des armes, et que nous savons les employer au besoin. Le ministère concilie ainsi deux idées, et essaie, selon les nécessités diverses, en deux localités de l'Afrique, deux différens systèmes. Nous ne savons si le succès suivra ses efforts; mais on ne peut y méconnaître une véritable habileté.

Lord Durham est à Londres; sa brillante mission en Russie semble terminée. L'ordre du Bain lui a été accordé, par le feu roi, quelques jours avant sa mort, et l'ordre de Saint-André, le premier des ordres russes, lui a été donné par l'empereur. L'empereur Nicolas avait eu l'attention de faire demander au roi Guillaume IV l'autorisation, pour lord Durham, de porter cet ordre; et il a remis à la fois à lord Durham les insignes de Saint-André et le rescrit du roi d'Angleterre. Lord Durham est, à Londres, l'objet de la curiosité et de l'intérêt public. Dans sa courte mission, il a surmonté de grandes difficultés. Son attitude à Saint-Pétersbourg a été pleine de dignité et de noblesse. L'affaire du *Vixen* a été arrangée, grace à son influence personnelle. Lord Durham a fait ouvrir de nouveau, par un traité de commerce, aux marchandises anglaises, les ports de la Russie, qui leur étaient fermés, comme à nos produits manufacturés, depuis dix ans. On peut dire qu'il a retrouvé, en Russie, toute son influence, qui commençait à décroître en Angleterre, par l'effet de circonstances qui ont disparu depuis. Lord Durham a perdu lui-même, dans le maniement des affaires extérieures, sans rien perdre de ses principes, une certaine vivacité d'opinions, qui le faisait redouter dans la sphère du pouvoir. On ne doit donc pas être surpris de le voir désigné comme le chef futur du cabinet. Il paraît, cependant, que les hommes bien informés en Angleterre ne croient pas à sa nomination, et pensent qu'il s'élèverait des difficultés de plus d'un genre, s'il en était sérieusement question.

Un des doyens du corps diplomatique à Paris, l'un de ses membres les plus spirituels et les plus distingués, M. le comte de Loewenhielm est sur le point de partir pour Stockholm, où il est question, dit-on, de lui offrir le poste de ministre des affaires étrangères, laissé vacant par la mort de M. de Wetterstedt. Ce serait une grande perte pour la société de Paris que l'éloignement de M. de Loewenhielm. Son activité, sa rare expérience, son jugement rapide et sûr, seraient sans doute d'un grand secours dans le poste qu'on lui désigne; mais on pense qu'à moins d'une nécessité absolue il reviendra reprendre à Paris la place qu'il occupe depuis si long-temps, et où il a rendu tant de services.

— Ce qui se passe en ce moment à l'Opéra justifie à merveille toutes nos prévisions. Duprez, à mesure que son talent se développe et grandit sous nos yeux, s'isole de plus en plus du reste de la troupe. Les voix que nous écoutions jadis avec une complaisante bienveillance nous semblent discordantes et pauvres, aujourd'hui que le grand art italien a mis le pied sur notre scène. C'est une vérité reconnue aujourd'hui du public, qu'entre Duprez et les autres chanteurs de l'Opéra il n'y a point de relations possibles. Il faut maintenant pourvoir à des combinaisons nouvelles, à moins qu'on ne veuille renoncer à le produire dans des morceaux d'ensemble, ce dont les exigences de la musique nouvelle pourraient bien ne pas s'accommoder. Cette absence d'harmonie qui nous avait déjà frappés dans *Guillaume Tell* et *les Huguenots*, vient de se faire sentir plus vivement à la reprise de *Stradella*. Soit l'influence de la chaleur, soit le découragement que le voisinage de Duprez leur inspire, les chanteurs paraissaient ce soir-là ne pas se préoccuper de leurs rôles le moins du monde. M. Levasseur ne cherchait pas même à dissimuler les outrages que le temps fait à sa voix. Mlle Falcon a été d'une médiocrité désespérante. Quant à M. Dérivis, il avait trouvé plus ingénieux de ne pas chanter du tout. Une transposition qui faisait passer au rôle de Duprez une phrase que M. Dérivis prétendait lui être dévolue, avait causé cette singulière boutade, qui, du reste, n'a pas eu d'autre suite. M. Niedermeyer a profité de cette occasion pour augmenter son œuvre d'un air de ténor, ce qui serait à merveille, pour peu que M. Niedermeyer eût bien voulu prendre la peine de donner à cet air, sinon des formules nouvelles, du moins quelque apparence de mélodie. Mais non, M. Niedermeyer a taillé tout simplement ce morceau sur l'air si dramatique et si beau du troisième acte de *Guillaume Tell;* et pour ce qui regarde l'expression et la mélodie, il s'est abstenu de s'en préoccuper. Il suffit que Duprez soulève l'enthousiasme du public avec la cavatine de *Guillaume Tell*, pour que tous les musiciens de notre temps se mettent à refaire cette cavatine. Voilà bien l'andante sévère et mélancolique qu'on répète deux fois, voilà aussi la *cabaletta di bravura;* mais l'inspiration de Rossini, qu'est-elle devenue? Ce qui distingue cet air, ce sont justement des qualités qui ne s'imitent pas. Otez-en, dans la première partie, le style, touchant à la fois et magnifique, du grand maître; dans la seconde, sa verve, son entraînement, son impétuosité triomphante, il ne vous restera plus qu'une forme banale, et qui traîne depuis dix ans sur tous les théâtres d'Italie. On écrit une pauvre musique, qui ne manque pas d'échouer doublement; car, outre qu'elle n'émeut personne dans la salle, on lui reproche encore la fatigue dont elle accable le chanteur. En effet, voyez Duprez; l'enthousiasme qu'il excite dans *Guillaume Tell* lui coûte moins de peine et de travail que les applaudissemens isolés qui suivent son air de *Stradella*. Lorsqu'un chanteur comme Duprez est aux prises avec une musique inspirée et vraiment belle, la sympathie commune lui est déjà presque gagnée; il ne lui reste que peu de chose à faire pour réussir. Dans le cas contraire, sa position est fausse, et la fatigue qu'il en ressent,

est double; il lutte contre une puissance sur laquelle il doit pouvoir s'appuyer sans arrière-pensée.

La fortune de l'Opéra dépend, à cette heure de Duprez. C'est là une grave responsabilité que le succès lui donne, et qui pourrait devenir peut-être dangereuse un jour, si l'administration ne cherchait à la diminuer en appelant à ses côtés des voix plus dignes de la sienne. On parle de l'engagement de Mme Stroltz, que des études, désormais indispensables, de vocalisation tiendront jusqu'à l'hiver éloignée de la scène. On ne peut qu'applaudir à une pareille mesure, surtout quand on assiste à la décadence de tant de jeunes talens qui s'annonçaient si bien, et qui, pour avoir tout sacrifié à l'exagération dramatique, périssent dans le découragement et l'indifférence du public. Il faut absolument que la troupe de l'Opéra se renouvelle, et que la réforme commencée par Duprez d'une si vaillante façon s'accomplisse jusqu'au bout. Trois sujets bien choisis y suffiront; en Italie ou en France, qu'on les trouve, et qu'on les produise au plus vite à la place de tous ces petits talens avortés ou vieillis, trop verts ou trop mûrs, qui réclament l'école ou la retraite.

— Il a déjà été question dans la *Revue* (livraison du 18 octobre 1833) d'une notice sur M. Thurot, due à la plume attique d'un des plus savans représentans actuels de l'école du XVIIIe siècle. Cette notice avait paru à la tête de l'ouvrage de M. Thurot sur l'*Entendement et la Raison*. Un nouveau volume, tiré à petit nombre (1), comprend les *Leçons de grammaire et de logique*, et complète ainsi la partie originale des travaux de M. Thurot. La préface qui précède cette publication est un digne appendice au morceau dont nous avons déjà parlé, et elle se distingue par les mêmes qualités de clarté ingénieuse et de solidité polie. La première notice avait fait aimer dans M. Thurot l'homme probe et modeste, le philosophe érudit de cette école qui, par Garat, Cabanis, M. de Tracy et Condorcet, remontait à Bacon, et surtout à Gassendi. La préface du nouveau volume expose, avec un bon ton simple et pourtant cultivé, les idées de M. Thurot sur la grammaire générale et la logique, idées qui continuent dignement, sur un autre point, les théories exposées dans l'ouvrage sur l'*Entendement et la Raison*. Aux yeux de ceux-là même qui aiment à remonter plutôt à Leibnitz ou à Descartes qu'à Condillac et à Locke, ce livre, apprécié au point de vue où il a été écrit, n'est pas un fils illégitime des bonnes traditions du XVIIIe siècle, auquel il se rattache par la limpidité de la forme et la précision de l'analyse, non moins que par le fond de la doctrine.

(1) Librairie de Hachette.

F. BULOZ.